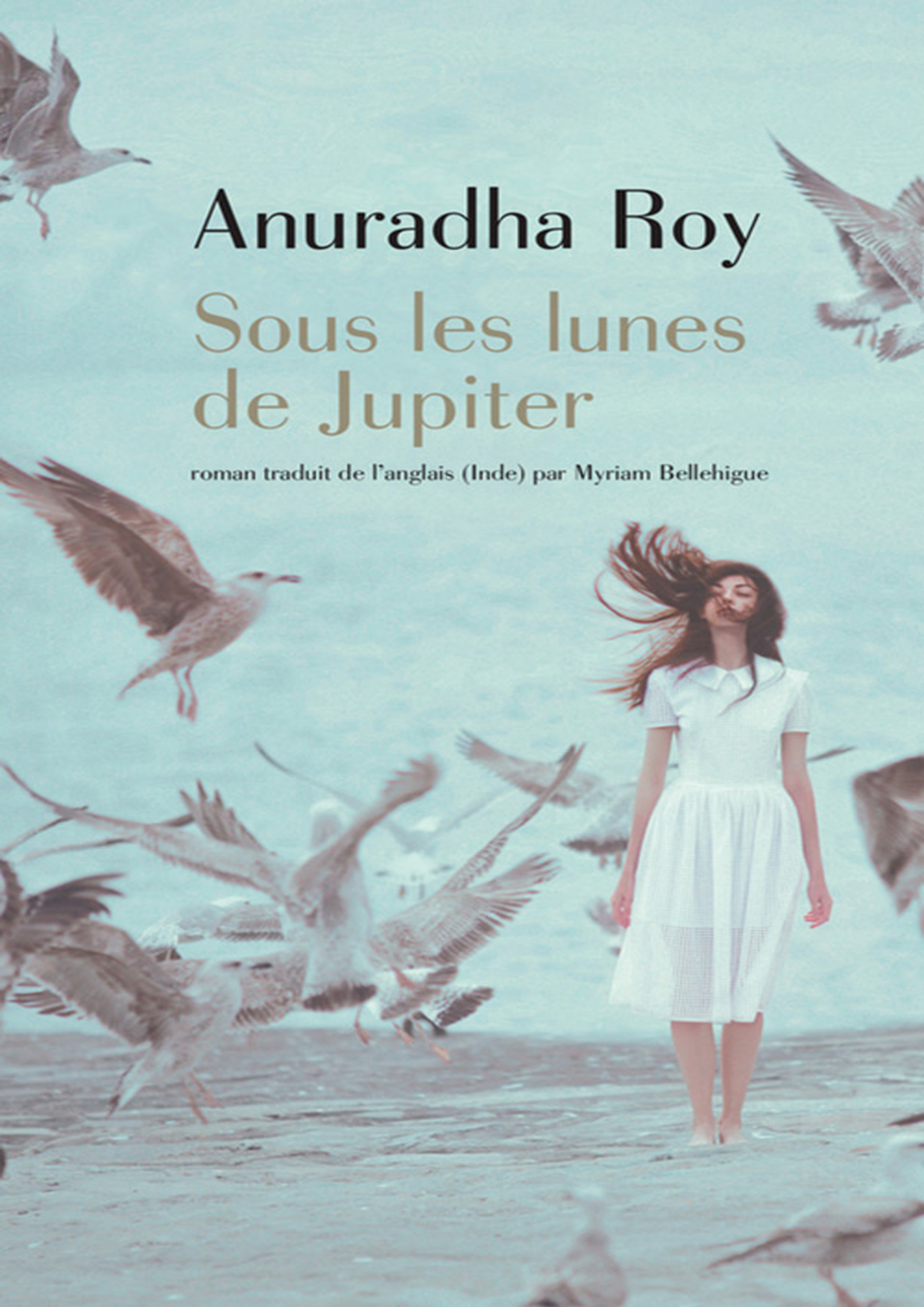
Anuradha Roy

Sous les lunes de Jupiter

roman traduit de l'anglais (Inde) par Myriam Bellehigue



LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Après son adoption, Nomi a grandi en Norvège, parmi des forêts de bouleaux, à proximité de lacs baignés de lumière les nuits d'été. Mais cette jeunesse scandinave est hantée par des souvenirs d'une autre vie : les couleurs vives des saris sous un soleil impitoyable, le lancinant croassement des corbeaux et le regard perçant de Guruji, l'homme qui régnait en maître dans l'ashram où la fillette a été recueillie après que la guerre a fait disparaître tous les siens.

Quand Nomi revient en Inde, elle replonge dans ce passé lacunaire et s'applique à reconstituer les émotions de ses premières années pour en défier la douleur. À Jarmuli, petite ville sainte du golfe du Bengale, elle croise d'autres personnages dont la trajectoire entre en résonance avec son propre parcours.

En éclairant les stratégies de résilience de chacun, ce kaléidoscope de destins explore les liens troublants entre spiritualité et sexualité tout en dénonçant les innombrables violences dont les femmes sont victimes. Anuradha Roy décrit ici un travail de deuil et de renaissance, dans une prose ciselée dont la justesse tire sa force d'un équilibre constant entre engagement et retenue.

ANURADHA ROY

Après des études de lettres à Calcutta et à Cambridge, Anuradha Roy a travaillé en Inde comme journaliste indépendante. Elle codirige actuellement la maison d'édition Permanent Black.

Sous les lunes de Jupiter *est son troisième roman. Il a remporté le prestigieux DSC Prize for Fiction 2016 et a fait partie de la sélection d'autres grands prix dont, notamment, le Man Booker Prize et le FT/Oppenheimer Award. Actes Sud a déjà publié* Un atlas de l'impossible *(2011) ainsi que* Les Plis de la terre *(2013).*

DU MÊME AUTEUR

UN ATLAS DE L'IMPOSSIBLE , 2011.

LES PLIS DE LA TERRE , 2013.

Photographie de couverture : © Anka Zhuravleva

"Lettres indiennes"

série dirigée par Rajesh Sharma

Titre original :

Sleeping on Jupiter

Éditeur original :

MacLehose Press / Quercus, Londres

ISBN 978-2-330-07489-0

ANURADHA ROY
Sous les lunes
de Jupiter
roman traduit de l'anglais (Inde)
par Myriam Bellehigue
ACTES SUD

À trois tyrans bien-aimés

Biscoot

Rukun

Christopher.

Un vautour tournoyant à l'orée du ciel en percevrait-il les mêmes profondeurs que la lune ?

AKKA MAHADEVI, XII e siècle.

AVANT LE PREMIER JOUR

L'année où le conflit s'est rapproché, j'avais six ou sept ans et je ne m'en souciais guère. Je vivais avec mon frère, mon père et ma mère, dans une hutte de deux pièces. Il y avait des matelas au sol et une rangée de patères en bois où nous suspendions nos habits, et le soir, assis dans la cour, nous regardions notre mère préparer le dîner sur un petit feu à côté du pamplemoussier. Quand cet arbre fleurissait, j'ouvrais grande la bouche pour en avaler le parfum. En tombant, les fleurs laissaient la place à de petits fruits semblables à des perles vertes. Un jour, alors que certains étaient devenus aussi gros et aussi jaunes qu'une pleine lune, mon frère a grimpé à l'arbre – mon grand frère, qui escaladait de branche en branche et m'apparaissait alors comme un géant tout-puissant… Agrippée au tronc, j'ai attendu que les fruits tombent. D'un coup sec, il les a détachés de leur tige. La branche a été violemment secouée et une pluie de poussière et de feuilles sèches s'est abattue sur moi.

Les pamplemousses avaient une peau jaune pâle et mouchetée. On aurait dit des melons gorgés de jus. Quand ma mère en a coupé un avec son couteau, on a découvert sa chair rose et ses effluves, acides, rafraîchissants.

Cette hutte était notre seul univers. Notre univers à tous les quatre. Je me souviens d'une barrière de branchages – mon père en coupait et en rapportait sur ses épaules tous les jours, un petit tas chaque fois. La forêt était dense, avec de grands arbres aux larges feuilles vertes. J'essaie de me souvenir de tous ces arbres mais ne me reviennent que ceux qui m'offraient de quoi manger : mangues, pamplemousses, jaques, citrons verts. Nous avions des poules qui caquetaient et gloussaient comme des folles quand elles couvaient. Elles pondaient des œufs marron. Nous avions aussi une vache, quelques chèvres, trois cochons.

Quand on tuait les cochons, ils poussaient des cris stridents à vous briser les tympans. C'est ce même cri que j'ai entendu, vite après que ma mère a coupé le pamplemousse et que les hommes ont fait irruption avec leurs haches. Leurs visages étaient voilés. Ils ont poussé mon frère à l'extérieur, nous ont écartées, ma mère et moi, dans un coin de la pièce avant de plaquer mon père contre un mur. Ils n'arrêtaient pas de lui frapper le visage contre ce mur blanchi à la chaux, à présent maculé de traînées rouges. Ils ont jeté mon père à terre et l'ont roué de coups avec leurs bottes. Chaque fois qu'ils le frappaient, on aurait dit qu'ils se renvoyaient un ballot de vêtements informe. Un des hommes a soulevé sa hache avant de la laisser retomber sur le front de mon père.

En partant, ils ont écrit quelque chose sur le mur avec son sang. Sans un regard pour nous.

Dans mon sommeil, j'entends les cris des cochons qu'on tue, le cri que mon père a poussé.

Après, c'est un fourré de broussailles au bord d'un fossé. Ma mère me cachait là. De la fumée s'échappait de ce qui avait été notre village – pas de la fumée de cuisine mais une sorte de fumée que je n'avais encore jamais vue. Une fumée qui noircissait le ciel bleu et faisait taire les oiseaux. Il n'y avait pas un bruit. Quand je me suis mise à crier pour appeler mon frère, ma mère a tout de suite plaqué sa main sur ma bouche. Si seulement elle m'avait laissée faire… Il venait toujours quand je l'appelais et trouvait toujours une solution.

Après, je me revois en train de marcher aussi vite que possible, même si ma mère n'arrête pas de me tirer par la main : "Plus vite, plus vite !" scande-t-elle. Puis elle me soulève et je me retrouve sur son dos, accrochée à elle. Elle court à travers la forêt. J'ai les jambes croisées autour de sa taille et la tête au niveau de ses épaules, mais je ne vois rien. Ses cheveux, poisseux de sueur et de poussière, me rentrent dans les yeux. Elle n'a pas de chaussures. Elle s'arrête pour retirer des épines et, à un moment donné, elle déchire un bout de son sari pour se bander le pied parce qu'elle s'est blessée sur une pierre. Quand je réclame mon frère, elle répond : "Tais-toi, pas un mot."

Ma mère avait un air féroce. Elle avait d'épais sourcils bien droits et son bijou de nez étincelait comme une étoile. Quand elle me donnait une gifle ou qu'elle m'enduisait d'huile avant le bain, sa paume était rêche et dure. J'ai beau me creuser la tête, je ne parviens pas à faire remonter grand-chose d'autre.

Nous avons fait une pause, avons dormi une ou deux fois, puis elle m'a de nouveau hissée sur son dos avant de se remettre en route. Au bout d'une journée, peut-être deux, les feuilles se sont brusquement raréfiées, le sol est devenu plus mou, toutes les perspectives se sont élargies : nous étions devant l'océan. Je n'avais jamais vu la mer ni le sable. J'ai couru vers l'eau. Ma mère m'a suivie pour me retenir et m'a finalement laissée patauger au bord. Ensuite, j'ai vu un homme. Il s'est approché d'elle et lui a dit quelque chose. Ma mère m'a tirée du bord pour m'installer à l'ombre d'un bateau. Le bas de son sari était trempé jusqu'aux genoux. Elle s'est penchée pour l'essorer. Ils se sont éloignés en parlant à voix basse, elle est revenue. "Attends-moi là, ne bouge pas", m'a-t-elle ordonné. Elle l'a rejoint. Sa voix s'est amenuisée jusqu'à être emportée par le vent. Et elle a disparu.

Le soleil était suspendu au-dessus de la mer, prêt à sombrer à tout moment. L'eau montait, il y en avait trop. Les vagues surgissaient comme des monstres à dents blanches qui grignotaient le sable. Elles se rapprochaient de plus en plus. Je ne quittais pas des yeux l'endroit où j'avais vu ma mère et l'homme discuter. J'avais faim. Je l'ai appelée. J'avais des crampes d'estomac. Je me suis levée, j'ai ouvert la bouche aussi grande que possible pour hurler le nom de mon frère. Personne.

À la tombée de la nuit, deux femmes sont apparues. Elles ont essayé de m'éloigner du bateau mais je répétais que ma mère m'avait demandé de l'attendre là. L'une d'elles m'a saisie par le bras. J'ai hurlé, me suis débattue, pressant mes pieds dans le sable. "Tais-toi !" a-t-elle crié avant de me ceinturer. L'autre femme a versé de force un peu d'eau

entre mes lèvres. Elles m'emmenaient retrouver ma mère, disait-elle. Ce ne serait pas long.

Je crois que c'est le lendemain matin qu'elles m'ont fait monter dans une camionnette. Il y avait d'autres filles dans cette camionnette, certaines plus petites que moi, d'autres plus grandes. On a roulé jusqu'à une ville, jusqu'à une maison peinte en rose et bleu. Nous dormions dans une pièce où étaient disposées des nattes de paille. On nous donnait du riz bouilli. C'était du riz rouge, pas du blanc, à gros grains collants. Je n'en avais jamais mangé. Une des filles refusait de manger et pleurait tout le temps. Au bout de quelques jours, les femmes qui s'occupaient de nous l'ont installée pour la nuit sous la véranda avec sa natte. On l'entendait encore hurler mais ses pleurs étaient étouffés et tout le monde a pu dormir. Le lendemain matin, quand les femmes sont allées la chercher, elle avait disparu.

Après ça, nous nous sommes toutes tenues tranquilles.

Il y avait une femme potelée à l'air bienveillant qui me serrait fort contre elle chaque fois que je lui demandais quand je retournerais chez moi. Sa poitrine était aussi moelleuse qu'un oreiller. Elle me berçait en répétant : "Ma petite, ma petite."

"Je veux ma maman. Je veux mon frère."

Elle m'a expliqué : "Ta maman, ton papa et ton frère sont des étoiles maintenant. Quand tu voudras les retrouver, lève les yeux. Ils sont là-haut." Je pensais au bijou de nez de ma mère. Lorsque la femme a pointé son doigt vers le ciel, je l'ai suivi des yeux. C'était la nuit mais des feux lointains coloraient le ciel d'un halo rouge et on ne percevait pas le moindre éclat. "Les étoiles sont bien là, a-t-elle ajouté. Même si tu ne les vois pas, elles sont là."

Puis elle m'a serrée fort et elle a pleuré. C'était la première fois que je voyais une adulte pleurer. Ma mère passait le plus clair de son temps à nous gronder, mais quand elle n'était pas occupée à nous gronder, elle plaisantait et chantait. Cette femme ne cessait de geindre et de soupirer. Chaque fois qu'elle se levait ou s'asseyait, elle se frottait le genou. "Ah, Chuni, si seulement tu pouvais me masser avec un peu d'huile…" Autour de nous, personne ne s'appelait Chuni.

Un après-midi que nous étions assises sur les marches de la maison, la grosse dame et moi, à regarder les nuages de poussière dans la rue, elle a sorti de sa blouse une pochette. Elle avait une aiguille qu'elle a placée sous la flamme d'une allumette jusqu'à ce qu'elle bleuisse puis noircisse. Après avoir observé mon visage comme si elle le voyait pour la première fois, elle a fait une marque au stylo sur mes deux oreilles. Avant même de comprendre ce qui se passait, j'ai senti qu'elle tirait sur un des lobes, et puis j'ai senti une douleur aiguë. Son visage collé au mien me paraissait énorme et hideux. Sa peau brillait de sueur. Son nez était criblé de petits trous d'où sortaient quelques poils noirs. Je sentais son haleine fétide. J'ai essayé de la repousser, mais elle me tenait par l'oreille et s'acharnait à enfoncer l'aiguille brûlée là où j'avais mal.

Elle a fait une pause, le temps de pivoter ma tête vers la gauche : "Ne bouge pas, et arrête de crier ou ça va faire encore plus mal."

J'ai senti de nouveau l'horrible aiguille s'enfoncer, puis cette affreuse brûlure. Elle a regardé mes oreilles : "Zut ! Ils ne sont pas au même niveau. Je fais de ces trucs parfois !" Elle a sorti quelque chose de la pochette et l'a enfoncé dans mon lobe qui saignait. "Tant pis, c'est fait. Aligné ou pas."

Mes oreilles saignaient encore quand je me suis regardée dans une glace. Elles étaient à présent traversées de deux anneaux métalliques. L'un d'eux était plus haut que l'autre. La femme se dressait derrière moi ; dans le cadre du miroir qui nous reflétait toutes les deux, elle avait la noirceur d'une colline. Avec ces boucles d'oreilles, je n'étais plus la même : j'avais l'air apprêtée. J'avais vraiment l'air d'une fille. La femme me caressait le visage et les cheveux tout en répétant : "Chuni, ma petite Chuni, regarde comme tu es jolie avec ces boucles – tes boucles à toi." Une autre femme est entrée à ce moment-là et a regardé dans le miroir. "Mais c'est de l'or ! Tu lui as donné tes boucles en or ?"

La grosse dame a répondu : "Je préfère qu'une petite fille les porte."

Un peu plus tard, alors que nous étions à nouveau seules et qu'elle tapotait mes lobes d'oreilles avec un produit qui piquait, elle m'a dit : "Ce sont les boucles de ma fille. Elles sont en or. J'ai économisé pendant de longs mois pour les faire fabriquer. Chuni les portait tout le temps. Prends-en soin. Conserve-les précieusement. Ne les enlève jamais."

La nuit suivante, mes oreilles ont doublé de volume et du pus s'est mis à couler. Au matin, les anneaux étaient collés à des croûtes. Quand la douleur s'est doublée de démangeaisons, j'ai eu envie de les arracher. Le lendemain, c'était pire. Pourtant je continuais à me regarder dans la glace en murmurant : "Chuni, Chuni, je porte tes boucles. Jamais je ne les enlèverai." La femme nettoyait les plaies avec son produit. "Ma petite, on dirait vraiment qu'elles ont été faites pour ton visage. Vraiment. Tu es ma fille réincarnée." Quand elle tapotait les anneaux, ils se balançaient. Les autres femmes n'en revenaient pas.

Je suis restée dans cette maison quelques semaines, peut-être quelques mois, jusqu'à ce que d'autres hommes surgissent, voilés eux aussi. L'un d'eux tenait un fusil. "C'est pour votre bien, pour notre terre mère, pour notre langue maternelle", a-t-il hurlé. Un autre homme a tapé dans ses mains puis nous a demandé de nous tenir par les épaules et de sortir à la queue leu leu en imitant le bruit d'un train. Dehors, on devait faire le tour de la cour, toujours en imitant le train et en sifflant. On aurait dit un jeu. L'homme qui nous faisait jouer avait l'air de sourire sous le bout de tissu qui lui couvrait le visage. Il était grand et maigre, dégingandé comme mon frère. Il avait les mêmes cheveux courts en broussaille. Mon frère. Je suis sortie du rang pour me précipiter vers lui. L'homme a cessé de sourire et a pointé sa crosse vers moi. J'ai repris ma place dans la rangée de filles, mais je n'avais plus du tout envie de faire le train.

Les deux autres hommes sont allés chercher dans la maison les casseroles et les poêles, les couvertures et les cuisinières, qu'ils ont chargées dans leur jeep. Les femmes les regardaient faire. Ils ont ensuite aspergé toutes les pièces d'un liquide avant de balancer des torches allumées. On voyait des flammes bondir des fenêtres.

Nous avons passé la nuit dehors. Les douze fillettes et les quatre femmes qui s'occupaient de nous. Nous n'avions nulle part où aller. Le lendemain matin, on nous a fait monter dans une autre camionnette. Laissant les bâtiments derrière nous, nous avons pris un chemin de campagne cahoteux. Nous avons roulé, roulé, jusqu'à laisser aussi derrière nous les arbres. Le ciel s'est ouvert, une étendue de sable a surgi, brûlante, déserte : c'était de nouveau la mer. Et de nouveau un bateau. Sur l'eau cette fois. J'ai couru. Ma mère – je pensais que j'y retrouverais ma mère. On nous a fait monter, nous, les douze filles. Une des femmes a embarqué, mais pas la grosse dame. Celle-ci est restée sur la plage. Le moteur a toussoté avant de démarrer. Deux hommes sont montés, faisant tanguer le bateau qui s'est ensuite lancé sur l'océan.

Je n'ai pas quitté la grosse dame des yeux jusqu'à ce que le soleil m'éblouisse. Le rivage s'est progressivement éloigné, il n'y avait plus que l'eau et le ciel. Une des filles a vomi tout du long, alors les hommes ont menacé de jeter à l'eau la prochaine. Je caressais mes boucles d'oreilles.

LE PREMIER JOUR

À quatre heures de l'après-midi, le train couchettes pour Jarmuli s'ébranla et quitta la gare dans un sifflement rauque. Les passagers, condamnés à cohabiter pendant les quatorze prochaines heures, se lançaient des regards obliques, dubitatifs quant à la suite des événements. Dans la voiture A2, trois femmes échangeaient des coups d'œil. "Demandez-lui, vous !" implorait Gouri du regard. Latika et Vidya évitaient de croiser ses yeux.

C'était la première fois que ces trois amies partaient en vacances ensemble. Elles étaient installées dans un compartiment aux teintes grises et bleues, équipé de deux grandes fenêtres et de quatre couchettes. Il fallait un peu d'agilité pour grimper sur une banquette supérieure. Or Gouri, qui avait un billet pour une place en hauteur, arrivait à peine à monter les marches d'un escalier, et encore à la condition de ne pas faire porter le poids de son corps sur son genou gauche. Elle se tourna vers la quatrième passagère.

— Excusez-moi, ça vous gêne si…

La jeune femme, armée d'un stylo, était plongée dans un guide touristique. Elle tourna une page et griffonna quelque chose dans la marge. Gouri patienta. La fille ne levait toujours pas les yeux. Après avoir consulté Vidya du regard, Gouri balbutia de nouvelles excuses et se rapprocha de la jeune femme pour lui effleurer l'épaule.

Celle-ci sursauta, portant la main à sa bouche.

— Oh, je ne voulais pas… C'est-à-dire que…, bredouilla Gouri en reculant.

On aurait dit que la vieille dame au visage rond s'était transformée en ogresse à deux têtes.

La fille secoua la tête comme pour s'éclaircir les idées. Sa chevelure ressemblait à un nid d'oiseau, entrelacs de mèches brunes et châtains dont certaines étaient tressées de fils multicolores. Elle souleva ses tresses, révélant une paire d'écouteurs et deux oreilles percées sur toute leur longueur d'anneaux argentés ou cuivrés et de deux minuscules anneaux d'or au niveau des lobes.

Gouri se serait bien passée de demander un quelconque service à cette jeune créature à l'air si intimidant, mais ses vieux os ne lui laissaient guère le choix. Elle inspira un bon coup.

— J'ai un billet pour la couchette du haut, mais voyez-vous, mes genoux ne me permettent plus de monter… Est-ce que ça vous dérange de – évidemment, vous pouvez rester près de la fenêtre aussi longtemps que vous voulez… C'est juste pour la nuit, quand on s'installera pour dormir. Si on pouvait échanger…

La jeune femme avait un tee-shirt turquoise portant l'inscription : "Testé et désapprouvé". Les lettres ondulaient à la surface du tissu, comme parcourant collines et vallons. Son pantalon était découpé au niveau du mollet et une dizaine de fermetures reliaient les deux bords en travers de la jambe. Les trois femmes apercevaient aussi des tatouages et se demandaient si l'éclat dans les sourcils était un piercing. Vidya brûlait d'envie de faire un commentaire. "Vous avez vu comment s'habillent les jeunes aujourd'hui ? Et après elles se plaignent que les hommes les embêtent !"

La fille haussa les épaules.

— Aucun problème, fit-elle alors qu'un sourire d'une douceur inattendue venait éclairer son visage. J'aime bien les couchettes du haut.

Elle saisit ses écouteurs.

D'immenses yeux noirs dans un petit visage pointu. Des yeux de biche. D'ailleurs, elle semble aussi en avoir la nervosité, se dit Latika, qui se tourna et pianota sur son téléphone pour éviter de fixer la jeune femme.

Encouragée par ce sourire, Gouri lui adressa elle aussi un grand sourire.

— Mon amie Latika peut encore se permettre de monter là-haut, moi pas. Vous savez, il ne nous reste plus beaucoup d'années pour voyager ! On s'est dit : "On est amies depuis toujours et on n'est jamais parties ensemble." C'est moi qui ai proposé Jarmuli. J'ai toujours rêvé de retourner au temple de Vishnu, même si Latika, évidemment, rêve juste de siroter de l'eau de coco au bord de l'océan. On a abandonné enfants et petits-enfants, et nous voici ! Au fait, je m'appelle Gouri, et voici Vidya. Et vous ?

— Nomi, répondit la jeune femme dont le sourire s'était évanoui devant l'avalanche d'informations fournies par Gouri. Enchantée.

Elle tripotait ses écouteurs.

— Vous allez passer quelques jours de vacances à Jarmuli ?

La question venait cette fois de Vidya, qui observait la fille par-dessus ses lunettes.

— Vous venez d'où ?

— Je viens de… de beaucoup d'endroits à la fois. Enfin, surtout d'Oslo. Non, je ne suis pas en vacances. Je vais là-bas pour… faire des repérages pour un documentaire.

Sans laisser à Vidya le temps de l'interroger plus avant, elle ajouta :

— Sur le tourisme religieux, les villes saintes, tout ça. Ma patronne voulait couvrir le pèlerinage de la *Kumbh Mela*. Ça a pris un peu de temps mais j'ai réussi à la convaincre que Jarmuli, c'était tout aussi bien.

La fille reprit son livre, remit ses écouteurs et s'efforça de retrouver sa page. Dans le couloir, un enfant en short rouge, taillé comme une balle de revolver, plissa les yeux et fit vrombir une moto imaginaire avant de s'élancer à toute vitesse dans l'allée. Une voix de femme retentit, vibrante de colère :

— Non, vas-y toi, va le faire obéir.

— Vous travaillez dans le cinéma ? Ça alors ! Mon fils aussi.

Vidya souriait, ravie de cette coïncidence. Elle se pencha pour donner plus de détails et la fille retira de nouveau ses écouteurs, visiblement à contrecœur cette fois.

— Ah, toutes ces allées et venues quand il était encore célibataire et qu'il vivait à la maison – tous ses hurluberlus de copains, et même certains acteurs célèbres ! Ils passaient la nuit à la maison, à faire du bruit, à boire du café et à engloutir de la nourriture qu'il fallait des heures à préparer mais qui disparaissait en quelques secondes. Un jour…

N'importe qui aurait pu voir que la jeune femme voulait qu'on lui fiche la paix. Ah, ce que les amies pouvaient être entêtées parfois ! Pourtant, malgré les années d'amitié, il était impossible de formuler certaines choses à voix haute de peur de blesser l'autre.

— Vidya, tu m'as apporté le bouquin de Dick Francis ? demanda Latika.

Son mari aurait appelé cela une stratégie de diversion. Pour elle, c'était du tact.

La jeune femme profita ouvertement de cette interruption pour remettre ses écouteurs et se replonger dans son guide. Vidya, vexée, ne termina pas sa phrase. Elle reporta toute son attention sur un paquet de cartes vierges qu'elle sortit de son sac et plaça sur un livre, celui que Latika venait de lui demander. Le travail lui permettait toujours de retrouver son aplomb. Elle se mit à écrire et remarqua que Latika ne réclamait pas le roman. C'était juste une excuse, Vidya le savait bien. Son amie n'en avait absolument pas besoin dans l'immédiat.

Le train traversait les faubourgs à vive allure, dépassant les bidonvilles qui s'étalaient sur les bas-côtés de la voie ferrée. Ayant pris leurs aises, les passagers avaient sorti des magazines, de quoi grignoter, des jeux de cartes. Le garçonnet qui parcourait le couloir comme un bolide avait fait une pause. Mais bientôt, il fit de nouveau vrombir sa moto et ne tarda pas à foncer sur une dame qui arrivait en sens inverse.

— Où sont tes parents ? cria-t-elle. Pourquoi est-ce que personne ne s'occupe de toi ?

Le gamin était affalé aux pieds de la dame, face contre terre. Après un gémissement suivi d'un gros sanglot, il se mit à hurler de rage. Une voix d'homme intervint :

— Va le chercher.

Une femme répliqua :

— Toujours moi !

— Ce gosse est une vraie peste, dit Latika. Je suis sûre qu'il va hurler toute la nuit.

Sur ce, elles entonnèrent en chœur, comme s'il s'agissait d'une vieille blague : "Qu'est-ce qu'il est mal élevé !" Même Vidya éclata de rire. Elle retourna à son travail de copie, en belles lettres capitales, mais elle avait à présent le sourire aux lèvres.

— Tu fais quoi ? lui demanda Latika, soulagée que le silence ait été rompu. Toujours à t'affairer…

Quarante années dans l'Administration avaient conféré à Vidya un air important et préoccupé, devenu une sorte de seconde nature. Elle ne leva les yeux qu'après avoir rempli toutes ses cartes. Chacune portait les informations suivantes :

GOURI GANGULI,

RÉSIDANT AU SWIRLING SEA HOTEL DE JARMULI

JUSQU'AU 14 FÉVRIER 2006.

TÉLÉPHONE : 697565437

DOMICILE : TARINI APARTMENTS,

13A/5 HAZRA ROAD, CALCUTTA

— Gouri, je veux que tu mettes une carte dans chaque poche de ton sac, expliqua Vidya. Si tu t'éloignes et que tu te perds, on pourra plus facilement te ramener.

Sa voix respirait la sagesse et l'anticipation. Tous ceux qui la connaissaient l'admiraient précisément pour ces qualités : elle pensait à tout, pour tout le monde. Elle avait un visage large et carré dont chaque partie – les yeux, les sourcils, le nez, la bouche – était parfaitement proportionnée et dessinée, mais bizarrement, l'ensemble ne produisait aucun effet mis à part cette impression de symétrie. Son sari de coton amidonné, son chignon impeccable, la simplicité de ses boucles d'oreilles – deux petites boules en or – trahissaient son efficacité et son sens pratique coutumiers. Elle portait les sandales imperméables achetées la veille en prévision de ce séjour au bord de la mer, et elle avait dans son sac un flacon de gel désinfectant pour les mains, un paquet de lingettes parfumées à la rose ainsi que plusieurs tubes de granules homéopathiques pour couvrir les besoins de base. Après avoir glissé toutes ces choses dans son bagage, elle avait passé cinq bonnes minutes à côté de sa valise, à refaire mentalement la liste de tout ce dont elle et ses amies pourraient avoir besoin et qu'elle n'avait pas encore mis de côté.

Le front appuyé contre la vitre, Gouri chantonnait tout bas un *bhajan*. Sous ses yeux défilaient des habitations de fortune, des pylônes, des boutiques, des égouts, des masses de piétons agités, agglutinés aux passages à niveau, une publicité collée sur les murs que le train dépassait à toute vitesse. Les inscriptions peintes en noir étaient tellement grandes que Gouri ne pouvait en détacher son regard : "Effet revigorant instantané, pour un plaisir longue durée."

Elle détourna les yeux vers des chiens qui fouillaient dans des ordures. Des taudis de plastique détrempé, des tas de briques et de boue érigés dans des ravines d'eau stagnante. Sur les toits, des forêts d'antennes de télévision. Une rizière apparut furtivement dans son champ de vision. De temps à autre, durant quelques brèves secondes, elle parvenait à distinguer les silhouettes de huttes de terre et la surface scintillante de quelques points d'eau ; elle repensait alors au village où elle grimpait aux arbres avec ses cousins, les cousins qu'elle poursuivait sur les berges de la rivière, à travers les hautes herbes qui se couvraient de fleurs blanches à l'automne, si hautes que les enfants se perdaient de vue, s'appelaient, se prenaient par la main quand ils se retrouvaient…

— Pourquoi a-t-elle besoin de tant de cartes ?

La voix de Latika interrompit sa rêverie.

— N'est-ce pas un peu excessif ? poursuivit celle-ci en cherchant une brosse à cheveux dans son sac tout en jetant un coup d'œil à la fille.

Ça lui arrivait de se brosser les cheveux ? Comment faisaient les gens avec toutes ces tresses, ces perles et ces fils ? Latika avait une coupe courte qui avait tendance à s'ébouriffer mais qu'elle entretenait et qui encadrait joliment son visage fin, mettant en valeur ses lunettes en écaille de tortue. Elle se teignait les cheveux – un roux profond et lumineux. Elle avait mis des semaines à se décider sur la teinte, regrettant l'époque où on avait les cheveux bruns ou blancs, rien d'autre entre les deux, mais elle se réjouissait finalement en secret d'avoir fait fi de ses réserves pour oser quelque chose d'audacieux.

Vidya pour sa part n'avait pas perdu le fil de la discussion.

— Gouri a besoin de beaucoup de cartes. Elle oublie systématiquement ce qu'elle fait de quoi. Vous vous souvenez de la fois où on a raté les dix premières minutes du film parce qu'elle ne trouvait pas les billets dans son sac ?

— Ça aurait pu nous arriver, répliqua Latika. Je ne retrouve jamais rien dans le mien.

— Disons que je préfère préparer le terrain puisqu'on va séjourner dans un endroit inconnu. Voilà tout. D'autant qu'elle a même oublié son téléphone.

Exagérait-elle ? Vidya donna un petit coup de coude à Gouri. C'était un geste affectueux, une façon de signifier qu'il n'y avait là aucune critique, mais son amie eut un mouvement de recul qui – impossible de ne pas se faire la réflexion – fit trembloter tous ses bourrelets. Gouri semblait s'arrondir chaque année davantage. Vidya se demandait comment elle et Latika allaient se débrouiller. Gouri avait des membres filiformes mais son corps était un vrai monticule, une citrouille plantée sur des allumettes. Un miracle qu'elle ne culbute pas ! Son esprit menaçait de

vaciller lui aussi. On aurait dit que des termites avaient creusé des tunnels dans son cerveau au cours des deux dernières années. Elle se répétait, oubliait où elle avait mis les choses, oubliait les noms. Il lui arrivait même de se resservir car elle avait oublié qu'elle venait de manger. Elle habituellement si docile devait à présent être remise à sa place. Quand elle n'était pas d'accord, elle pouvait faire preuve de combativité : "Mais non, tu ne m'as pas appelée hier." Ou alors : "Bien sûr que non ! Je te dis que je n'ai pas encore pris de rouleau de poisson." Vidya se réveillait souvent à trois heures du matin et, les yeux grands ouverts dans le noir, pensait à ces créatures qui réduisaient en poussière l'esprit de Gouri. Elles jouent la montre et m'attendent. Elles sont là, à coup sûr. Elles m'attendent.

— Ce n'est pas si grave, rétorqua Gouri depuis le coin où elle s'était retranchée. J'ai juste besoin d'un peu plus de temps, c'est tout.

Elle aurait préféré qu'on ne parle pas d'elle ainsi, surtout devant cette jeune fille assise en face – comment s'appelait-elle déjà ? Leur avait-elle seulement dit comment elle s'appelait ?

En se tournant vers la fenêtre, Gouri vit que des gouttes de pluie ruisselaient sur la vitre. La campagne qu'ils traversaient n'était plus qu'une étendue d'ombres à peine perceptibles. Un visage flétri – elle prit conscience que c'était le sien – l'observait. Derrière, elle apercevait Vidya, sourcils relevés, bouche ouverte, reprenant son souffle avant de formuler de nouvelles réprimandes. L'obscurité qui s'épaississait à l'extérieur avait transformé les vitres en miroir. Gouri porta brusquement les mains à ses oreilles, se demandant où étaient passées les perles qu'elle pensait avoir mises. Elle les avait sorties du placard et les avait posées sur sa table de chevet la veille au soir – elle en était sûre. Enfin… Elle appuya son front contre la vitre éclaboussée de pluie puis replia les mains sur ses tempes pour protéger ses yeux de la lumière et scruter l'extérieur en ce début de soirée. Même s'il n'y avait rien à regarder, elle resta ainsi à fixer le vide.

— Et si tu oublies le nom de l'hôtel et que tu ne te souviens plus de ton numéro de téléphone. Hein ? Où est le problème ? Ces cartes ne pèsent rien du tout !

Gouri attrapa son sac à main. Elle ouvrit puis referma chacune des fermetures éclair, glissant une carte dans toutes les pochettes. Une fois la tâche accomplie, elle leva les yeux sans un mot.

— Je suis sûre que j'ai emporté ces bonbons, vous savez, ces bonbons au chutney que tout le monde mangeait avant dans le tramway, annonça Vidya en se retournant.

Le train accéléra et la gêne se dissipa. Elles se mirent à parler de leurs voisins, de leurs familles, des corvées quotidiennes.

— Pour pouvoir se libérer et venir me rendre visite, elle doit jongler avec tout un tas de choses, expliqua Latika au sujet de sa fille qui vivait à Florence et venait tous les deux ans avec mari et enfants. Si elle savait le nombre de cheveux blancs que je me fais à chacune de leurs visites ! Vous savez bien que je ne suis pas une maîtresse de maison hors pair. Évidemment que j'adore voir mes petits-enfants, ainsi que mon gendre, mais la quantité d'eau minérale à stocker ! Et les saucisses, et les pâtes, sans oublier le fromage ! Les enfants ne mangent rien d'autre.

Chez elles, entourées de leur famille ou du personnel de maison, il leur était impossible de discuter de cette façon-là. Dans ce train, il était inutile de s'inquiéter de la présence d'oreilles intempestives. La jeune femme somnolait à moitié contre la vitre, son livre ouvert sur les genoux, secouant de temps en temps la tête et les épaules au rythme de la musique qui se déversait dans ses oreilles.

— Ah oui, l'eau minérale… Des packs et des packs chaque fois que mon neveu débarque de New York, renchérit Vidya.

Le contrôleur apparut et elles s'interrompirent d'un coup devant son froncement de sourcils. Comme elles bénéficiaient toutes les trois d'un tarif senior, il exigeait un document prouvant qu'elles avaient plus de soixante ans. Tandis que Gouri et Latika tendaient docilement leur carte d'identité, Vidya se mit à farfouiller dans son sac.

— Je suis sûre qu'il était là, marmonnait-elle. Bien sûr qu'il y était…

Elle finit par tout vider sur le siège – mouchoirs en papier, médicaments, stylos, épingles de nourrice et élastiques dégringolèrent en cascade. Impossible de remettre la main sur le permis de conduire dont elle avait pensé qu'il ferait l'affaire.

Le contrôleur attendait, faisant visiblement beaucoup d'efforts pour ne pas s'impatienter. Son costume blanc était tendu au niveau du ventre. Malgré les courants d'air glacé qui sortaient des bouches de climatisation, il avait le nez qui luisait et devait régulièrement remonter ses lunettes avec son index.

— Si vous ne produisez pas de justificatif, il y aura une amende.

— Tu avais bien une carte d'identité par ton travail ?

— Latika ! Ça fait des années que j'ai pris ma retraite.

Gouri fit un clin d'œil au contrôleur derrière ses lunettes. Un muffin sucré avec deux raisins secs à la place des yeux, voilà à quoi ressemble ma *Dida* – son petit-fils la décrivait toujours ainsi.

— Mais enfin, vous voyez bien que nous sommes trois vieilles dames aux cheveux blancs. Vous pourriez être notre fils. Même elle…, ajouta Gouri en désignant Latika dans un sourire. Même ses cheveux à elle ne sont pas exactement de cette couleur-là.

Le contrôleur posa un instant les yeux sur la chevelure de Latika avant de fixer de nouveau avec attention le bout de son stylo. Latika aurait voulu disparaître. Elle fourra sa brosse dans son sac, bouillonnant intérieurement. Depuis le début, elle avait des doutes sur ce voyage. Elle aurait dû suivre son instinct et rester chez elle. Si elles n'étaient encore jamais parties ensemble toutes les trois, il y avait une raison : il leur suffirait d'une demi-journée pour ne plus se supporter. Elle aperçut un couple de l'autre côté du couloir, collés l'un à l'autre, le regard fixé sur un point qu'eux seuls pouvaient voir. Si seulement… À une époque, quand son mari était encore en vie, elle avait toujours quelqu'un avec qui partir en vacances. Même s'il ne s'était jamais assis tout près d'elle de cette façon-là, pas même dans sa jeunesse.

Le train traversa un pont dans un claquement. Un steward passa dans le couloir et balança des paquets de draps et de couvertures sur les couchettes vides alors que Vidya explorait à présent un autre sac. Mais le ton de Gouri avait fini par adoucir le contrôleur.

— Bon, d'accord, concéda-t-il.

Le bras sur lequel reposait sa planchette à pince se décontracta, le tapotement cessa. Il secoua l'index dans leur direction comme s'il s'agissait d'écolières prises en faute.

— C'est bon pour cette fois. Mais ne vous amusez pas à faire la même chose au retour. Vous paierez le double.

Se tournant ensuite vers la jeune femme, il l'observa pendant quelques instants. Elle remuait le cou et les épaules au rythme de la musique, les yeux fermés.

— Madame ? lança-t-il en prononçant ce mot comme une insulte.

Il tapa sur la tablette en formica fixée à la paroi entre les banquettes.

— Billet !

Elle bondit sur ses pieds et retira ses écouteurs. Somnolente, elle commença par ouvrir maladroitement la fermeture d'une première poche de pantalon, puis une seconde, et une troisième. Elle finit par brandir un bout de papier corné, trempé de sueur, et se rassit en poussant un soupir de soulagement. Le contrôleur le prit du bout des doigts comme s'il s'agissait d'une chose dégoûtante qu'il ne voulait pas toucher.

— Nomita Frederiksen, sexe féminin, vingt-cinq ans.

Il cocha ce nom sur sa propre liste, scrutant la jeune femme par-dessus sa planchette. Puis, désireux de montrer qu'il ne faisait que son travail, il étudia une nouvelle fois le billet pour en vérifier certains détails.

La fille avait les yeux rivés sur le paysage qui surgissait de temps à autre derrière la vitre, éclairé par les lumières d'un village ou d'une gare. Quand le contrôleur lui rendit enfin son billet, elle le rangea dans son sac à dos, enfonça de nouveau les écouteurs dans ses oreilles et referma les yeux. Elle était pieds nus, les orteils couverts d'anneaux posés sur la banquette, le menton sur les genoux qu'elle avait repliés tout contre elle ; elle n'occupait pas plus de place qu'un chien roulé en boule et dégageait la même impression d'autosuffisance.

*

Une heure ou deux peut-être après leur départ, ils s'arrêtèrent dans une gare. Des lumières brillaient à l'extérieur mais les vitres teintées du train atténuaient la blancheur crue des néons en un jaune maladif. Une nuée de passagers se précipita vers leur voiture, chargés de valises et de sacs. Un vendeur de thé était installé juste sous leur vitre. Une femme en guenilles rôdait autour de lui dans l'espoir de récupérer un peu de nourriture. Elle portait un jupon de sari crasseux et une chemise d'homme trop grande pour elle et mal boutonnée. D'une certaine façon, ses haillons informes ainsi que ses cheveux emmêlés faisaient ressortir la beauté brute de ses traits. Latika avait envie de se précipiter hors du train pour lui porter secours avant qu'elle ne soit malmenée.

La femme abordait furtivement les gens sur le quai, tirant légèrement sur un pan de chemise ou bien donnant un petit coup de coude dans un bras, croyant peut-être que le dégoût éprouvé par les autres à son contact leur ferait cracher une ou deux roupies. Tout le monde faisait un pas de côté en la voyant venir. Quand Latika la vit s'approcher d'un gros type à l'air mollasson à qui elle tendit la main avec un sourire enjôleur, elle ferma les yeux.

Elle ne voulait pas être témoin de cette scène. Elle ne voulait rien savoir de plus de cette mendiante, perdue dans la trouble obscurité de ce quai. Ne rien savoir de ce qui allait lui arriver à cet endroit-là. Leur train n'était qu'un paquet de gens lancés à travers un espace avec lequel ils n'avaient aucun lien. Latika portait déjà en elle trop de bribes d'autres vies, sédiments accumulés dont certains remontaient parfois à la surface et hantaient ses rêves.

Quand elle rouvrit les yeux, la femme avait disparu et la fille du compartiment s'était levée. Elle hissait son sac sur son épaule.

— Où allez-vous ? lui demanda Vidya.

— Faire un tour. Tout le monde descend de toute façon.

La fille fit un geste en direction du couloir où les gens circulaient, certains descendant, d'autres remontant avec des boissons gazeuses.

— Mais il n'y a rien à voir ici. Combien de temps va-t-on s'arrêter ? Ça fait déjà un moment qu'on est en gare.

Vidya scruta l'extérieur.

— Je ne sais pas où on est, reprit-elle. Kathalbari peut-être ? Dans ce cas, on ne va pas s'arrêter très longtemps.

La fille disparut dans le couloir avant même que Vidya ait terminé sa phrase. Elles la virent réapparaître sur le quai une ou deux minutes plus tard. Vue de loin et à travers une vitre, elle avait vraiment l'air d'une étrangère. Gouri, qui venait d'achever ses prières du soir, rangea son chapelet et ouvrit les yeux.

— Quelle idée ! s'exclama-t-elle. Descendre d'un train ! Elle achète quelque chose à manger ? Plutôt mourir de faim que de prendre un tel risque.

Latika éclata de rire en imaginant Gouri, aux joues roses et rebondies, se laisser mourir de faim ou prendre des risques.

— J'aimerais bien voir ça ! Je suis sûre que tu penses déjà au dîner.

La jeune femme s'approcha du marchand ambulant dans la bousculade générale. Les gens se poussaient pour monter dans le train ou acheter de la nourriture avant le départ. Elle était cernée d'hommes qui lorgnaient ses tresses, ses oreilles percées, ses courbes moulées dans le tee-shirt turquoise. À l'intérieur du train, coupées du bruit et des cris, les passagères virent la fille dire quelque chose. Parmi tous ces hommes, elle paraissait encore plus petite et plus frêle. Elle dut se mettre sur la pointe des pieds pour que le marchand la remarque. Elle leva le bras et agita un billet de cinquante roupies. L'homme tendit la main pour attraper l'argent ; il la regarda longuement et saisit un paquet de petits pains qu'il lui donna. Suivit un gobelet de thé.

— Mais pourquoi ne revient-elle pas ? s'inquiéta Vidya. Elle a tout ce qu'elle voulait, non ? Je n'aurais jamais dû la laisser partir. Une gamine, qui n'est même pas d'ici.

— Elle ne t'a pas vraiment demandé la permission, fit remarquer Latika. Ça nous paraît long, mais en fait, ça fait seulement…

Elle jeta un œil à sa montre.

— … deux minutes qu'elle est partie.

Elles la virent repasser sous leur fenêtre avec son thé et ses pains. Quand elle bifurqua vers la gauche pour se diriger vers la mendiante qui venait de réapparaître, elles comprirent que c'était pour elle que Nomi avait acheté tout cela. Elle s'approcha de la femme pour lui remettre le paquet. Comme la mendiante lui tournait le dos, elle lui tapota l'épaule.

Latika remarqua alors le regard libidineux de deux hommes qui traînaient sur le quai. Elle inspira d'un coup sec, secoua la tête pour dissiper le mauvais pressentiment qui venait de l'assaillir tout en se répétant qu'il était inutile de dramatiser. Elle vit alors un des hommes s'approcher de Nomi. Il lui adressa la parole tout en la dévorant des yeux. La jeune fille l'ignora. Tout sourire, il fit mine de lui effleurer les seins par mégarde. La fille recula et, d'un seul mouvement qui ne parut durer qu'une fraction de seconde, jeta le pain en direction de la mendiante et balança le thé brûlant au visage du type. Alors qu'il portait les mains à son visage, elle lui donna un coup de pied au tibia et à l'entrejambe. Il tituba avant de s'effondrer sur le quai.

Brusquement, comme dans un film muet, les trois amies virent le stand de thé s'éloigner lentement. Le lampadaire voisin recula lui aussi de quelques centimètres d'abord, puis davantage. Elles virent la jeune fille se retourner, constater que le train redémarrait, courir très vite malgré son sac à dos, courir comme si c'était une question de survie, suivie de près par le second type. Pendant quelques secondes, elles les perdirent de vue à cause de la foule massée sur le quai. Ils réapparurent, peu à peu distancés par le train. Gouri poussa un cri angoissé :

— Mais qu’est-ce qu’elle va faire maintenant ? Qu’est-ce qu’elle va bien pouvoir faire ?

— L’alarme ! On doit tirer l’alarme ! s’écria Latika qui avait bondi de son siège.

Elles levèrent les yeux vers le boîtier d’arrêt d’urgence ; il était décollé de son support et le ressort était cassé. “Pour actionner un arrêt d’urgence, tirez sur la chaîne”, était-il précisé en lettres rouges sous la chaîne qui pendait. “Sanction en cas d’utilisation abusive. Amende pouvant aller jusqu’à…” La fin du message était recouverte de graffitis.

Elles se collèrent de nouveau à la vitre mais le train avait quitté la zone éclairée du quai et s’enfonçait déjà dans la nuit d’encre de la campagne environnante. Les fenêtres à barreaux des voitures qui filaient projetaient sur les bas-côtés des carrés de lumière striés de bandes d’ombre. Il était trop tard pour intervenir d’une quelconque manière. Elles se rassirent, rongées d’inquiétude. Elles fixaient la place vide près de la fenêtre. Tout s’était produit tellement vite ! Où était la jeune femme ? Était-elle parvenue à remonter dans le train, dans un autre wagon, ou était-elle coincée dans cette gare sans nom ? Et si le type l’avait rattrapée ? Et si elle était tombée ? Sur la voie peut-être ?

— Impossible qu’elle soit tombée en essayant de monter. Ils auraient arrêté le train.

Vidya se pencha pour regarder sous le siège.

— Elle n’avait qu’un sac à dos ? Je ne vois rien d’autre là-dessous. Pourquoi l’a-t-elle pris avec elle ?

— Elle pensait peut-être qu’on allait le lui voler si elle le laissait là, répondit Latika. C’est ce qu’on leur raconte avant qu’ils viennent ici.

Le train tangua et prit de la vitesse, comme allégé après le départ de la jeune femme. Il franchissait les ponts dans un fracas métallique, traversait les petites gares à vive allure et croisait en rugissant d’autres trains qui fonçaient en sens inverse, happés vers leur propre zone d’oubli. Le wagon bruissait du ronronnement des conversations, du claquement des boîtes que l’on ouvrait et refermait. Le garçonnet s’était remis à parcourir le couloir dans les deux sens, juché sur sa moto imaginaire.

Les trois amies ne bronchaient pas, la bonne humeur des vacances anéantie par la disparition d’une jeune fille qu’elles ne connaissaient même pas. Quand le steward passa avec les plateaux-repas, elles durent lui annoncer qu’il pouvait garder le quatrième. Il ne posa aucune question. Impassible, il replaça dans son chariot le plateau métallique rempli de riz, de *dal* et de légumes et continua sa tournée. Quand il revint un peu plus tard pour récupérer les plateaux vides, il constata qu’elles n’avaient même pas enlevé la feuille d’aluminium qui recouvrait les plats.

Un peu plus tard encore, après avoir déplié draps et couvertures, Latika monta sur sa couchette. Vidya était déjà installée sur la sienne ; allongée sur le côté, les yeux fermés, elle ne bougeait plus. Dans la lueur bleutée des veilleuses du compartiment, Latika écoutait les ronflements sonores d’un passager alterner avec les bruits de ferraille et les cliquetis du train, ce qui l’empêcha de fermer l’œil de la nuit. C’est du moins ce qu’elle pensa jusqu’à ce qu’elle rouvre les yeux et découvre que c’était le matin, que le train s’était arrêté, que le soleil brillait et qu’elle pouvait sentir sur sa peau la proximité de la mer. Elles descendirent en gare de Jarmuli sans prononcer un mot. Chacune était occupée à fouiller du regard le quai bondé pour tenter d’apercevoir des tresses colorées et un tee-shirt turquoise.

C'est un rêve que je fais souvent. Je suis encore un bébé et un homme me tient dans ses bras. Il est sur un lit, allongé sur le dos, jambes repliées. Il me tient bien au-dessus de lui, mon visage juste au-dessus du sien. Il a placé ses mains sous mes bras et se balance jusqu'à presque culbuter en arrière. Il m'entraîne chaque fois au bord du déséquilibre, s'immobilise une seconde avant de repartir en sens inverse. Je veux le supplier d'arrêter mais j'ai perdu ma voix et je suis incapable de prononcer un mot. Je me réveille en sueur.

Je savais que j'avais grandi près de Jarmuli. Même si j'en étais partie très jeune, je pensais que tout allait me revenir. Je suis descendue à la gare et, sur le chemin de l'hôtel, j'ai dévoré des yeux le paysage ainsi que les bâtiments comme s'ils pouvaient m'emplir de souvenirs. Rien de tout cela ne s'est produit. J'ai attendu un moment de reconnaissance qui n'est jamais venu. En arrivant à l'hôtel, je n'ai pas pris le temps de défaire mes bagages ; je me suis replongée dans mes piles de coupures de journaux pour m'assurer que je ne m'étais pas trompée. L'après-midi, j'étais épuisée. J'ai posé les coupures et j'ai fermé les yeux. Mais quand je me suis réveillée, étouffée par cette sensation de terreur si familière après avoir refait le rêve de l'homme qui me berce, j'avais enfin la certitude de me trouver à l'endroit où le bateau m'avait emmenée quand j'avais six ou sept ans.

Après avoir débarqué, nous avons fait un autre long trajet en camionnette. La route longeait la mer par endroits, puis elle traversait des villages et des sites archéologiques. C'est dans cette camionnette que j'ai perdu ma première dent. J'ai essayé de la retrouver sous le siège, mais quand je me suis agenouillée, je n'ai vu qu'une forêt de jambes, de bouts de papier et de morceaux de nourriture.

La camionnette a fini par franchir un grand portail en fer hérissé de piques. Il s'est refermé derrière nous. Lorsque la camionnette s'est arrêtée, nous sommes descendues. La dame qui voyageait avec nous nous a conduites un peu plus loin. Nous avons emprunté des chemins de terre rouge bien entretenus, traversant des jardins parsemés de petites maisons. On nous a emmenées dans un bâtiment carré. Là, on nous a placées une par une sous un robinet. J'ai vu les autres filles en sous-vêtements, trempées comme des oiseaux sous la pluie. Elles étaient maigres, elles avaient les genoux cagneux. Comme moi. Une fois lavées et vêtues de tuniques de coton, nous nous sommes rendues dans une maisonnette. Les douze fillettes, main dans la main. Cette maisonnette était cachée derrière des plantes grimpantes et des arbres. À l'intérieur de la pièce où on nous a fait patienter filtrait une lumière vert pâle et jaune.

Il y avait là beaucoup de photos d'un homme aux cheveux longs, dont l'une qui couvrait presque tout un mur. Cette photo était bien plus grande que chacune de nous. Je n'arrivais pas à en détacher mes yeux car l'homme de la photo semblait me suivre du regard. Des bâtons d'encens brûlaient devant, dégageant une odeur douceâtre de mort. Pendant que nous attendions, les bâtons se sont transformés en tiges de cendre duveteuses. Il y avait au sol des matelas et des traversins rouge foncé. Je ne sais pas si la pièce ressemblait exactement à cela ce jour-là ou si ce sont des souvenirs de toutes les autres fois où j'ai dû attendre en ce lieu. C'était toujours la même chose : les photos, l'encens, les traversins rouges. Deux femmes gardaient la porte, les mains pleines de pétales de rose. L'une était celle qui avait fait le voyage en bateau avec nous, l'autre avait les cheveux blonds.

Au bout d'un moment, l'homme des photos a franchi la porte et les deux femmes se sont redressées. Celle aux cheveux blonds s'est baissée vers les pieds de l'homme en disant "Guruji". Il nous a à peine regardées. Il nous a saluées de la main tandis que nous nous inclinions puis est passé devant nous à grands pas pour pénétrer dans une deuxième pièce, écrasant les pétales de rose que les deux femmes dispersaient sur son passage.

Aujourd'hui, quand je repense au moment où mon tour est venu, au moment où je me suis retrouvée devant cette deuxième porte, mon esprit modifie l'image. La porte ne s'ouvre pas. Avant que ce ne soit mon tour, je m'échappe du rang et je me réfugie en courant dans le jardin. Je retrouve mon frère sous un arbre. Il me sourit, découvrant comme à son habitude une partie de ses gencives. "Mon petit ânon écervelé ? Où étais-tu passée ?" me demande-t-il. Il me fait rouler sur son épaule. "Tu as perdu une dent !"

Mais ça ne s'est pas passé comme ça. Je n'aurais pas pu m'échapper dans le jardin car les femmes ne nous auraient pas laissées sortir du rang. Celle à la chevelure de fils d'or et aux yeux bleus comme deux gouttes de ciel était la plus grande personne que j'aie jamais vue. Elle a placé un long doigt sur ses lèvres, a roulé les yeux et secoué la tête. J'ai deviné ce qu'elle disait, des paroles que ma mère prononçait souvent : "Silence, pas un mot."

La porte s'est ouverte. Un carré de lumière. Je l'ai franchie. Elle s'est refermée derrière moi. L'homme qui venait de passer devant nous était assis sur un grand fauteuil à l'autre bout de la pièce. Guruji. Il portait une robe jaune et avait des cheveux bruns et brillants qui lui arrivaient aux épaules. Il ne ressemblait pas aux autres *sadhus* que j'ai pu croiser depuis. Il avait le visage propre et la peau aussi douce qu'une femme ; il n'avait pas les cheveux tout emmêlés, il ne portait pas de barbe. Il m'a regardée comme s'il ne voyait que moi. Il m'a observée un long moment sans rien dire. J'avais l'impression que son regard me transperçait, qu'il pouvait atteindre mes entrailles à travers ma tunique, ma peau, mes os. Quand il a levé la main pour me faire signe d'avancer, j'ai remarqué que ses bras étaient deux fois plus gros que ceux de mon père. Même si mon père pouvait soulever de grosses branches et fendre des troncs d'arbre avec sa hache, c'était un homme chétif.

Guruji a tapoté ses cuisses pour me faire comprendre de grimper. Puis il m'a tenue tout contre lui, contre son torse nu et chaud. J'entendais battre son cœur.

“Tu crois que tu n’as plus personne.” Sa voix résonnait au-dessus de ma tête, je sentais les vibrations passer dans mon corps. “Mais ce n’est pas vrai. Maintenant, je suis à la fois ton père et ta mère. Je suis ton pays. Je suis ton professeur. Je suis ton Dieu.” Il psalmodiait comme s’il s’agissait de mots qu’il répétait souvent, invariablement.

Il avait un sourire bienveillant. J’ai dû sourire moi aussi car il a mis un doigt dans ma bouche. Il a caressé le trou laissé par ma dent de lait dans ma gencive.

“Quand est-elle tombée ?” Il parlait d’une voix tendre, comme mon père quand il m’arrivait de me faire mal. Il a fermé les yeux avant de susurrer un mantra. “J’ai prié pour toi. Chaque fois que tu auras peur, pense à mon visage. Je vais te protéger. Maintenant, tu es dans mon ashram. C’est ton refuge. Personne ne te fera de mal. On va te donner à manger, on va te donner des habits, tu as des amies avec qui jouer et tu vas aller à l’école.”

Il a plongé la main dans une boîte en métal pour en ressortir un *laddu* qu’il a glissé dans ma bouche. “Ne dis pas aux autres que je t’ai donné ça, je ne leur ai rien donné à elles. Ne dis rien, pas un mot à qui que ce soit. C’est ton Initiation. Ta renaissance.”

Je me souviens très bien de l’ashram. En revanche, je n’ai aucun souvenir de ce qu’il y avait autour. Des montagnes ou des bâtiments ? Des magasins, des maisons ? Y avait-il une route à proximité ? Est-ce qu’on y entendait le bruit de la circulation ? Dans ma tête, l’ashram est au milieu de nulle part, c’est le seul bâtiment sur terre. Je m’interroge parfois sur la justesse de mes souvenirs. J’ai lu quelque part qu’on peut avoir des souvenirs très concrets et détaillés d’événements qu’on n’a jamais vécus ou de lieux qu’on n’a jamais visités. À la manière de champignons qui naissent dans la chaleur et l’humidité de certaines zones, les souvenirs suintent des cavités de notre cerveau : engendrées à cet endroit-là, ces viscosités vivent et meurent sur place, sans lien aucun avec le monde extérieur, finissant par tout recouvrir et nous empêchant de distinguer entre réalité et imagination.

Néanmoins, je me souviens clairement que c’était un ashram immense, établi au milieu d’une épaisse forêt. Nous avions peur de nous retrouver seules le soir à l’extérieur, notamment parce que nous avions entendu dire que, toutes les nuits, cinq chiens étaient lâchés pour sillonner les lieux. De petites maisons étaient dispersées sur la propriété, à distance de la nôtre, où résidaient les disciples de Guruji. C’était un ballet incessant. Il en venait beaucoup, de partout dans le monde. Dans notre partie de l’ashram, il y avait la maison de Guruji, notre dortoir, un réfectoire, une salle de prière et l’école.

Un jour, des années plus tard, à l’heure du dîner, ma mère adoptive a brisé un des nombreux et longs silences : “Raconte-moi ton école là-bas, parle-moi de tes amies, de votre maison. Je ne sais pas, dis-moi au moins quelque chose.” Je ne savais pas quoi dire, par où commencer. Je pouvais lui raconter que ma toute première école à l’ashram était un bâtiment jaune – ça, c’était plutôt facile. L’air confiant, elle a attendu la suite. Je n’ai plus rien dit. On entendait le sécateur d’un voisin qui coupait sa haie, un garçon à bicyclette qui appelait un ami. Je n’avais toujours rien d’autre à dire. Puis le téléphone a sonné – c’était sa sœur. Ma mère a renoncé.

Dehors, je voyais un oiseau bleu et blanc, la haie qui délimitait sa minuscule parcelle de pelouse et, de l’autre côté de la rue, des maisons blanches à toit rouge. Chaque maison était la réplique exacte de sa voisine. Dans ce pays, le soleil ressemblait à la lune et la lumière du jour me donnait l’impression que j’observais le monde à travers une perle de nacre. Il faisait froid, les arbres n’avaient pas de feuilles. Je n’avais jamais vu d’arbre sans feuilles. Ma mère adoptive a baissé la voix ; elle parlait vite mais avec douceur, et je ne comprenais pas ce qu’elle disait à sa sœur.

Que pouvais-je lui raconter de plus ?

Elle savait bien sûr que j’avais vécu dans des orphelinats avant d’arriver chez elle, et je parlais de l’ashram comme d’un orphelinat parmi d’autres. Je lui ai raconté que l’école n’était pas très éloignée du dortoir, que nous nous y rendions le matin, après avoir bu du lait et mangé une banane. Je lui ai raconté qu’il y avait une cour où poussait un arbre à *jamuns*. J’ai eu du mal à lui expliquer ce qu’était une *jamun* : était-ce acide, sucré ou amer ? Comment dire ce goût étrange, comment expliquer qu’on avait la langue rouge et gonflée après avoir mangé ce fruit ? En essayant de trouver les mots pour expliquer, je me suis retrouvée à penser à tout autre chose : nous, les fillettes arrivées par bateau, passions nos journées à étudier et à accomplir un certain nombre de tâches comme toutes les gamines de notre âge, mais le soir, j’en entendais une qui grinçait des dents tellement fort qu’elle me donnait envie de faire comme elle. Et une autre qui pleurait. En découvrant mon oreiller trempé de larmes et de sueur, je comprenais après coup que c’étaient mes propres sanglots que j’avais écoutés. Comment raconter cela à ma nouvelle mère ? J’ai commencé par déchirer en lambeaux la serviette en papier qu’elle n’oubliait jamais de poser à côté de mon bol de céréales. J’ai plongé ma cuillère dans le bol et j’ai essayé de compter les raisins secs, les morceaux de noisettes. En me concentrant ainsi sur les céréales, j’ai réussi à me débarrasser de la boule qui m’étreignait la gorge. Ma mère m’a regardée sans rien dire pendant un moment avant de soupirer. Elle s’est levée et s’est mise à faire la vaisselle. Penchée sur les petits morceaux de serviette en papier, j’ai oublié ma mère, la pièce où nous étions, les céréales que je remuais machinalement sans y avoir touché. J’avais dans la tête les cris rauques et assourdissants des corbeaux, j’étais de nouveau dans cette salle de classe étouffante, assise sur un banc dur et étroit.

Il y avait beaucoup d’élèves dans cette école. Des filles et des garçons arrivaient de l’extérieur pour y passer la journée. Ils restaient entre eux et occupaient des rangées de tables séparées des nôtres. Ils étaient plus grands que

nous et portaient des habits mieux taillés, des chaussures moins élimées. Ils nous observaient puis détournaient le regard comme s'ils ne nous avaient pas vues. Nous les considérions comme les habitants d'une autre contrée, à jamais inaccessible même pour un petit séjour. Certains garçons habitaient à l'ashram comme nous, mais ils arrivaient par une autre porte, s'asseyaient à l'autre bout de la classe et, une fois les cours terminés, rejoignaient leur dortoir en camionnette car il était très éloigné. Nous ne les croisions jamais à l'extérieur de l'école.

Le premier jour, on nous a donné une pile de livres et une boîte de craies grasses. Il y avait douze craies alignées – un arc-en-ciel miniature dans chaque emballage cartonné. Il y avait aussi une petite boîte en métal contenant un crayon à papier, un taille-crayon et une gomme. J'ai dû ouvrir et fermer cette boîte plusieurs fois. Je me souviens du petit bruit sec quand on la refermait. Je suis sûre d'avoir sorti la gomme pour la sentir et même d'y avoir planté les dents comme j'aime le faire aujourd'hui encore.

La femme qui nous distribuait ces fournitures avait deux tresses. Ses yeux étaient soulignés de khôl. "Je suis votre maîtresse, nous a-t-elle annoncé. Vous m'appellerez *Didi*. Dessinez un ballon dans votre cahier. Coloriez-le avec une craie."

Elle nous a tourné le dos pour dessiner un ballon. Il flottait sur le tableau, attaché à un long fil. J'ai ouvert mon cahier neuf et j'ai copié son modèle de ballon sur la première page. J'ai sorti le bleu foncé de ma rangée de craies toutes neuves. J'ai commencé à colorier l'intérieur du ballon en appuyant fort sur la pointe. La craie laissait une pellicule grasse sur le papier. Si je la touchais, mon doigt bleuissait.

J'ai entendu la voix de la maîtresse tout près de mon oreille : "Quand tu colories, ne pars pas dans tous les sens, colorie toujours dans le même sens." Elle a pris ma craie. "Comme ça." Ses coups de craie étaient assurés, fluides. "Ne dépasse pas la ligne, ne sors pas du ballon. Tu comprends ?" Ne jamais sortir : c'était ce qu'on nous enseignait à l'ashram. De l'autre côté de la ligne, c'était dangereux. De l'autre côté, on nous tuerait ou on nous enverrait en prison.

Le visage de la maîtresse était tellement poudré qu'on aurait dit de la craie blanche. Elle avait une moustache noire. Quand elle s'est penchée sur mon cahier, ses tresses pendaient devant mon nez. Deux rubans étaient noués aux extrémités. Son front portait une marque de cendre ponctuée d'un rond rouge. Quand je pense à cette maîtresse, me revient une odeur d'encens – celui qui brûlait dans la maison de Guruji –, d'huile de coco et de savon. Elle a éloigné son visage, a posé la craie grasse sur ma table et s'est tournée vers les rangs de devant. Je la fixais sans pouvoir détacher mes yeux des deux tresses enrubannées qui se balançaient chaque fois qu'elle faisait un pas.

Avant que je puisse réagir, ma craie a roulé sur la table et est tombée par terre.

Je me suis glissée sous le banc en baissant la tête pour la ramasser. En dessous, il n'y avait que des pieds – des pieds de garçons, de filles, de tables et de chaises. L'espace du dessous avait l'air bien plus vaste que la pièce au-dessus. Un vrai labyrinthe. Impossible d'y retrouver ma craie, saisie que j'étais du même vertige que dans la camionnette quand j'avais voulu récupérer ma dent. Je suis restée accroupie car je n'osais pas remonter sans la craie.

Je ne sais plus au bout de combien de temps est arrivée sous le banc, en se tortillant, une autre fille qui s'est accroupie à côté de moi. Elle avait des bras et des jambes fins comme des allumettes, et une tête trop grosse par rapport au reste de son corps. Sous la table, elle me souriait, découvrant deux dents de devant proéminentes et tordues. Ses cheveux fins et raides lui arrivaient aux épaules, contrastant avec ma tignasse hirsute. Elle avait de grands yeux larmoyants qui paraissaient légèrement exorbités. J'ai appris plus tard qu'elle s'appelait Piku.

Après l'arrivée de Piku, tout m'a paru moins étrange en dessous. Les pieds de chaise ont retrouvé leur identité. Elle s'est faufilée entre les chaises – elle était encore plus menue que moi. Quelques secondes plus tard, elle m'a tendu la craie. Voilà comment Piku et moi sommes devenues amies.

Je n'ai pas beaucoup d'autres souvenirs de cette première année d'école, si ce n'est qu'un jour, on nous a annoncé que notre maîtresse était tombée malade. Nous avons imaginé des tas d'histoires. Une fille a dit que la maîtresse s'était enfuie pour se marier, une autre prétendait qu'elle était morte et s'était transformée en fantôme qui vivait au sommet du *neem*. Mais la maîtresse a fini par revenir au bout de quelques jours ou peut-être de quelques semaines. Quand elle est entrée dans la pièce, nous nous sommes tues. Elle avait la tête bandée et un œil recouvert d'un pansement. Ses tresses enrubannées avaient disparu. Ses lèvres ressemblaient à deux piments de caoutchouc gonflé. Nous ne pouvions nous empêcher de la dévisager. Après quelques instants, reprenant nos esprits, nous nous sommes levées pour entonner notre "Bonjour, *Didi*" ainsi que nous le faisions tous les jours.

Elle s'est assise sur sa chaise et a laissé tomber sa tête sur le bureau. Il y avait une tache rouge sur le bandage, juste au sommet du crâne. En dessous, on devinait sa tête aussi lisse qu'un ballon.

Elle a fini par relever la tête.

"J'ai eu un accident", a-t-elle expliqué.

Elle a bu une gorgée d'eau avant de reposer le verre sur la table et de replacer le couvercle sur le verre. Puis elle a soulevé le livre de calcul.

"Page cinq", a-t-elle dit.

Nous avons toutes ouvert nos manuels à la bonne page dans un bruissement de carton et de feuilles. Dans une classe voisine, une autre maîtresse criait : "Asseyez-vous !"

"Répétez, a ordonné *Didi*. *Deuxfoisundeux, deuxfoisdeuxquatre, deuxfoistroissix, deuxfoisquatrehuit*."

Nous avons répété les tables, tout en la fixant avec des yeux ronds.

Deuxfoisundeux, *deuxfoisdeuxquatre*.

Elle avait fermé son autre œil, celui qui n'était pas bandé et, les bras croisés, elle se balançait au rythme de notre récitation monotone.

Deuxfoiscinqdix, *deuxfoissixdouze*.

Je perdais sans arrêt le fil, répétant les chiffres sans comprendre ce que je disais.

"*Deuxfoishuitseize*, a repris *Didi*. J'ai eu seize points à la tête."

"Deuxfoishuitseize, j'aieuseizepointsàlatête", avons-nous repris en chœur.

Elle a ouvert l'œil et a cessé de se balancer. Elle avait une coupure au coin de la paupière. Du sang avait coagulé au-dessus de la plaie – on aurait dit un morceau de plastique brûlé.

"On a dû me raser les cheveux pour faire les points, a-t-elle ânonné. On a dû me couper les tresses."

Nous n'avons pas répété ces mots-là. Personne ne disait rien. Le ventilateur ronronnait, crissait et claquait. *Didi* nous regardait, impassible.

"Voilà ce qui vous attend. Toutes", a-t-elle lancé.

Elle avait le regard éteint, l'air hébété. Elle a posé une main sur sa tête, à l'endroit où pendaient ses tresses avant. Sans explication, elle s'est levée. Elle n'a pas pris ses livres ni la règle avec laquelle elle nous tapait sur les doigts. Elle est sortie sans un mot.

Nous avons d'abord attendu qu'elle revienne, puis nous nous sommes mises à discuter à voix basse. Au bout d'un moment, deux filles ont commencé à se disputer – elles se tiraient les cheveux, se griffaient et se mordaient. Nous regardions le spectacle. La maîtresse de l'autre classe est entrée en trombe.

"C'est quoi ce bazar ? a-t-elle hurlé. Où est votre *Didi* ?"

— Tu vas passer combien de temps à fixer tes céréales et à marmonner dans ta barbe ? Regarde ce que tu as fait de cette pauvre serviette en papier !

La voix de ma mère adoptive a interrompu ma rêverie.

Tout en ramassant mon bol et les lambeaux de serviette, elle secouait la tête comme pour dire qu'elle avait perdu tout espoir de me comprendre. L'air absent, elle a saisi un grand bocal de pâtes qu'elle s'est mise à jeter par poignées dans une casserole où cuisaient déjà des œufs.

— Tu sais, j'ai posé des questions à l'école, et ils ont eu l'air étonné : "Comment ça ? Elle ne raconte rien à la maison ?"

La moitié des pâtes tombait sur le sol, à côté de la casserole, mais elle continuait à les balancer par poignées, imperturbable. Sa voix était trop aiguë. Les enseignants lui avaient assuré qu'à l'école, j'avais des amis, je jouais au foot et je prenais des cours de boxe française. Elle a avoué qu'en fouillant dans ma chambre, elle était tombée sur des cahiers couverts de dessins d'oiseaux morts, de girouettes cassées, de fils barbelés. Pourquoi est-ce que je ne dessinais pas des choses plus gaies ? Des fleurs, le soleil, des prés verdoyants ? Elle se disait qu'elle ne s'y prenait pas comme il fallait. Des gouttelettes d'eau bouillante l'ont éclaboussée. Elle a arrêté de jeter des pâtes dans la casserole. Elle ne bougeait plus, la main plongée dans le bocal, les épaules tombantes.

LE DEUXIÈME JOUR

Badal méditait en posture de *padmasana*, jambes en tailleur, paumes de mains pressées l'une contre l'autre. Son dos était aussi droit que le mur derrière lui. Tandis que ses lèvres remuaient, ses paupières restaient closes.

C'était une maison de Jarmuli à un étage, bâtie autour d'une cour intérieure. Badal était assis sur le sol de la véranda qui courait sur trois côtés de la cour. Du fait de l'architecture du lieu, tous les sons ricochaient sur les murs humides. Dans un coin de l'étage, sa tante menaçait son fils :

— Tu vas te lever, oui ? Ou je te balance un seau d'eau sur la tête !

Cette voix… Le raclement d'un couteau sur une assiette en aluminium. Le crissement d'une craie sur un tableau noir. Le grincement d'une courroie de ventilateur.

De la chambre de son grand-père lui parvenait un bruit de toux. On aurait dit que le vieil homme se vidait de ses boyaux. Chaque quinte était ponctuée de gémissements rauques :

— Ô Rama, ô Vishnu, ô Krishna, appelez-moi auprès de vous, je vous en prie !

Tous les matins à quatre heures trente précises, de l'autre côté de la ruelle, un voisin soufflait dans une conque. Une, deux, trois fois. C'était un long signal aigu qui se terminait dans un tressautement alors que le souffleur parvenait en fin d'expiration. Tous les matins, Badal avait envie de se boucher les oreilles et de souffler à sa place car lui était capable de produire une mélodie parfaite à partir de n'importe quelle conque, même avec celles dont les autres ne sortaient que des notes atroces.

Il inspira puis expira. *Ommmm*. Il sentit les vibrations se dissiper dans son esprit.

Il avait pour habitude de s'installer ainsi à l'aube et de psalmodier, dans l'attente de ce qui jadis lui venait tout aussi naturellement que la respiration : la perception du fredonnement grave et continu de la Création, un sentiment immédiat d'intimité et de proximité avec Dieu. Il lui était impossible de décrire cette sensation avec des mots, impossible de l'éprouver rien qu'en y pensant. Plus il tentait de s'extirper des sables mouvants de la vie, plus il était inexorablement happé. Qu'avait-il à faire aujourd'hui ? Des courses pour son oncle. Rien d'autre. Une journée tranquille. Et dans la soirée ? Il fit la moue. "Trois vieilles bonnes femmes de Calcutta", avait précisé l'hôtel en réservant ses services pour une visite guidée du temple de Vishnu. L'image de son père lui traversa l'esprit. Un homme aux cheveux gris, imposant, impérial. En tant que guide, son père avait dégagé une dignité et une autorité capables de réduire au silence des escouades de matrones – le genre à décourager Badal même s'il fréquentait le grand temple avec son père depuis sa plus tendre enfance et que peu de guides connaissaient les lieux aussi bien que lui. Il lui avait semblé que le gérant de l'hôtel tenait absolument à ce que ce soit lui qui accompagne ces dames. Combien de guides pouvaient se targuer d'avoir la confiance des bons hôtels ? Il les dénombra mentalement. Pas plus d'une dizaine. Les autres devaient attendre les pèlerins devant les portes du temple, comme des charognards. L'hôtel prenait une commission, c'était la règle.

Il inspira une nouvelle fois avant d'entonner son *Ommm*.

Sa matinée était libre.

Pour une fois, il pouvait passer un peu plus de temps que d'habitude chez le vendeur de thé.

Il inspira de nouveau profondément.

Une gerbe d'eau crépita dans un seau métallique à l'autre bout de la cour. Entrouvrant les yeux, il discerna son oncle debout près du robinet, dévêtu, bedonnant. Son pagne à carreaux, qui lui collait au corps tel un lambeau de peau rouge et blanc, était coincé entre ses fesses adipeuses.

À l'étage, une radio était allumée : "Tojo ! Lessive Tojo !"

Son oncle marmonnait son "*Om* Vishnu, *Om* Vishnu". Deux fois avant chaque jarre d'eau qu'il se versait sur le corps. Les dalles autour du robinet étaient recouvertes d'une mousse verdâtre. Son oncle faisait attention où il posait les pieds. Il était chauve mais tout son corps était couvert de poils bruns épais.

— Un buffle bien peu téméraire, chuchota Badal dans un souffle. *Ommm*.

Le matin, entre neuf et onze heures, le côté gauche de la cour était baigné de soleil. Badal avait planté un jasmin de nuit dans ce cercle de lumière. Dans quatre ou cinq ans, ce serait un arbre plus grand que lui, qui pousserait vers le carré de ciel bleu délimité par la cour et dont les fleurs odorantes couleur crème joncheraient le sol. Au fil des ans, la couronne de fleurs allait s'élargir jusqu'à effacer la noirceur de la cour. Badal arrosait ce *shiuli* tous les jours, guettant l'arrivée de nouvelles feuilles.

Quand il rouvrit les yeux pour voir où en était son oncle, il remarqua que la bouture avait été piétinée. La tige était coupée en deux, on aurait dit un membre cassé.

D'un coup, il laissa retomber ses mains, se leva et alla ouvrir le loquet de la porte qui séparait la cour de la rue. C'était la porte d'entrée principale de la maison. Elle était basse, voilée et décolorée, munie d'un loquet à l'ancienne dont l'épaisse chaîne métallique se glissait dans une boucle sur la partie supérieure du cadre. Il devait baisser la tête en sortant pour ne pas se cogner – c'était là l'unique changement par rapport à la toute première fois où il s'était risqué à l'extérieur, à l'âge de deux ans. Il ouvrit la porte d'un coup de pied comme il le faisait depuis vingt-six ans, avant de la claquer bruyamment. La porte connaissait Badal. Ouverte et fermée à coups de pied depuis tout ce temps, de guingois dans son cadre, elle réagissait au traitement qu'il lui infligeait par une série de crissements et de plaintes.

La porte donnait sur une ruelle étroite où Badal garait son scooter. À cette heure de la journée, il n'en avait pas besoin. Il préféra descendre à pied au coin de la rue où était dressé un autel – une petite structure de briques au pied d'un arbre, haute d'une cinquantaine de centimètres, plâtrée et blanchie à la chaux par la vieille dame qui s'en occupait. Badal sortit dix roupies de sa poche, qu'il tendit à la dame assise à proximité et occupée à tresser une guirlande de fleurs.

— Quelles fleurs offrez-vous à votre Dieu aujourd'hui ? Des fleurs d'hibiscus ? Mettez-en quelques-unes pour moi, s'il vous plaît.

Quand la femme leva la tête, Badal remarqua deux verres de lunettes aussi épais que des culs de bouteille et une peau fripée comme de la mousseline.

— C'est aussi ton Dieu à toi, et celui de tout le monde.

Elle avait la voix caquetante d'une vieille femme et souriait en parlant. Dans son sari élimé, son corps paraissait aussi courbé qu'une faucille. Elle tendit la main vers son bol de *kumkum* pour y plonger un doigt et, quand Badal se pencha, elle marqua son front d'un rond de poudre rouge. Puis elle reprit son tressage tandis qu'il s'agenouillait et posait la tête contre la porte de l'autel. Il resta ainsi quelques instants avant de se relever. Lorsque la femme lui lança : "Tu pourras me rapporter du sucre et des bananes en rentrant ?" il était déjà trop loin pour l'entendre.

À cette heure de la journée, il était toujours pressé de retrouver le front de mer tout près de chez lui. Il était suffisamment proche pour qu'on puisse y aller facilement à pied, mais suffisamment distant pour donner l'impression d'un tout autre monde. Bien avant d'atteindre la plage, Badal perçut le flux et le reflux des vagues, qui montaient en rugissant puis se retiraient, inlassablement. Il accéléra en se rapprochant de la promenade, mais quand une trouée entre deux bâtiments lui laissa entrevoir l'étendue de sable et d'eau qu'il connaissait si bien, il ralentit. Il allait tourner au bout de la rue, Raghu serait en train d'installer un banc devant le stand de thé et Johnny Toppo en train d'allumer le réchaud.

Tôt le matin, la plage était déserte, balayée par une brise fraîche tandis qu'à l'horizon, la chaleur de la journée se préparait, redoublant de férocité. Des pêcheurs étaient à l'ouvrage sur leur bateau parmi leurs filets. Un moine aussi grand qu'un arbre s'était avancé dans la mer ; il avait de l'eau jusqu'à la taille et portait des lunettes noires ainsi qu'une robe de couleur jaune. Il était là tous les matins à égrener son rosaire, ses longs cheveux blancs détachés tombant sur ses épaules.

Johnny Toppo ne fit pas attention à Badal. Même si son stand se résumait à une charrette à bras et à un banc, il prenait mille précautions chaque matin pour l'installer, alignant ses casseroles et ses poêles noircies, le thé, les épices, le lait, le sucre, sans oublier le mortier et le pilon pour écraser le gingembre. Il terminait par deux pots de biscuits dont le verre était à présent terni, cloqué, légèrement fissuré. Ils vieillissaient avec lui, se plaisait-il à dire. Il avait mis des piles de tasses en terre à tremper dans un grand seau d'eau. Voûté au-dessus de son réchaud, il tripotait des allumettes. On distinguait ses côtes sous son torse nu et une dent de requin accrochée à une ficelle noire pendait à son long cou. Son crâne chauve luisait au soleil alors qu'il allumait le réchaud et susurrait une chanson dans sa direction comme pour l'encourager :

Et la pluie est revenue cette nuit-là,

Encore, encore et encore.

Badal scruta la plage, les mains devant les yeux pour se protéger du soleil. Il mit un peu de temps à repérer Raghu sur le côté gauche. Il se tenait sur un des socles en béton coulés le long de la plage, face au soleil, le corps tendu : il se baissait et se redressait, dos cambré puis courbé, enchaînant étirements et pompes dans une élégante chorégraphie. Un corps sculpté qui semblait échappé des murs d'un temple.

Badal ne bougeait pas, les yeux rivés sur le jeune homme. Il ne remarquait ni les vagues ourlées de feu ni les pêcheurs qui tiraient un bateau hors de l'eau. Il ne cilla pas non plus quand la chanson de Johnny Toppo se transforma en jurons :

— Cette fois, je vais lui fracasser son joli petit nez. Raghu ! Viens ici immédiatement. Au boulot. Et où est passé le billet de cinquante que j'ai mis dans le pot à biscuits hier ?

Raghu se redressa. Un soleil orange et massif flottait au-dessus de la mer derrière lui, éclairant sa chevelure. Comme le garçon avait enlevé son tee-shirt pour faire ses exercices matinaux, Badal put vérifier ce qu'il avait jusqu'alors seulement imaginé : il n'avait pas du tout de poils, excepté une zone d'ombre qui disparaissait sous son short gris. Badal remarqua ses muscles naissants, un renflement à peine perceptible au niveau des épaules. Quand Raghu attrapa son tee-shirt rouge posé sur le béton, toute sa colonne vertébrale se tendit comme un arc. Jetant un coup d'œil en direction de Johnny Toppo, il vit que Badal l'observait. Il fit glisser le tee-shirt sur son torse. Lorsque sa tête émergea, il affichait un petit sourire.

— Un thé, sans lait ni sucre, avec juste du citron ? lança-t-il en passant près de Badal.

Le moine vacilla, déstabilisé par une vague puissante qui fonçait vers le rivage. Secoué, il semblait sur le point d'être emporté. Il était impossible de dire s'il fermait les yeux pour prier derrière ses lunettes noires.

Jarmuli avait plusieurs plages de sable blanc et des kilomètres de côte, mais la mer y était dangereuse. Il arrivait que des baigneurs soient emportés par des contre-courants et des vagues apparemment inoffensives pouvaient se révéler redoutables, entraînant vers le large des gens surpris sur le rivage. La plupart des visiteurs venaient à Jarmuli pour les temples et non pour la mer : même les pèlerins évitaient la longue période de mousson où la baie était ravagée pendant des jours et des jours par des pluies cycloniques diluviennes. Il fallait mettre un terme à la belle paresse de cette matinée et profiter de la clémence du temps pour travailler un peu. Une fois passée l'émotion d'avoir croisé Raghu sur la plage, Badal se posta près d'une échoppe aux abords du temple de Vishnu ; les mains dans les poches, il fit cliqueter ses pièces, à l'affût de clients potentiels. Il manquait d'argent comme souvent. Il n'avait qu'une centaine de roupies dans son portefeuille. Mais puisqu'il n'avait rien mangé avant de quitter la maison, il décida d'utiliser sa monnaie pour se payer un samosa.

Il traînait ainsi près des portes du temple depuis un moment quand Hari, un autre guide, vint lui tapoter l'épaule.

— Badal, mon pote, je dois partir, un truc urgent, et j'ai deux clients qui m'attendent. Tu veux bien les accompagner pour un petit tour rapide ?

Visiblement, la chance lui souriait. Parce qu'il avait entraperçu le torse dénudé de Raghu ce matin-là, il en était sûr. Ou alors à cause des dix roupies données à la vieille de l'autel pour ses prières. Il se garda bien de sourire et continua de mâcher son samosa. Entre deux bouchées, il lâcha :

— Pas le temps, je commence bientôt avec un autre groupe. Et cet après-midi, je dois être chez moi.

Il n'avait rien de prévu avant la soirée mais Hari n'avait pas besoin de savoir. Il jeta un coup d'œil vers les portes du temple. Il ne devait pas laisser filer les clients de Hari. Il devait le faire lambiner pour lui soutirer le plus d'argent possible, mais sans abuser.

Bien que la rue ait été balayée dans la matinée, elle s'était de nouveau transformée en dépotoir où mijotaient toutes sortes de déchets se décomposant dans la chaleur : fruits, fleurs, restes de nourriture. Une odeur abominable et entêtante montait des caniveaux noirs de crasse. Comme Badal travaillait depuis toujours dans cet environnement, la puanteur ne l'incommodait pas. Il fourra le dernier morceau de samosa dans sa bouche avant d'attraper une carafe de plastique sur le comptoir. Il versa de l'eau dans sa paume, qu'il aspira bruyamment ; puis, après s'être rincé la bouche avec une lenteur calculée, il cracha dans le caniveau. Même si aucun des deux amis n'était dupe, il convenait d'en passer par là.

— Allez, juste une fois, insista Hari. Juste pour cette fois, parce que… écoute, je t'expliquerai plus tard, c'est un peu délicat, tu piges ? Tu fais ça rapidement, tu leur montres deux ou trois autels. Ils n'y verront que du feu. Sinon je vais en prendre pour mon grade, par tu sais qui.

Badal sortit de sa poche un peigne de plastique vert qu'il passa dans ses cheveux huilés. Il examina ensuite ses ongles, tous taillés ras à l'exception de celui du petit doigt de la main gauche. Celui-ci mesurait un quart environ de la longueur du doigt et il était recouvert de vernis rouge vif. C'était son ongle porte-bonheur. Il le contempla pendant quelques instants, rota et annonça, avant de retourner dans le magasin :

— Je crois que je vais prendre aussi un truc sucré.

Il ressortit avec une coupelle en feuilles contenant deux carrés crémeux de couleur blanche. Il en offrit un à Hari qui déclina.

— Allez, je te file ma part. Dis oui. Je passerai te donner le liquide chez toi. Tu me dis quand et…

— Pas question, l'interrompit Badal. Pas chez moi. Je récupère ça demain, ici, à la même heure.

Son oncle n'avait pas besoin d'être informé de ces extras. Badal avait aussi un compte en banque dont l'oncle ignorait l'existence.

Une fois les négociations terminées, Badal passa du temps au téléphone devant la porte d'entrée principale du temple. Après plusieurs minutes de malentendus et d'indications erronées, il finit par localiser les clients de Hari qui lui faisaient signe depuis la petite cahute où les visiteurs devaient retirer leurs chaussures. Un homme et une jeune femme. Il alla les rejoindre. L'homme avait l'air à moitié endormi et les cheveux en bataille. La fille paraissait chétive, comme écrasée par les portes massives du temple et ce compagnon imposant – elle lui arrivait à peine aux épaules. Mendiants et curieux lorgnaient ses perles, ses tatouages et ses tresses multicolores. Badal ne lui rendit pas le timide sourire qu'elle avait esquissé. Comment lui expliquer ? Il prit l'homme à part.

— Elle ne peut pas entrer comme ça.

L'homme n'avait pas l'air de comprendre.

Passant du hindi à l'anglais, Badal balbutia :

— Ses habits. Pas bons.

Il jeta un rapide coup d'œil à la fille et se retourna, comme embarrassé. Comment avait-elle pu venir dans cette tenue ? Les guides touristiques n'expliquaient-ils donc pas comment les femmes devaient s'habiller ? Couvertes jusqu'aux chevilles et pas de vêtements moulants. Tout le monde savait ça.

— Le prêtre dit non. Pas autorisé, poursuivit-il.

Il montra du doigt les portes du temple qui surplombaient l'allée. Les arches de pierre encadraient deux lourds battants métalliques couverts de verrous et d'anneaux en laiton. Une demi-douzaine d'hommes ressemblant à des prêtres étaient plantés là, simplement vêtus d'un *dhoti*, d'un *chadar* et d'un fil sacré.

— Elle peut louer un truc là-bas, reprit Badal en hindi car il ne savait pas le dire en anglais.

Désignant un étal près de l'entrée, il précisa :

— Un sari pour se couvrir.

Suraj, l'homme à l'air endormi, regarda dans la même direction que Badal avant de porter sur Nomi, la jeune femme, un regard nouveau. C'était une collègue dont il venait de faire la connaissance. Il ne l'avait pas vraiment observée dans la matinée car il avait la gueule de bois et un terrible mal de crâne. La veille, il avait bien trop bu et fumé. Il avait l'impression qu'on lui enfonçait des milliers d'aiguilles dans la gorge. Sur le chemin du temple, il avait posé la tête contre la vitre de la voiture pour somnoler. Ceci dit, même en meilleure forme, il n'aurait pas forcément fait attention à la tenue de la jeune femme : un treillis vert olive coupé au niveau des genoux et dont les poches regorgeaient d'accessoires d'appareil photo. Une chemise blanc cassé. Ni ample, ni moulante. La panoplie classique du voyageur. En y regardant de plus près, il se dit finalement que telle qu'elle la portait, avec trois boutons défaits, la chemise jurait peut-être et ne correspondait pas aux règles du temple.

Consciente d'être au centre de la conversation, Nomi se raidit. Elle leur tourna le dos pour observer les gargouilles.

Suraj vint la retrouver sans se presser.

— Notre homme estime que ta tenue n'est pas suffisamment décente pour un entretien avec le Seigneur. Il veut que tu loues un sari là-bas, chez ce vendeur.

— Quoi ? s'exclama-t-elle en s'examinant et en grimaçant. Mais je suis couverte de la tête aux pieds !

Elle se mit à fouiller dans son sac et en sortit une longue écharpe bleue.

— Tous les bouquins que j'ai lus avant de venir ici disent que le pays a changé. C'était comment avant, alors ? Les femmes s'enroulaient dans des rideaux ?

Badal se tenait à distance, l'air désapprobateur.

— C'est débile, poursuivit-elle tout en se couvrant les épaules. Je me retrouve à m'habiller dans la rue… Je sais ce que je vais faire aujourd'hui : je vais aller m'acheter des vêtements indiens.

Puis elle jeta un coup d'œil en direction de Badal :

— Ça ira comme ça ?

Suraj s'interrogea de nouveau sur son accent – difficile de lui attribuer une identité précise. Elle paraissait indienne et maîtrisait même quelques mots de hindi, mais elle parlait avec un accent américain ou parfois un accent allemand comme son ami Matthias. Il se rappela combien Matthias était fasciné par ces Indiennes qui se drapent dans des mètres de sari mais n'ont aucun scrupule à montrer leur ventre. Il remarqua que la chemise de Nomi lui

arrivait à la taille si bien que lorsqu'elle avait levé les bras pour placer l'écharpe sur ses épaules, on avait pu apercevoir la spirale de son nombril. Cernée d'une fleur tatouée, avait-il noté. À cinq pétales rouges.

— Non, pas autorisé, répondit Badal.

— Toujours pas ? s'indigna-t-elle, incrédule.

— Pas autorisé, répéta Badal en secouant la tête et en pointant du doigt le treillis de la jeune femme puis les prêtres postés devant les portes.

Il avait un ton exaspérant.

— Pas autorisé, pas autorisé ! explosa-t-elle en se tournant vers Suraj. C'est insupportable, tous ces temples et tous ces hommes qui font la loi. Interdit de porter ceci, interdit de faire cela. La moitié des types qui surveillent l'entrée n'ont même pas de chemise. Je les emmerde. J'y vais pas.

— Et tu vas faire quoi ? Attendre dans la voiture ? On peut revenir plus tard quand tu te seras changée. Ou même demain.

Suraj frotta ses yeux douloureux. Elle faisait un caprice alors qu'ils n'avaient même pas commencé à bosser. La semaine promettait d'être drôle.

Elle tourna les talons avant de lui laisser le temps d'ajouter quoi que ce soit.

— Je vais aller faire un tour, explorer… De toute façon, on a besoin de mettre d'autres trucs dans le film. Je visiterai le temple plus tard si tu penses que quelque chose ici peut coller – les autorisations, l'espace…

Au moment d'entrer dans le temple, Suraj changea d'avis. Elle avait été grassement payée par une chaîne de télévision pour faire ce long voyage et préparer ce film. Ils avaient accepté le tarif exorbitant qu'il avait réclamé pour être son assistant sur place. Ils venaient de se rencontrer après des mois de négociations et d'échanges par Internet. Et dès le premier jour, elle jetait l'éponge ?

Il s'ébroua, sortant de son indolence pour bondir en direction de Nomi avec une rapidité surprenante. Après quelques secondes de stupéfaction, Badal finit par le rattraper.

— Où allez-vous ? Que se passe-t-il ? cria-t-il.

Il savait déjà ce qu'il allait faire de cet argent gagné dans la matinée. Pas question de le laisser filer.

Les deux hommes arrivèrent essoufflés près de la voiture au moment où elle démarrait. Suraj ouvrit la portière et s'engouffra à l'intérieur.

— Bon, je ferai ça plus tard moi aussi. On y va, lança-t-il au chauffeur avant d'ajouter en direction de Nomi : J'ai la tête qui va exploser…

— Comment ça ?

— Je ne suis pas en état aujourd'hui. Je passerais à côté de tout… je m'étais dit que tu serais la deuxième paire d'yeux. On le fera ensemble plus tard. À un moment donné. Concentrons-nous sur autre chose pour l'instant. La plage. Les échoppes. Un truc pas trop exotique.

— Mais ça fait partie du quotidien ! Ça n'a rien d'exotique pour eux. Ils viennent ici tous les jours pour prier. Tu ne vois pas que ça n'a rien d'exotique pour lui ? C'est son gagne-pain ! rétorqua Nomi.

Et comme pour lui donner raison, Badal s'agrippa au même moment au cadre de la vitre et se mit à tambouriner sur la carrosserie.

— J'ai laissé tomber d'autres visiteurs, je leur ai dit non pour pouvoir faire la visite avec vous.

Il passa sa tête à l'intérieur, empêchant la voiture d'avancer.

Suraj remarqua que ses sourcils se rejoignaient au milieu du front, coupant son visage en deux. Le blanc de ses yeux tirait sur le jaune et était strié de rouge. La main posée sur le cadre de la vitre avait des articulations calleuses et un ongle long et rouge dépassait, telle une serre recouverte de vernis.

— Vous savez que vous n'entrerez pas sans moi, hein ? Ni aujourd'hui, ni aucun autre jour.

— On reviendra demain. On vous retrouvera ici. On ne s'échappe pas, expliqua Suraj.

— Demain, ce n'est pas possible, l'interrompit Nomi. On n'a pas assez de temps et on a déjà des tas de trucs à faire ! Occupe-toi de ça aujourd'hui. Tu veux bien ?

Était-elle en train de l'implorer ou de lui donner un ordre ? Durant leurs échanges par mails, il avait tapé son nom sur Internet mais n'avait pas trouvé une seule photo. Ses multiples recherches sur Google n'avaient rien donné. Bizarre puisqu'elle était en activité. À partir du ton assuré de ses messages, il avait imaginé une femme de grande taille, sportive et, il devait l'admettre, blanche. Une blonde sensuelle. Dans le style d'Anita Ekberg ou de Britt Ekland, genre walkyrie scandinave prête à tout. Ils sillonneraient la ville à toute vitesse sur une moto de location et leurs denses journées de travail seraient ponctuées de longues baignades dans l'océan et de siestes dans un immense lit double. Et puis la veille, à la réception de l'hôtel, voilà ce qu'il avait découvert : une crevette brune. Il l'avait ignorée, cherchant des yeux quelqu'un d'autre, incapable de croire qu'il s'agissait de la femme avec laquelle il avait correspondu. Celle qui serait sa patronne pendant quelques jours. Impossible. Juste au moment où il pensait que la chance lui souriait.

Il sortit de la voiture sans un mot et la regarda se frayer un chemin parmi la foule qui encombrait le parking. En se retournant pour regagner le temple, il faillit percuter Badal. Celui-ci se tenait à quelques centimètres à peine et le foudroyait de ses petits yeux rapprochés.

— Bon, on va visiter le temple, oui ou non ? Retirez vos chaussures, s'il vous plaît.

À l'intérieur, Suraj suivit docilement le guide, acquiesçant à tout ce qu'il racontait. Autel après autel, cour après cour. Il aurait dû examiner les lieux pour dénicher les coins où placer une caméra, étudier les zones d'ombre et de lumière, repérer les sculptures les plus frappantes. Mais quelques minutes après le début de la visite, il avait découvert que les caméras étaient interdites. Comment la société de Nomi allait-elle se débrouiller avec cette contrainte ? Allaient-ils utiliser des images officielles ? Filmer l'extérieur ?

Il avait tellement mal à la tête qu'il lui était difficile de réfléchir. Il mettait machinalement un pied devant l'autre, rêvant d'une bière glacée. Un grand verre tapissé d'un million de gouttelettes de buée et surmonté d'une mousse épaisse. Il se remit à observer la cour au moment où Badal expliquait :

— Si vous venez le soir, vous assisterez à une scène étonnante : un prêtre en train de monter tout en haut de cette tour.

Suraj leva les yeux. Avec le soleil qui brillait derrière elle, la tour ressemblait à une montagne noire. Il n'arrivait pas à la regarder. Pas avec une telle gueule de bois. S'il ouvrait les yeux, ceux-ci risquaient d'éclater comme des ampoules électriques.

— Je vais m'asseoir un instant, annonça-t-il. Je vais penser à Dieu. J'ai envie de me recueillir.

Badal traversa la cour pour aller se poster dans un coin, faisant semblant d'ignorer son client. Il le vit sortir de sa poche un petit morceau de bois suivi d'un couteau. L'homme gratta le bois avec son couteau pendant une ou deux minutes à peine avant de s'interrompre et de rester assis là, le regard perdu dans le vide. Il était plus grand que la moyenne et avait le dos légèrement voûté. Les manches courtes de son tee-shirt dévoilaient des biceps qui commençaient à se ramollir. C'était un tee-shirt noir avec un dragon gris imprimé sur la poitrine. Il arborait une tignasse tellement mal peignée qu'on aurait dit qu'il s'était taillé les cheveux avec un coupe-papier. Une barbe poivre et sel de plusieurs jours lui assombrissait le visage. Badal avait senti de vieux relents d'alcool.

Apercevant un ami, il lui fit un signe de la tête et désigna Suraj à l'autre bout de la cour.

— Tu vois ce salaud ? Je te promets qu'il va cracher au bassinet, aussi vrai que je m'appelle Badal.

Son ami s'inclina en feignant une salutation.

— On sait tous que tu es le roi.

Suraj avait appuyé sa tête lancinante contre un pilier. Les yeux mi-clos, il percevait vaguement les hordes de pèlerins qui grouillaient autour de lui. Une vraie fourmilière, avec des gens qui chantaient, d'autres qui psalmodiaient. Les uns tenaient des rosaires, les autres des clochettes ou des livres de prières. Il y avait des enfants, des vieux. Il en sortait de partout, passant d'un autel à l'autre, scrutant les pierres à la recherche d'indices de ce salut qu'ils étaient venus trouver. Lui était un imposteur. Tout le monde devait savoir qu'il n'était pas là pour prier. Mais les gens s'en fichaient. Trop exaltés à l'idée de se rapprocher du Seigneur, grisés par cet objectif de dégoter la *hot line* en lien avec le paradis.

De l'autre côté de la cour se dressait l'entrée d'un autel de pierre. On aurait dit la porte menant sur une scène – la cour, les piliers et les arcades tout autour formant une avant-scène. Il fixait cette porte. Quelqu'un allait forcément surgir de ce rectangle d'ombre et entrer dans le soleil. Un homme. Musclé, hirsute. Un acteur. Lui, Suraj. Vêtu de cette toge rouge qu'il portait lors du spectacle de théâtre de fin d'année à l'université. Les projecteurs sur lui, le reste de la scène dans l'obscurité. Les spectateurs invisibles en dessous, les yeux braqués sur lui.

Quel était son texte ? Un extrait d'un vieux poème : *"Que l'ambition d'un homme dépasse ses moyens / Sinon, à quoi bon un paradis ?"* Ce bon gros Mishraji vêtu d'un vieux *dhoti* s'agitait dans tous les sens comme un oiseau blessé, persuadé que Suraj allait massacrer ces précieux vers. Mais pas du tout. Malgré ce bouffon de professeur, il avait fait une école de cinéma. Et après ? Rien. Zéro. L'ambition excédait les moyens. Toujours. Retour au présent. Il n'était ni acteur ni metteur en scène, pas même un vrai cameraman. Juste un type qui vivait de quelques missions ponctuelles, celui qui préparait le terrain pour d'autres cinéastes. Les vrais. Un jour, il réaliserait son propre film. Il avait un scénario. Il repensa au contact qu'il avait eu deux années plus tôt avec deux producteurs qui étaient sur le point de le suivre. Ils avaient eu de longues conversations téléphoniques après lesquelles il avait eu du mal à trouver le sommeil tellement il était surexcité. Et puis, plus rien. L'histoire est bien, lui avaient-ils dit. Un truc qui peut rapporter des prix. Mais ils n'avaient jamais sorti leurs carnets de chèques.

Le pilier contre lequel il s'appuyait était trop dur. En se redressant, il se souvint du bout de bois qu'il avait à la main. Il le frotta comme pour le réchauffer et se remit à le sculpter. C'était du bois de santal, tendre et malléable, qu'il s'était procuré par l'intermédiaire d'un ami travaillant à l'Office national des forêts. Il aimait les effluves qui se dégageaient quand il le taillait et le grattait. Il s'absorba peu à peu dans cette tâche, oubliant presque où il se trouvait et finit par remarquer un homme qui traversait la cour dans sa direction. Celui-ci ne marchait pas. Il était étendu de tout son long sur le sol. Péniblement, lentement, il faisait rouler son corps nu jusqu'à l'autel suivant tout en chantant un mantra.

Le couteau se figea dans la main de Suraj. Jamais il ne pourrait éprouver autant de dévotion que cet homme, qui ne doutait pas de l'existence de Dieu ni du fait que ce Dieu veillait sur lui personnellement. C'était un sol de granit irrégulier et quand l'homme se rapprocha, Suraj vit que des gravillons l'avaient blessé de partout : il saignait là où des bouts de peau avaient été arrachés et des lambeaux de chair restaient collés aux dalles. Ses yeux ne trahissaient aucune douleur ; ils étaient tournés vers le ciel, en transe.

Suraj ferma les yeux. Le café amer du matin reflua dans sa bouche. Il ravala le tout et serra les paupières, repoussant ces images de blessure et de sang. Les jappements d'un chien résonnaient dans sa tête tandis que ses narines étaient saisies par un mélange de sang, de rhum et de jasmin de nuit – une puanteur familière évoquant tout à la fois la rage et la peur. Il dut résister pour ne pas vomir.

Quand il rouvrit les yeux, il se retrouva nez à nez avec Badal. Le jeune homme avait un air moqueur. Il ne disait rien, se contentant de hausser ses sourcils fournis et de retrousser les lèvres. Il se tenait à l'endroit exact où l'homme ensanglanté était passé, indifférent visiblement à la poussière tachée de rouge qu'il piétinait.

Suraj se leva. Il glissa le morceau de bois et le couteau dans sa poche. Il en avait assez vu et ne souhaitait pas visiter d'autre autel. En fait, dans la mesure du possible, il ne souhaitait plus jamais avoir à visiter de temple, d'église, de mosquée ou de monastère. Il préférait aller manger. Il avait tout à coup une faim de loup – s'il ne mangeait pas immédiatement, il allait défaillir. Il salivait rien que de penser au crabe dont il s'était régalé la veille. Il commanderait un plat entier de riz et de curry de crabe. Un mets goûteux, d'une belle couleur rouge et qui sentait délicieusement bon. Il pensa à la manière dont il craquait les pinces avec ses dents avant d'aspirer la succulente chair blanche et de lécher jusqu'à la dernière goutte de sauce. Ce serait peut-être une bonne idée de faire un essai dans ce restaurant, dans ce lieu enfumé qui exhalait une forte odeur de crustacé ? Ce type de gargote était parfait pour les documentaires de voyage, avec ses murs bleu turquoise, ses chaises vert pomme, ses bouteilles pleines de sirops et de sauces écarlates, sa rangée de casseroles et de poêles en cuivre rutilant en arrière-plan.

— Alors, on continue ? demanda Badal. La cour suivante est celle qui…

— Non, on arrête là. Indiquez-moi la sortie et aidez-moi à retrouver mes chaussures.

Badal afficha un sourire empreint de regret.

— Ma matinée est fichue. Va falloir me payer même si vous ne faites pas toute la visite.

— J'ai déjà payé votre ami, l'autre type… J'ai oublié son nom.

— Mais c'était juste une avance. Il a dû vous expliquer.

— Ce n'est pas du tout ce qu'il a dit, commença Suraj qui était pourtant bien trop affamé pour batailler. Pas du tout.

Puis, se souvenant du budget frais, il ajouta :

— Après tout, on s'en fout ! C'est combien ?

Badal recompta l'argent qu'il avait à la main. Cinq cents roupies. Sans oublier ce que Hari lui devait. Jamais il n'avait gagné autant d'argent avec un seul client en une demi-heure. Arnaquer les mécréants avait quelque chose de très satisfaisant : le monde en était meilleur. Il frottait les billets neufs l'un contre l'autre. Tout neufs. Il avait horreur de plier des billets neufs. Il les glissa dans son portefeuille en prenant soin de ne pas les corner. Il allait profiter de son temps libre et de cette manne pour faire un cadeau à Raghu – une chemise peut-être, ou alors une montre. Une de

ces montres qui, en plus d'indiquer l'heure, avaient des tas d'autres fonctions.

En sortant du temple, Badal traîna au marché principal de Jarmuli. Il n'avait jamais rien donné à Raghu, mais maintenant que l'idée lui avait traversé l'esprit, c'était devenu un besoin impérieux. Il écuma les échoppes de vêtements, farfouillant dans des piles de chemises en polyester brillant avant de s'intéresser aux montres. Puis, changeant d'avis et jetant son dévolu sur un poste de radio, il examina des transistors de tous prix et de toutes tailles et faillit en prendre un, plutôt fin, noir et argenté, en forme de torpille. Après une bonne heure d'indécision, il finit par opter pour un téléphone portable fabriqué en Chine. S'il ajoutait une carte SIM, cela excédait un peu son budget mais Raghu n'en croirait pas ses yeux. Pas de doute là-dessus.

Il accéléra tellement jusqu'à la plage que le moteur de son vieux scooter se mit à toussoter, sur le point de rendre l'âme. Il avait hâte de donner le portable à Raghu. Quand il arriva sur la promenade, cela faisait déjà un bon moment que Johnny Toppo avait fermé son stand pour le déjeuner et la sieste. Il ne rouvrirait que bien plus tard dans l'après-midi, en même temps que tous les autres marchands de nourriture, de babioles et de souvenirs.

Badal s'arrêta dans un dérapage contrôlé et se gara précipitamment avant de courir vers la plage. On aurait pu faire griller des marrons sur le sable tellement il était chaud. Il n'y avait pas beaucoup de monde, seulement quelques acharnés qui folâtraient dans les vagues, décidés à profiter au maximum de leurs vacances. Il se dirigea vers un coin à l'écart où Raghu avait l'habitude de traînasser l'après-midi. L'océan scintillait à perte de vue, réfléchissant une myriade d'éclats cristallins. Badal ne portait jamais de lunettes de soleil. Il le regardait parfois en face, défiant le danger qu'il pouvait représenter.

Il obliqua et découvrit Raghu à moitié caché derrière la proue d'un bateau retourné. Le stand était fermé. Le garçon aurait pu partir mais il était resté là. Attendait-il Badal ? Très certainement.

Il s'approcha. Il remarqua que Raghu s'était mordu les lèvres – elles étaient fendillées, surtout la lèvre inférieure, la plus rebondie, la plus sombre aussi, qui saignait. Éclatée comme une figue. Badal repensa alors à ces paroles entendues quelque part : "tes lèvres, mordues à chaque baiser, éclatent comme des figues mûres".

Il avait rencontré Raghu deux mois plus tôt à peine. Trois peut-être ? Après une dispute avec son oncle. Il s'était assis sur le banc et Raghu avait posé devant lui une petite tasse de thé qu'il n'avait pas commandée. "Attention, c'est chaud", avait-il indiqué. En levant la tête, Badal avait croisé son regard – deux yeux noirs immenses, les plus grands et les plus sombres qu'il ait jamais vus. Comme le garçon avait une voix un peu rauque, ses mots semblaient s'éteindre et filer sans qu'il soit possible de les suivre. Badal avait eu envie de la réentendre. "Tu es nouveau ?" lui avait-il demandé. Raghu s'était contenté de sourire et Badal avait aperçu la fossette sur sa joue gauche. Toute sa contrariété s'était muée en euphorie.

C'était certainement à cause de cette lèvre abîmée que Badal osa s'asseoir tout près de Raghu, plus près encore que d'habitude. Raghu lui tendit en silence son paquet de *gutka* à chiquer. Ils regardèrent la mer. Ils n'échangeaient jamais beaucoup mais Badal éprouvait une profonde satisfaction à la seule vue du jeune homme, comme si son silence et sa présence à ses côtés lui suffisaient. Il avait l'impression que Raghu partageait ce sentiment. À deux ou trois reprises, embusqué derrière la coque d'un bateau, Badal l'avait observé. Il l'avait vu lever les yeux quand un homme s'approchait et baisser la tête d'un air déçu quand il s'agissait d'un client ordinaire. Il n'en était pas sûr à cent pour cent, mais de toute façon, comment l'être ?

Badal ne vivait plus que pour ces matinées ou après-midi où il pouvait abandonner ses clients, sa famille, les pèlerins, les prêtres et même Dieu, pour se ruer jusqu'à la plage, s'asseoir devant une tasse de thé préparée par Raghu, s'asseoir en entendant sa voix, s'asseoir tout près de lui. Quand il servait des clients, rinçait des tasses ou s'affairait aux côtés de Johnny Toppo, Raghu l'effleurait – il le faisait exprès, à n'en pas douter.

Dix jours plus tôt, alors que Badal était seul au stand en compagnie de Raghu, ce dernier lui avait brusquement demandé : "On vous a déjà frappé ? Battu ?"

Raghu ne l'avait pas appelé *Babu*, contrairement à Johnny Toppo. Badal s'était interrogé. Le jeune homme s'adressait à lui de manière tout à fait neutre. Il n'utilisait ni son prénom ni les appellations plus respectueuses comme *Babu*, *Sahib* ou *Dada*. Cela voulait forcément dire quelque chose, cette façon systématique qu'il avait de réduire la distance entre eux.

"Plusieurs fois, avait répondu Badal. Après la mort de mon père, mon oncle me tabassait jusqu'à me démonter la mâchoire. Il prenait tout ce qui lui tombait sous la main – ses chaussures, sa ceinture et même le bâton que ce salopard utilise pour tuer les rats." Tout en répondant à Raghu, il souriait. Il voulait lui faire comprendre qu'il avait souffert mais qu'il prenait la chose avec indifférence.

Raghu avait alors soulevé sa chemise pour lui montrer une marque sur son dos. "Ça date d'hier", avait-il simplement précisé.

Badal éprouva de nouveau la colère et la tendresse qui l'avaient submergé cet après-midi-là. Il voulait interroger Raghu au sujet de ce coup. La marque avait-elle disparu ? Johnny Toppo était-il le salaud, la brute épaisse

responsable ? Le garçon contemplait la mer, se grattant l'oreille puis la jambe et mâchouillant du tabac. Cette démangeaison incontrôlée, cette main qui allait et venait entre l'oreille et la jambe – une belle main masculine, avec quelques cicatrices et une ossature de poignet protubérante. Quelle beauté ! Comment une telle beauté était-elle possible ?

Raghu lécha un petit filet rouge de jus de bétel qui coulait au coin de sa bouche. La surface de l'eau semblait déchiquetée en une multitude de lames étincelantes. Un rouleau coiffé d'écume se forma au loin et entama sa course vers la plage. À l'horizon, on distinguait les contours flous d'une forme grise, bâtiment ou petite île. Était-ce une île que Badal n'avait jamais remarquée jusque-là ? Des bateaux semblables à des flèches sillonnaient l'océan dans tous les sens. Quelques chiens au pelage brun se pourchassaient sur le sable et dans l'eau. Près des orteils de Raghu, un crabe de la taille d'une piécette surgit du sable et prit la tangente en titubant. Le quittant des yeux, Badal vit que son île avait glissé vers l'ouest. Quelques instants plus tard, elle était encore plus à l'ouest. Tout semblait à la fois immobile et accéléré. Le rouleau qui s'était formé au large se rapprocha ; gonflé, mugissant, il vint se fracasser sur le sable et, sans avertissement ni préambule, Badal se retrouva à coller ses lèvres sur celles de Raghu, à caresser son torse nu et lisse, à suivre de la main la ligne de poils fins qui disparaissait dans son short. Le sang coagulé sur la lèvre de Raghu avait un goût de sel, de mer et de rouille. Il sentit les grains de tabac sur la langue du jeune homme lui monter directement à la tête, l'étourdir, l'inciter à plonger sa main plus bas encore. Raghu le repoussa brusquement et partit en courant. Badal était vidé, à bout de souffle.

Il se releva péniblement. Tout était confus. Il trébucha, eut du mal à retrouver ses sandales qui avaient valsé dans le sable dans deux directions opposées. Ses jambes lui faisaient l'effet d'échasses et ses pieds refusaient de se glisser dans les sandales comme si des orteils supplémentaires lui avaient poussé. Quand il parvint enfin à les remettre, Raghu avait disparu.

Il était inutile de partir à sa recherche. Pas tout de suite. La journée semblait auréolée d'une douce magie. Le ciel flamboyait, la mer brillait, les vagues se succédaient, majestueuses, éternelles. Il avait le temps. Il fouilla dans sa poche pour attraper son peigne et ferma les yeux de plaisir quand il sentit les dents de plastique rigide sur son crâne. Il aurait toujours le temps. Il lui donnerait son cadeau la prochaine fois. Ils discuteraient, Badal lui achèterait une bouteille de cola et Raghu lui raconterait tout. Il lui dirait qui l'avait battu, où vivaient ses parents, d'où il venait, où il avait l'intention d'aller. Badal connaissait la réponse à cette interrogation-là. Raghu n'avait plus besoin de bouger, il n'était plus seul. Il ne repartirait pas. Et si jamais il repartait, Badal le suivrait.

Il plaqua la main sur sa bouche et sur son nez pour sentir l'odeur de Raghu. Il toucha ses propres lèvres pour évaluer l'effet de ce baiser.

Cet après-midi-là, Badal parcourut longuement la plage, espérant secrètement que le garçon réapparaîtrait. Il passait régulièrement le bout de sa langue sur ses lèvres. Où avait-il filé ? Comment avait-il pu disparaître sur cette plage déserte ? Il était presque quatre heures quand il parvint à s'extraire de cet état de stupeur, se souvenant qu'il devait rentrer chez lui, se laver et se changer – tout cela avant d'aller retrouver les clientes de Calcutta à leur hôtel. Tous les jours, tous les soirs, c'était le même scénario : des nuées de pintades gloussantes, engoncées dans leurs saris amidonnés et froufroutants, lui collaient aux basques pendant la visite du temple, sans avoir la moindre idée de ce que pouvait signifier la dévotion absolue, cette passion dévorante qui vous broie, vous brûle et vous éreinte. Lui faudrait-il endurer cette situation toute sa vie ?

Il se hâta vers son scooter garé à proximité. C'était du moins ce qu'il croyait mais la distance paraissait finalement plus grande.

Il découvrit une petite tache d'huile sur le sol, seule trace du scooter qu'il avait laissé à cet endroit-là.

Il chercha la clé dans sa poche. Il avait bien son portefeuille presque vide, son peigne vert, un mouchoir sale qu'il utilisait pour s'éponger le cou et le visage, mais pas de clé. Il en vint même à se demander s'il était venu en scooter. Du calme, se dit-il, en entamant une conversation animée avec lui-même. Tu n'es pas venu à pied ? Non, bien sûr que non. Tu es venu en scooter. Tu l'as verrouillé et tu as mis la clé dans ta poche. Peut-être dans l'autre poche ? Mais non, la clé ne s'y trouvait pas non plus.

Il se mit en route, se forçant à ne pas courir. Il avait dû laisser la clé sur le contact – tentation évidente pour tout voleur de passage. Il marchait d'un pas décidé même s'il ne savait absolument pas où il allait. Rentrer chez lui et annoncer à son oncle qu'on lui avait volé son deux-roues ? Et après ? Comment ferait-il pour retrouver tous ses clients à l'heure convenue ? Il était brutalement replongé dans la même situation qu'après la mort de son père : celle d'un gamin pleurnichard essayant d'esquiver les coups de son oncle. Il faut grandir, s'invectiva-t-il. Que peut-il bien te faire ? Tu es plus fort que lui maintenant. Il a davantage besoin de toi que toi de lui.

Il marchait vite, seul sur la route. Jamais il n'avait pensé qu'une rue puisse être aussi sinistre en plein jour. Tout avait l'air différent. Il y avait une forte odeur de poisson pourri qu'il n'avait jamais remarquée auparavant. Les portes des maisons qui bordaient la rue étaient toutes fermées pour empêcher la chaleur d'entrer. Le soleil avait transformé la route en un ruban miroitant, le ciel était pesant et, au loin, des masses d'eau se solidifiaient en tarmac au moment où elles s'apprêtaient à lui mouiller les pieds. Aucun magasin, personne : pas un seul passant, pas de chien, de chat ni de vache. Quel était donc ce lieu ? Son cœur bondit quand il entendit enfin un raclement

derrière lui, un bruit de pas lourds dans la poussière. C'était un carton vide stupidement ballotté par la brise de fin d'après-midi. Il accéléra. La porte coulissante d'une camionnette crissa sur ses rails à quelques centimètres de lui. Les vitres du véhicule, recouvertes d'une protection solaire noire, ne laissaient rien voir. Il perçut seulement le reflet sombre de ses propres pommettes et de son menton en galoche fouettés par le vent. Il se passa la main sur le menton d'abord, puis dans les cheveux pour les recoiffer avant de se rappeler que quelqu'un dans la camionnette – celui ou celle qui venait de claquer la porte – devait être en train de le regarder.

Il tourna les talons et s'enfuit. Il ne parvenait pas à définir ce qui le troublait. Il courut sans savoir d'abord où il allait. Il lui fallut quelques minutes pour se repérer et retrouver la rue qui menait chez lui. Il ne remarqua pas la vieille dame aux lunettes épaisses, toujours assise au même endroit. Quand elle l'aperçut, un large sourire illumina son visage :

— Tu as les bananes et le sucre ? lui cria-t-elle. Tu m'as rapporté les bananes et le sucre ? Je n'ai rien mangé de la journée.

Il poursuivit son chemin sans rien entendre.

Après avoir franchi la porte d'entrée, il se retrouva dans la pénombre de la cour où séchaient, sur des fils tendus de part en part, saris, pantalons de coton, chemises et sous-vêtements dont aucun détergent ne parvenait plus à effacer la grisaille. Des freux perchés sur les fils parsemaient le linge de fiente blanchâtre. Ils s'envolèrent en croassant lorsque Badal se dirigea vers le robinet pour se verser un broc d'eau sur la tête et sur les épaules. Il s'avachit sur son lit de corde dans un coin de la chambre qu'il occupait au rez-de-chaussée, trop hébété pour ne serait-ce qu'ôter sa chemise mouillée. Il s'efforça de rester éveillé, de faire taire son angoisse à propos du scooter et de revivre plutôt son début d'après-midi.

Il s'endormit pourtant très vite, plongeant dans un rêve intense. Le jasmin qu'il avait planté était devenu un arbre si grand que la cour était à présent emplie de fleurs minuscules. Alors qu'il essayait de se frayer un chemin parmi cette mer de fleurs blanches et parfumées qui lui arrivait à la taille, son oncle se dandinait dans sa serviette trempée et balançait des brocs d'eau pour nettoyer la cour. Le doux parfum emplissait la cour bien après que son oncle s'était débarrassé de toutes les fleurs jusqu'à la dernière.

En se réveillant, il comprit que ce rêve avait été déclenché par l'encens que sa tante faisait brûler au coucher du soleil. Il jeta un coup d'œil à l'écran de son portable et bondit hors du lit. Il allait être en retard pour le rendez-vous avec les trois vieilles de Calcutta. Si sa tante ne s'était pas mise à souffler résolument dans sa conque, elles l'auraient attendu une bonne partie de la soirée et la visite du temple aurait dû être annulée.

Quand il sortit de la maison, il faisait déjà presque nuit. La façade pourpre de la bâtisse d'en face avait viré au rose. Un petit vent d'est s'était levé tandis que des enfants jouaient à la marelle en poussant des cris. Le train du soir passa à proximité et siffla.

Ce fut alors qu'il remarqua son scooter, appuyé contre le mur, la clé sur le contact.

Alors que Badal rentrait chez lui à pied, ses clientes se reposaient dans leur chambre d'hôtel, se préparant pour la longue soirée qui les attendait au temple. Gouri avait néanmoins du mal à rester tranquillement allongée, persuadée qu'elle avait oublié quelque chose. Elle vida ses trois sacs avant de s'asseoir sur le bord du lit. Que cherchait-elle déjà ? Elle parcourut la pièce d'un regard désemparé. Le lit était tendu d'un drap à rayures rouges et bleues. L'oreiller était bien trop gros pour elle qui souffrait de spondylarthrite. Elle l'avait donc posé sur une chaise matelassée, recouverte d'un tissu brunâtre prisé par les hôtels désireux de faire des économies de nettoyage. Elle se releva péniblement pour se diriger vers la chaise, soulever l'oreiller et voir si ce qu'elle cherchait était en dessous. Il n'y avait rien du tout.

Revenir dans la pièce où se trouvait à l'origine la chose qu'elle cherchait l'aidait parfois à se souvenir. Mais ici, où pouvait-elle bien aller ? Elle ouvrit le placard. Fixa la porte qui donnait sur la véranda. Elle ne se rappelait pas s'être encore aventurée à l'extérieur. Par curiosité, elle sortit et s'installa dans un fauteuil. L'océan était à ses pieds. Elle contempla les pans de mer et de ciel qui se découpaient au-delà de la véranda. Un cerf-volant ricocha à la surface du ciel, acéré comme un couteau. Il s'éleva dans les airs. Elle le regarda s'enfoncer dans ce vide infini d'un bleu parfait, sans aucune trace de nuage. Le cerf-volant poursuivit sa montée telle une poussière d'un rouge flamboyant flottant dans l'azur.

Les lèvres de Gouri se mirent machinalement à psalmodier les vers d'un hymne sacré qu'elle avait l'habitude de chanter. Elle était une plume sur les ailes du cerf-volant, qui évoluaient dans ce ciel sans limites, portée par les airs. De là-haut, elle voyait les vagues de l'océan, figées en dentelures à pointes blanches. La côte était une bande de sable blanc hérissée de cocotiers. Elle se voyait elle-même de très loin, monticule de vêtements posé sur un fauteuil en plastique, sous une véranda devant l'océan. Elle s'éleva plus haut encore. Poussière immatérielle, atome fondu dans les éléments. Elle ne pouvait pas résister, elle ne voulait pas résister.

Des voix inconnues retentirent en contrebas, la ramenant brusquement sur terre. Elle était incapable de bouger. Ses membres étaient lourds, étrangers à son propre corps, comme s'ils ne lui appartenaient plus vraiment. Elle avait mal au dos et des fourmis dans les jambes. Alors qu'elle tentait de solliciter tout doucement ses muscles endoloris, elle se rappela pourquoi elle se trouvait là – elle était censée retrouver quelque chose. Elle devait se lever afin de poursuivre ses recherches.

Peine perdue. Ses amies avaient raison, elle n'était plus bonne à rien. Elle passait son temps à perdre, à oublier. Elle se sentait tout à fait compétente en matière de spiritualité – mais qui s'intéressait encore à cela ? Elle savait depuis longtemps que Vidya et Latika étaient hermétiques. Les sourds refusaient de prêter attention même si le grand Tansen en personne venait s'asseoir et chanter devant eux. De la même manière, ses amies n'avaient aucun sens de l'ineffable, aucun sens de ce Divin dont elle-même avait une expérience concrète, émouvante mais bien trop insondable pour tenter de la communiquer aux autres. Elle espérait toutefois qu'elles tomberaient en admiration devant le célèbre temple de Vishnu. C'était son territoire. C'était elle qui avait planifié cette partie du voyage. Elle voulait que ce moment soit parfait. Elles avaient choisi Jarmuli précisément pour cette raison-là.

Cette chose perdue revint la hanter. Où pouvait-elle encore fouiller pour retrouver la mémoire ? Elle se redressa avec peine.

La solution était peut-être dans la salle de bains, cet espace minuscule dans lequel elle avait du mal à se mouvoir. Elle ouvrit la porte et scruta le lavabo blanc, la douche, la cuvette des toilettes.

En apercevant son reflet dans le miroir, elle porta les mains à ses oreilles et afficha un sourire triomphant. Évidemment. Les boucles en perles.

Elle retourna vers le lit où elle avait vidé ses affaires. Elle voulait porter ses perles pour aller au temple, ainsi que le sari couleur safran que son mari lui avait offert des années auparavant quand ils avaient fait ensemble le pèlerinage à Badrinath. "Une flamme sur la montagne", lui avait-il lancé en la photographiant dans ce sari, sur un fond de sommets enneigés. Sur cette photo, elle avait un air tout à la fois audacieux, timide et ravi.

À deux portes de là, allongée sur le dos, Latika fixait un lézard pâle et translucide qui l'observait lui aussi, ventre collé au plafond et tête pendante. Il se déplaça de quelques millimètres, les yeux à présent rivés sur un point qu'elle ne voyait pas. Son dos était strié de gris et même si une distance raisonnable les séparait, elle frémit en pensant à cette peau caoutchouteuse, froide, voire humide. Elle se souvint de la fois où sa fille, encore toute petite et sachant à peine marcher, s'était approchée d'un lézard qu'elle avait transpercé d'un coup de crayon sans que personne n'ait le temps de la retenir. Il avait filé se réfugier derrière un placard mais un bout de queue était resté sur place – un morceau de chair rosée et frétillante qui s'était tortillé un moment avant de s'immobiliser. Sa fille n'aurait jamais pu dormir dans cette chambre. Elle aurait convoqué la moitié du personnel pour chasser la bestiole.

Latika se tourna sur le côté. Elle regrettait d'avoir ironisé dans le train sur sa fille et son besoin de pâtes et de lingettes. Pourquoi avait-elle raconté cela à Gouri et à Vidya ? Pourquoi fallait-il qu'elle déballe toujours autant de choses ? "Tu ne connais pas la loyauté, lui avait amèrement assené un jour son mari. Prête à raconter n'importe quoi pourvu que tu fasses rire. Tu cherches seulement à te rendre populaire." Elle ne se rappelait plus ce qui avait suscité cette attaque particulièrement sarcastique. Il s'adressait souvent à elle sur ce ton-là, surtout en public, la

réduisant alors à un long silence penaud.

Elle se tourna de nouveau. Un réveil posé près de la lampe de chevet égrenait les secondes. Elle l'avait programmé pour quatre heures, le temps d'une petite sieste réparatrice. Elles devaient aller au temple dans la soirée. C'était leur deuxième jour à Jarmuli. Le matin, elle s'était longuement promenée sur la plage. Elle n'avait pas l'habitude de marcher sur du sable, elle en avait les chevilles et les mollets tout endoloris. Ce que Vidya avait anticipé. Elle ne manquerait pas de lui rappeler qu'elle l'avait prévenue. Ce soir, il lui faudrait rester debout et piétiner. Comment survivre à cette épreuve ? Elle avait entendu dire que le lieu était immense – une ville médiévale parfaitement conservée. C'était d'ailleurs la seule raison pour laquelle elle voulait bien y aller. Elle n'était pas pratiquante, contrairement à Gouri avec son sanctuaire de dieux et de déesses, constamment en train de méditer ou de chanter. Elle regrettait parfois de ne pas avoir la foi de son amie, qui expliquait certainement pour beaucoup sa tranquillité, sa manière de dire : "On verra bien… Ce qui doit arriver… À quoi bon s'inquiéter ?" Latika n'était pas de cette étoffe-là. Son mari la comparait à un câble à haute tension, toujours parcourue de légères vibrations même quand elle semblait immobile. Sa chevelure d'un roux flamboyant reflétait son état intérieur. Même si ce roux n'était pas naturel.

Elle étira les jambes pour tenter d'apaiser ses courbatures et se leva.

Les chambres des trois amies communiquaient par une véranda face à l'océan. En ouvrant la porte qui menait à l'extérieur, Latika sentit un souffle d'air lui plaquer les cheveux sur le visage. Durant sa promenade du matin, elle avait constaté que leur hôtel faisait partie d'un ensemble d'établissements construits sur le front de mer. L'hôtel voisin était un cinq-étoiles à l'opulence discrète, à moitié caché derrière un rideau de végétation. De l'autre côté s'élevait un bâtiment de verre brillant et de pierre, en forme de bateau, dont la façade exhibait une pancarte verticale. "Repas strictement végétariens, sans ail ni oignon", annonçait-elle. La haie d'hôtels qui clôturait la plage se poursuivait et l'on apercevait parfois, entre deux gros bâtiments, des maisonnettes barricadées que leurs propriétaires avaient certainement refusé de vendre. On aurait dit de minuscules embarcations échouées entre deux paquebots de croisière… Des cris assourdis d'enfants jouant sur la plage lui parvenaient. Elle percevait une odeur de poisson et une senteur épicée qu'elle n'arrivait pas à définir. Peut-être les fleurs d'un arbre de l'autre côté de la véranda.

Elle passa devant les fenêtres de Vidya, puis celles de Gouri. Les rideaux de Vidya étaient tirés, pas ceux de la chambre voisine. Elle aperçut Gouri assise sur son lit au milieu de toutes ses affaires. Quand Latika tapota à la vitre, son amie leva la tête en sursautant. Elle s'approcha de la fenêtre, les yeux écarquillés, l'air effrayé. Latika comprit qu'elle ne la reconnaissait pas car elle avait oublié de mettre ses lunettes.

— C'est moi, cria-t-elle.

Gouri chaussa ses lunettes et vint ouvrir la porte.

— Tout va bien ? demanda-t-elle. Que se passe-t-il ?

Sans attendre la réponse, elle enchaîna :

— Tu sais quoi ? J'ai retrouvé mes boucles d'oreilles. Je les ai cherchées partout… mais en fait, depuis le début, elles étaient dans mon sac.

Les valises de Gouri étaient posées près de la porte, prêtes, cadenassées. Elle avait solidement attaché ses sandales sur le dessus. Elle s'était fait deux tresses de fillette – sa coiffure pour la nuit, plus confortable pour dormir. Elle portait son sari de voyage, en crêpe Georgette à toute épreuve.

Latika la reconduisit à l'intérieur et la fit s'asseoir sur le lit.

— Tu n'as pas dit que tu voulais mettre ton sari orange pour le temple ? lui demanda-t-elle d'une voix douce. Tu as changé d'avis ? Pourquoi as-tu fait tes bagages ?

— On s'en va bientôt, non ? On prend le train pour Jarmuli ? D'ailleurs, on est en retard. Faut arriver à l'heure à la gare.

Pendant ce temps, Nomi buvait un thé chez Johnny Toppo. Il n'y avait pas d'autres clients, il était encore trop tôt. Ils arriveraient à l'heure où le soleil transformerait les vagues en une masse de cuivre en fusion que le vieil homme ne pouvait quitter des yeux même s'il la contemplait quotidiennement.

Nomi s'adressa à lui dans un hindi approximatif :

— C'était quoi cette chanson que vous chantiez ? Elle était si triste…

Johnny Toppo la dévisagea de la tête aux pieds : jeune, mince, avec des fils de couleur dans les cheveux et des anneaux aux oreilles. À première vue, une de ces hippies affamées qui puaient la transpiration. Mais celle-ci avait

l'air plutôt propre et ne sentait pas mauvais. Elle avait le bras recouvert d'une fine pellicule de sable scintillant et un gros appareil photo autour du cou.

— Si on trouve qu'une chanson est triste, c'est qu'on est soi-même triste. On ne pleure que quand on a déjà des larmes. Et pourquoi diable une fille comme vous serait-elle triste ?

Il lui fit un grand sourire, révélant un clavier de piano où les dents blanches alternaient avec des trous sombres.

— Regardez-moi ! Je n'ai plus de dents, j'ai les genoux qui craquent et je suis tout voûté. C'est moi qui devrais être triste. Et pourtant, j'ai envie de chanter toute la journée.

— Je recherche ma mère. Elle est ici, quelque part. Je l'ai perdue au bord de l'océan. Celui-ci, je crois. Oui, cet océan.

— Quoi ? Parlez plus fort. Je suis vieux, j'ai les oreilles remplies d'eau.

— Je disais que je voulais bien un autre thé. Un autre comme celui-ci, avec du gingembre et des clous de girofle.

Elle s'assit sur le sable et se mit à tripoter son objectif. Elle cadra les gens qui pataugeaient dans l'écume, scrutant leur visage à travers son téléobjectif. Elle ignorait qui elle espérait reconnaître ou ce qu'elle espérait retrouver. Depuis son arrivée la veille, tout lui paraissait à la fois si familier et si étranger qu'elle était incapable de faire la part entre souvenir et imagination. Comme cette fois où, perdue dans une forêt de bouleaux en Norvège, elle avait emprunté des chemins qui semblaient être les bons avant de se rendre compte, au bout d'un long moment, qu'elle faisait fausse route. Et de rebrousser chemin.

Johnny Toppo versa un peu d'eau dans sa casserole d'aluminium. Il écrasa ensuite un morceau de gingembre et un demi-clou de girofle dans son mortier de pierre. Il ne pouvait plus se permettre d'utiliser un clou entier. Il fit glisser cette préparation dans la casserole. Une fois le thé prêt, il le lui apporta.

— Ça cogne encore. Si vous voulez un parasol, j'en ai. Pas cher : cinq roupies.

Elle se demandait où elle avait déjà entendu cette voix. Se pouvait-il que – non, impossible.

La plage se remplissait à mesure que la chaleur déclinait. Suraj apparut, le visage caché derrière des lunettes de soleil, à la recherche d'un endroit où s'installer. Il choisit un bateau retourné. Il s'assit et sortit quelque chose de sa poche – elle reconnut dans son objectif un morceau de bois qu'il se mit à tailler à l'aide d'un couteau. Elle l'observa pendant quelques instants. C'était une petite pièce et Suraj maniait son couteau avec agilité et précision. Il fixait par moments l'horizon avant de reprendre sa tâche. Avec sa mine renfrognée, son tee-shirt noir d'encre et sa barbe mal rasée, il intimidait les vendeurs de coquillages et de perles qui le laissèrent tranquille, préférant tourner autour de la jeune fille aux tresses, aussi obstinément que des mouches à viande. Ignorant leurs exhortations, Nomi se mit à déambuler sur la plage, prenant de temps à autre une photo et s'arrêtant parfois pour inspecter l'arc que dessinait le front de mer. Elle regagna bientôt le stand de thé, qui était devenu une sorte de seconde maison, guidée par l'odeur de girofle, de gingembre, de kérosène et par la voix râpeuse du vieil homme. Il était à présent très affairé, à l'affût du moindre client. Le dos bien droit, elle s'installa à l'ombre du parasol qu'elle venait de se procurer et tendit l'oreille.

Ma petite hutte de terre, vieille comme le monde,

Est au sommet d'une colline couverte de grenadiers.

Des limettes poussaient jadis dans cette vallée,

Parmi des champs de pois vert tendre.

Il alimentait son brasero, souriait, interrompait sa chanson pour crier : *"Chai ! Chaaiii !"*

Nomi serra les paupières pendant qu'il chantait. C'était insupportable. Elle aurait voulu qu'il se taise, et en même temps, elle voulait entendre cette chanson, encore et encore. Elles vivraient dans une hutte parmi les poules et les cochons, feraient pousser des ignames et des bananes et joueraient dans le cours d'eau voisin. Voilà ce qu'elle avait promis. Le visage de Piku s'éclairait dès que Nomi commençait à parler de cette hutte, si bien qu'elle agrémentait chaque jour sa version de nouveaux détails : des plantes, des animaux, des activités… Le jeu consistait à rêver ensemble. Après l'extinction des feux, Piku traversait le dortoir à quatre pattes pour venir se blottir contre elle dans le lit étroit. Nomi parvenait à dormir, apaisée de sentir Piku respirer et gigoter pendant la nuit. Au petit matin, Piku avait toujours quitté le lit.

"Des limettes poussaient jadis dans cette vallée / Parmi des champs de pois vert tendre", chantait Johnny Toppo avant de crier : "*Chai*, *Babu*, *chai !* Biscuits au cumin, biscuits à la cardamome !" Quand il se tourna vers la jeune fille pour voir si elle désirait une autre tasse de thé, il remarqua qu'elle avait les yeux fermés et que ses lèvres

bougeaient. Ce n’était donc pas une hippie, elle était plutôt du genre à faire de la méditation. Il haussa les épaules et reprit sa chanson.

Ma petite hutte de terre, vieille comme le monde,

Est au sommet d’une colline couverte de grenadiers.

Nomi murmurait, la bouche à peine entrouverte : “Piku, te souviens-tu du jour où on a escaladé le grenadier ? Est-ce que c’était quelques mois après le départ de la maîtresse ou alors bien après ? L’année de nos sept ans ? Huit ans ?” Elles traînaient dans le jardin, vaguement désœuvrées. C’était un après-midi gris ; on aurait dit qu’il allait pleuvoir mais la pluie tardait à venir. Elles gambadaient dans la poussière près de la maisonnette de Guruji quand elles avaient aperçu les grenadiers. Chaque arbre était couvert de fruits mûrs d’un rouge éclatant. Nomi n’avait jamais vu l’intérieur d’une grenade puisqu’elle n’en avait jamais mangé. Il y en avait tellement que personne ne remarquerait quoi que ce soit si elles en cueillaient une. Elles étaient seules. Entre la fin des cours et les prières du soir, tout le monde se retrouvait dans la salle de méditation. C’était un arbre touffu à petites feuilles vertes. Piku s’était placée en dessous, sautillant de-ci de-là tout en relevant sa jupe pour en faire un panier tandis que Nomi grimpait. Elle s’était hissée jusqu’à la première fourche avant d’atteindre la seconde plus facilement. Un fruit était à portée de main. Elle l’avait cueilli et avait visé la jupe de Piku, espérant que celle-ci ne se mette pas à hurler en voyant tomber la grenade. Car Piku était tout à fait capable de se mettre à sauter dans tous les sens et à hurler sans qu’on puisse l’arrêter. Ce premier fruit avait rendu Nomi plus audacieuse. Elle avait escaladé deux autres branches et tendu légèrement le bras pour en saisir un second. Piku avait alors émis un drôle de cri. Nomi s’apprêtait à lui dire de se taire quand elle avait vu que Piku avait lâché les bords de sa jupe et que la première grenade était tombée par terre. Piku était plantée là, bouche ouverte, les yeux encore plus exorbités que d’habitude. Guruji se tenait à côté d’elle.

Il ne fronçait pas les sourcils, ne souriait pas, ne posait aucune question ; il ne les grondait pas non plus. Il ne faisait rien. Mais Nomi se souvenait de ce regard fixé sur elle, de cette impression déjà familière qu’il la transperçait des yeux. Y avait-il un souffle de brise dans les feuilles de l’arbre ou bien était-il parfaitement, totalement immobile ? Peut-être avait-elle perçu le grondement sourd du tonnerre derrière les nuages. Elle savait aussi qu’elle avait eu envie de pleurer. Elle était incapable de faire le moindre mouvement. Elle pressentait avec horreur que si elle bougeait, elle se ferait pipi dessus. Elle s’était retenue de toutes ses forces.

Guruji lui avait dit : “Descends de là. Un pied après l’autre, doucement, tu vas y arriver. Regarde bien tes pieds, il y a une fourche tout près de toi.” Il parlait gentiment et souriait. Nomi savait que les châtiments pratiqués à l’ashram étaient terribles. Parfois, les filles battues étaient incapables de marcher pendant des jours. Mais si Guruji souriait, alors elle s’en tirerait peut-être avec un coup de baguette sur les doigts. Elle avait amorcé sa descente, nœud après nœud, fourche après fourche. Elle était pratiquement arrivée en bas quand une branche fragile avait craqué avant de se fendre et de céder. Nomi avait alors dégringolé et s’était retrouvée les quatre fers en l’air au beau milieu des graines de grenade, aux pieds de Guruji.

Il s’était penché et, glissant les mains sous ses bras, l’avait aidée à se relever. Nomi tremblait de tous ses membres. Elle se souvenait parfaitement de ces tremblements qui secouaient tout son corps. Elle avait mal partout. Elle s’était entaillé le pied, ses orteils étaient contusionnés, la peau de ses genoux râpée, sa robe déchirée par endroits. Guruji lui avait pris la main pour la conduire vers sa maison. Il l’avait installée sur ses genoux, face à lui, tout comme le faisait sa mère quand elle l’enduisait d’huile avant le bain. Elle tendait les jambes et allongeait sa fille dessus, les pieds vers sa poitrine. J’étais si petite à cette époque-là, se disait Nomi, que je pouvais m’allonger de tout mon long sur les jambes de ma mère.

Guruji s’était assis sur le perron pour inspecter le pied de la fillette. Il avait observé la zone qui saignait et essuyé le sang à l’aide de son étole. Peu lui importaient visiblement les taches de sang et de terre sur ses propres vêtements – entre deux frissons de douleur et de peur, Nomi s’en était étonnée. Il avait caressé la peau autour de la plaie avant d’approcher sa tête. Nomi avait cru qu’il allait lui sucer les orteils pour aspirer le sang comme elle-même le faisait quand elle se coupait. Il s’était contenté de souffler sur ses blessures pour atténuer la brûlure. Il lui avait dit : “Tu ne dois pas essayer de faire des choses interdites. Il y a une bonne raison. Si tu veux un fruit, demande-moi.”

Il l’avait reposée par terre avant de se lever. Et à ce moment-là, comme par magie, il avait sorti une grenade mûre des plis de son étole. En un clin d’œil ! Tout le monde racontait que Guruji faisait des miracles, qu’il faisait apparaître des bonbons et des cendres sacrées à partir de rien. Mais les deux fillettes n’en avaient jamais été les témoins. À la vue de ce fruit miraculeux, Piku avait poussé un petit cri strident. Guruji s’était contenté de sourire. Il leur avait tendu la grenade en disant : “Partagez-la.”

Ce jour-là, il parlait d’une voix tellement douce… Sa peau rayonnait et ses grands yeux brillaient d’un éclat particulier. Ses cheveux ressemblaient à un nuage sombre posé sur ses épaules, ses dents étaient très blanches. Elle se souvenait qu’il lui était apparu et lui avait parlé comme, avait-elle pensé, Dieu devait apparaître et parler aux hommes.

La nuit suivante, Nomi était restée éveillée, sa demi-grenade à la main. Elle en avait goûté une graine. C’était la chose la plus sucrée qu’elle ait jamais mangée. Elle avait sucé cette graine jusqu’à ce qu’elle n’ait plus aucun goût.

Elle l'avait ensuite mastiquée et avalée. Allongée à côté d'elle, Piku grommelait dans son sommeil, elle qui s'était empressée de saisir à pleines mains les graines de sa moitié de fruit dès que Guruji était rentré chez lui, faisant gicler le jus rouge. Nomi n'avait pas mangé la sienne tout de suite et, des heures plus tard, après avoir sucé cette unique graine, elle refusait d'en manger davantage. C'était la seule preuve de ce qu'elle avait vu. Tout le monde disait qu'il était Dieu. Elle savait à présent que les gens disaient vrai. Elle était restée éveillée une bonne partie de la nuit, le fruit posé à côté de son oreiller. Elle avait fini par s'endormir sans s'en rendre compte. Au matin, on aurait dit que la pulpe du fruit avait saigné sur les draps. Du sang rouge sombre.

Nomi rouvrit les yeux. Elle avait l'impression de refaire surface après un plongeon : elle entendait de nouveau les sons, percevait la cohue tout autour d'elle maintenant que les clients avaient afflué. À quelques centimètres à peine, trois enfants la montraient du doigt en rigolant. Elle devait garder son calme, se rappeler pourquoi elle était là. Elle avait du travail. Elle souleva son appareil photo et colla son œil au viseur. Suraj surgit de nouveau dans l'objectif. Elle zooma jusqu'à distinguer ses mèches grises et le manche brun foncé de son couteau. Quand ils s'étaient rencontrés après avoir échangé par Internet pendant des semaines au sujet des lieux qu'ils devaient reconnaître pour les besoins du documentaire, il l'avait regardée, comme la plupart des gens d'ailleurs, avec une certaine méfiance – celle qu'inspire la rencontre d'un animal potentiellement imprévisible. Il l'avait observée, croyant qu'elle ne le voyait pas, et l'avait jaugée. Elle en avait l'habitude, en jouait même, se comportant de façon encore plus fantasque. Il s'agissait tout à la fois d'une tactique et d'un masque – ce masque d'éternelle étrangère qu'elle s'était forgé et qui lui permettait de disparaître quand il lui était physiquement impossible de s'échapper.

Lorsqu'elle déplaça son appareil en direction de l'océan, elle remarqua autre chose. En se redressant pour tenter de trouver un meilleur angle, elle fit tomber le parasol, renversa son thé et piétina la tasse. Son objectif était à présent fixé sur un moine qui se baignait. Il portait des lunettes noires. Ses longs cheveux blancs étaient défaits. Il égrenait les perles d'un rosaire de ses gros doigts.

Au moment de prendre une photo, elle avait suspendu son geste : même à cette distance-là, le moine semblait regarder droit dans son objectif. Elle remarqua que ses sourcils étaient aussi blancs que ses cheveux.

Elle lâcha l'appareil, se leva et se mit à courir le long de la plage, dépassant les hôtels, contournant les coques retournées, fuyant la foule pour pénétrer dans une forêt de bouleaux, se frayer un chemin parmi les troncs blancs comme des ossements, fuir le rougeoiement d'une maison en feu, ses murs maculés de sang, tandis que les cris d'une fillette appelant son frère résonnaient dans sa tête, si fort qu'elle entendit Johnny Toppo qui lui courait après en réclamant son argent seulement lorsqu'il l'eut rattrapée pour lui barrer la route. Elle voyait des étoiles noires. Elle ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, le soleil avait disparu, l'océan s'était mué en écume de sang.

Dès l'âge de huit ans, comme toutes les autres réfugiées de l'ashram, j'ai eu des tâches à accomplir. Je devais aider dans le jardin. Je n'y connaissais rien et j'étais d'un naturel plutôt maladroit. J'étais capable de marcher sur une plante en essayant d'en atteindre une autre ou de déraciner un plant fraîchement semé en enlevant des mauvaises herbes. Mais j'ai fait peu à peu des progrès et, des années plus tard, le jardinage est même devenu le seul lien entre ma mère adoptive et moi. Je ne saurais expliquer pourquoi, arrivée chez elle, je me suis transformée en un bloc de mauvaise humeur ne s'exprimant que par monosyllabes. Elle évitait de s'énerver mais ses efforts ne faisaient qu'accroître mon malaise. Je me sentais prise au piège, j'avais envie de fuir. J'avais beau tenter, jour après jour, de supporter sa conversation, je ne pouvais m'empêcher de tourner les talons et de franchir la porte alors même qu'elle n'avait pas fini sa phrase. Un jour pourtant, alors que je vivais auprès d'elle depuis trois longues et pénibles années, j'ai vu qu'elle m'observait de derrière la fenêtre. Agenouillée sur le sol dur et gelé, j'étais occupée à planter des bulbes pour le printemps. Ces bulbes recelaient tant de promesses ! Déjà à l'ashram où nous plantions des tubéreuses et des lis, ils m'avaient séduite. Chaque bulbe était comme un secret entre le sol et moi, finalement révélé par les petites feuilles vertes qui pointaient des mois plus tard. Ce jour-là, je plantais des crocus, des perce-neige, des tulipes et des jonquilles que ma mère aimait bien. Elle est venue me rejoindre dans le jardin et s'est mise à planter des bulbes elle aussi, à quelques mètres de moi. Nous progressions sur nos carrés respectifs, nous rapprochant l'une de l'autre. Le ciel d'ardoise pesait au-dessus de nos têtes. Des gouttelettes poudrées s'étaient déposées sur nos anoraks. Sans rien dire, j'ai dû esquisser un sourire dans sa direction. J'ai vu que ses lèvres rose pâle tremblotaient, et quand de la buée a recouvert ses lunettes, elle a prétendu que c'était la pluie.

Dans les jardins de l'ashram, je devais travailler avec un homme qui venait d'arriver. Il m'a raconté un jour qu'il était lui aussi réfugié, originaire du même endroit que nous. Il avait passé plusieurs années caché dans la forêt, quelque part entre notre ancien pays et celui-ci. Personne ne savait exactement ce qu'il avait vécu pendant ces années, personne ne posait de questions. Nous ne parlions jamais de cette période de nos vies.

Il s'appelait Jugnu. Il avait un visage émacié, de longs bras et des épaules tombantes qui lui donnaient une démarche de singe. Il avait le nez tordu. Son cou était barré d'une cicatrice qui ressemblait à un pli de satin rose. Lui aussi était arrivé par bateau et il avait toujours les cheveux dressés sur la tête, comme encore soulevés par une brise marine. Il vivait dans un coin de l'abri de jardin qu'il avait équipé d'une natte et d'un poêle sur lequel il faisait infuser du thé sucré. Sa dévotion était connue de tous. Il chantait des hymnes et fréquentait assidûment la salle de prière, dans un état de quasi-transe. Mais il passait le plus clair de son temps accroupi dans le jardin. Il avait de grandes mains squameuses dont les doigts faisaient penser aux nœuds d'un tronc d'arbre ; ils s'enfonçaient pourtant si délicatement dans la terre que jamais ils n'arrachaient le moindre filament de racine. Depuis son arrivée, l'ashram s'était embelli et empli de douces senteurs, surtout le soir quand les fleurs de nuit s'ouvraient. Il était entièrement dévoué à Guruji et avait planté de magnifiques parterres tout autour de sa maison.

Le matin, il y avait tellement d'agitation et d'allées et venues à l'ashram que personne n'aurait pu se douter de la présence en son sein de douze orphelines. Tout le monde se pressait dans la grande salle d'audience pour écouter les discours de Guruji. Plusieurs hommes saints venaient d'autres ashrams pour l'écouter. Les moines étaient si nombreux qu'il m'était impossible de les distinguer les uns des autres. Ils se ressemblaient tous – cheveux longs et robes couleur safran. Sans oublier nos maîtresses, un cuisinier et Jugnu. L'après-midi, tous ces visiteurs étaient partis. Les élèves de l'extérieur reprenaient le bus. Les garçons de l'école regagnaient en camionnette leur dortoir dans un bâtiment éloigné. Les maîtresses qui ne faisaient pas partie de l'ashram rentraient chez elles. Les moines retrouvaient leurs maisonnettes de l'autre côté de la clôture, dans la partie réservée aux visiteurs.

Une fois la classe terminée et tout ce monde reparti, je devais passer deux heures dans le jardin. Je ne me souviens plus très bien de la façon dont j'occupais ces deux heures mais je garde en revanche un souvenir très vif d'un étrange après-midi. Jugnu m'avait demandé de retourner la terre sous la fenêtre de Guruji. Je m'affairais à cet endroit-là quand des bruits me sont parvenus de l'intérieur : des grognements, des gémissements et des cris, brusquement interrompus par le fracas sourd de coups et le bruit d'une chute. Champa est sortie en trombe de la maison. Je me suis baissée derrière un arbuste. J'ai entendu une voix d'homme qui disait : "Attends un peu. Tu vas voir ce que tu vas voir." Je ne reconnaissais pas cette voix, mais elle était si effrayante que je suis restée cachée un long moment, à me faire dévorer par les insectes.

Champa était une des chouchoutes de Guruji. Comme toutes les filles plus âgées, elle avait sa propre chambre. Elle avait un couvre-lit à rayures, un vase et une photo de Guruji accrochée au mur. Les autres n'avaient pas tout ça. Champa se recueillait devant la photo en faisant brûler de l'encens. Je me disais que j'aurais la même chambre quand je serais plus grande.

Champa était la seule réfugiée à avoir gardé quelques objets de sa vie d'avant. On ne les lui avait jamais retirés. Elle les conservait dans une petite boîte d'aluminium de la taille d'une brique munie d'un loquet. Un petit cadenas accompagnait cette fermeture. Personne n'avait vu la boîte ouverte. On ignorait ce qu'elle contenait. Dans la soirée qui a suivi l'après-midi où j'ai entendu Champa crier, Bhola a allumé un feu dans la cour de notre dortoir. C'était un des hommes de confiance de Guruji, présent à l'ashram depuis le début du conflit. Guruji l'avait trouvé à moitié mort et l'avait ramené à la vie – un de ses fameux miracles.

D'un bref coup de pierre, Bhola a fait sauter le cadenas. Il en a sorti quelque chose qu'il a brandi du bout des doigts

comme si c'était dégoûtant. "C'est quoi ? Un chiffon ? Un mouchoir ? a-t-il demandé. Ça sort d'où ? De ton père ?" Champa ne disait rien.

En cette soirée déjà douce, le visage grêlé de Bhola ruisselait de sueur à cause du feu. Une bombe lui avait mutilé la moitié du corps. Il s'est rapproché de Champa en boitant. "C'est quoi ce bout de tissu ? Si tu me réponds, il ne lui arrivera rien", a-t-il persiflé. Je sais aujourd'hui qu'il devait jouir de chaque seconde passée à jouer le méchant qui montrait les dents et grondait pour effrayer les petites filles. Sur le coup, je le voyais comme la créature la plus terrifiante et la plus cruelle qui ait peuplé mes pires cauchemars.

Je ne me rappelle pas bien l'enchaînement exact des événements – cette soirée se résume à une série d'images sombres. Il me semble que Champa a fini par murmurer une vague réponse et que Bhola a balancé le tissu au feu. Il a ensuite sorti une photo de la boîte. "Cette grosse bonne femme est horrible !" a-t-il tonné. Une fois la photo réduite en cendres, il a saisi une minuscule poupée. Sa tête ballottait, ses membres étaient tout mous et un bout d'étoffe colorée servait de sari. C'est en voyant cette poupée que Champa a réagi. Saisie d'un haut-le-cœur, elle s'est retournée pour aller se réfugier dans le dortoir. Mais Savita-di, notre surveillante, l'a retenue par le bras. "Tu pourras partir quand Guruji te dira de le faire, pas avant."

Ce n'est qu'à ce moment-là que je l'ai remarqué, tapi dans l'ombre. Il avait le même air impassible que le jour où il m'avait surprise dans le grenadier. Champa pleurait. "Je ne m'échapperai plus, plus jamais je n'essaierai de m'échapper." Il ne disait rien. On ne savait pas que Champa avait tenté de fuir. On nous avait interdit de sortir de l'ashram. On savait que si l'une d'entre nous se faisait prendre à l'extérieur, elle mettrait en danger toutes les autres. On se disait : si elle s'est échappée, alors elle mérite d'être punie. Guruji est très juste puisqu'il punit même sa chouchoute.

Après la destruction de tout le contenu de la boîte, on nous a renvoyées dans nos chambres et dortoirs et Champa a été conduite dans la maison de Guruji pour un entretien avec lui.

Quelques jours plus tard, ça a été mon tour. Alors que Piku et moi faisions une partie de cache-cache entre les arbres et les arbustes en suivant des règles de notre invention plutôt complexes, nous nous sommes retrouvées en dehors de la zone autorisée sans même nous en rendre compte. Une énorme clôture de fils barbelés se dressait. De l'autre côté, des maisonnettes s'alignaient dans un parc. C'était la partie réservée aux visiteurs que j'avais entraperçue depuis les branches du grenadier. À présent, nous distinguions clairement des hommes et des femmes en train de méditer. Beaucoup étaient comme nous, d'autres avaient les cheveux clairs, ils venaient de l'étranger.

Si nous nous étions tenues tranquilles, nous aurions pu passer inaperçues. Mais Piku a voulu attirer l'attention d'un de ces étrangers. Elle s'est redressée et a commencé à crier. Elle était tout à fait capable de pareilles idioties ! L'homme s'est retourné. Il était grand, vêtu d'une robe couleur safran. Il avait une longue barbe, de longs cheveux et tenait à la main un rosaire. Je n'ai jamais oublié son visage car même s'il n'était pas très vieux, il avait les cheveux ainsi que les cils tout blancs. Même ses yeux paraissaient blancs. Il a regardé autour de lui, essayant de comprendre d'où venaient les cris. J'ai tiré Piku à terre derrière les buissons. Je savais qu'on aurait des ennuis si on nous découvrait. Nous nous sommes mises à ramper dans l'herbe. J'ai cru que nous avions réussi à nous échapper. Mais on a finalement entendu renifler et grogner, juste derrière nous. C'était Bhola, qui tenait au bout d'une chaîne l'un des molosses chargés de surveiller l'enceinte de l'ashram pendant la nuit.

Bhola avait les dents tachées de jaune et de rouge à cause du tabac qu'il chiquait à longueur de journée. En nous surprenant en lisière de zone autorisée, il a laissé tomber la chaîne comme s'il avait oublié qu'elle retenait un animal féroce, ne remettant le pied dessus qu'au tout dernier moment alors que le chien était presque sur nous. Il a roulé son *lungi* jusqu'aux genoux et a posé les mains sur ses hanches. Il tenait une baguette en bambou.

"Alors, je le lâche ?" a-t-il demandé. Il a dit bien d'autres choses encore mais, bizarrement, je ne me souviens que de cette phrase. J'ai peut-être cru à cet instant-là que le chien allait me dévorer.

Piku souriait de toutes ses dents. Comme si un sourire pouvait nous tirer d'affaire… Après avoir ramassé la chaîne, Bhola s'est servi de son pied libéré pour frapper Piku. "Hé, y a rien de drôle, espèce d'idiote. Rien du tout."

Je me revois, droite sur mes jambes et mains à la taille, lançant d'un air bravache : "On n'a rien fait, vous n'avez pas le droit de nous taper." Ai-je réellement fait preuve d'autant de courage ? Ma tête ne devait pas dépasser sa taille. J'avais toujours mes deux tresses. Cela faisait à peine deux semaines qu'il avait brûlé toutes les affaires de Champa. Je m'en fichais, je n'avais aucune boîte à brûler.

Bhola a tapoté sa baguette contre sa hanche avant de nous aiguillonner jusqu'à la maison de Guruji. Dès qu'il rencontrait quelqu'un, il s'arrêtait pour bavarder. Je sentais la main de Piku dans la mienne, brûlante et moite. Je la serrais fort. Le chien s'arrêtait pour lever la patte contre les arbustes, et quand Bhola lui donnait un coup de baguette, il hurlait. C'était un chien aux oreilles pointues et au pelage roux. On aurait dit un renard.

Nous avons passé la matinée à attendre Guruji. Les autres élèves, garçons et filles, nous observaient avec curiosité. On n'avait pas le droit d'aller en classe ni de jouer. On attendait en plein soleil, comme deux mendiantes. Quand tout le monde est parti pour la prière, on était toujours en plein soleil. Je ne sais plus combien de temps on a

attendu. Guruji a fini par arriver. Ses cheveux soulevés par la brise faisaient comme un halo noir. Alors que Bhola lui racontait qu'il nous avait surprises près de la limite interdite, prêtes à franchir la clôture, Guruji ne nous quittait pas des yeux. Croyant deviner une esquisse de sourire sur son visage, j'ai voulu prendre la parole. J'ai ouvert la bouche. Guruji m'a fait signe de me taire. Il a demandé à Piku de sortir.

Guruji nous parlait parfois en hindi, parfois en anglais. Les gens disaient qu'il n'était jamais allé à l'école mais qu'il était miraculeusement capable de comprendre et de parler toutes les langues de ses adeptes. Tant d'histoires circulaient à son sujet… On disait qu'il avait manifesté des pouvoirs divins dès son enfance. Qu'il était capable de se transformer en chat, en chien ou en loup avant de retrouver sa forme humaine. Qu'enfant, il avait su lire dans les pensées des gens et qu'il les rapportait d'une voix grave d'adulte alors que lui-même n'avait que cinq ou six ans. Il parlait doucement. Il n'avait jamais besoin de hausser le ton, pas même devant des dizaines de disciples. Quand il prenait la parole, le silence se faisait de sorte que le plus ténu de ses murmures était entendu par tous – c'était du moins ce que racontaient ses admirateurs. Ce jour-là, il a juste dit : "Entre."

Je l'ai suivi à l'intérieur de la maison. Padma Devi, habituellement assise sous la véranda, n'y était pas. Guruji a fermé la porte derrière nous. Il l'a verrouillée.

Je me souviens de cette pièce dans ses moindres détails. Les murs étaient couverts de photos montrant Guruji en compagnie de tas de gens. Ce devait être des gens célèbres. Je ne les connaissais pas. Sur les photos, la plupart s'inclinaient devant lui tandis qu'il les bénissait, main levée. Dans un coin de la pièce, il y avait un lit. Bas et large, avec des pieds en forme de pattes d'animal. Il était recouvert de draps blancs, et il y avait aussi des oreillers et des traversins couleur ocre. Dans un autre coin se trouvaient une table de travail, tout aussi basse que le lit, et un coussin carré qui servait de siège. Un livre avec une banale couverture en carton était posé sur la table. Une armoire métallique munie de portes en verre occupait un autre mur et il y avait, sur le dernier pan, une rangée de patères où Guruji suspendait son habit.

J'ai remarqué qu'un des murs était peint en bleu foncé et décoré de tableaux d'oiseaux encadrés. J'ai reconnu les oiseaux bleus et rouges qu'on voyait à l'ashram. Un bulbul et un moineau. Ces oiseaux aux belles couleurs vives étaient représentés sur un fond de feuillage vert, de mangues mûres ou de fleurs d'hibiscus rouges.

Guruji a fermé les rideaux. Il s'est assis sur la chaise qu'il avait déjà utilisée des années plus tôt pour m'installer sur ses genoux.

J'avais oublié que j'étais censée être punie. "Qui a peint tous ces oiseaux ?" lui ai-je demandé. Je devais me mettre sur la pointe des pieds pour les observer de plus près. Je savais que je ne parviendrais jamais au même résultat avec mes craies grasses.

"Moi, bien sûr, a-t-il répondu en souriant. Tu ne le savais pas ? Les oiseaux viennent me manger dans la main. Je peux attraper celui que je veux. Je n'ai qu'à m'asseoir, à siffloter – *cui, cui, cui* – et ils arrivent. Tu vois cette rangée d'oiseaux ? On dirait des vrais. Va caresser leurs plumes."

Il désignait une étagère sur laquelle des oiseaux étaient alignés. Je n'osais pas les toucher.

"Ils ne sont pas vivants, ma petite, ils ne vont pas te donner de coups de bec. Ils sont empaillés. Et comme ils ne bougent plus, on peut les peindre."

Près d'une fenêtre, il y avait un oiseau en cage, bien vivant celui-là, qui n'arrêtait pas de sautiller et de pousser des cris perçants. Il avait des plumes vertes et brillantes sur le dos et un anneau de plumes rouges au niveau de la gorge. C'était peut-être lui que j'avais entendu pousser des cris bizarres le jour où je m'étais cachée dans le parterre de fleurs.

"Celui-ci est le prochain sur la liste. C'est un perroquet. Ça va être un grand tableau. Va lui donner un piment."

Comme je refusais de m'approcher de l'oiseau, il a tapoté sur ses cuisses. "Viens là."

Je me suis hissée sur ses genoux ainsi que je l'avais déjà fait et il m'a aidée à m'asseoir. "Dis-moi pourquoi tu es allée jusqu'à cette clôture. Tu sais bien que c'est interdit et ce, pour une raison précise : si les visiteurs vous voient, ils peuvent vous dénoncer à la police. Et après ? Tu veux qu'on vous emmène et qu'on vous enferme ? Tu dois faire ce que je dis ou alors Dieu sera très en colère et tu auras des ennuis."

Je me suis dégagée de son étreinte. "Je regardais, c'est tout. Je n'ai rien fait."

Il m'a de nouveau tirée tout contre lui. "Certaines choses sont interdites et tu le sais, n'est-ce pas ? On a besoin de règles pour vivre ensemble."

Son visage était presque collé au mien. En voyant sur ses joues les minuscules racines de poils, j'ai repensé à mon père qui s'installait tous les matins devant un miroir accroché au mur extérieur de notre hutte pour se raser. Quand j'étais toute petite et que mon père frottait sa joue rêche contre la mienne, je poussais de petits cris aigus.

Guruji a ajouté : "Vous ne comprenez pas toujours pourquoi je vous autorise certaines choses et que j'en interdis d'autres. Mais il y a toujours une bonne raison et vous comprendrez un jour que je ne fais ça que pour votre bien. Vous devez rester cachées pendant quelque temps à cause de la guerre. Si on te trouve à l'extérieur, on te jettera en prison. Sois un peu patiente, et tu pourras bientôt faire tout ce que tu voudras." Après un silence, il a repris : "Tu me fais confiance ? Tu sais que je ferai tout mon possible pour ton bien ? Je t'ai déjà sauvée une fois de la guerre et de la rue où tu serais morte de faim sans tes parents."

Il a encore dit : "Ne t'ai-je pas expliqué le jour où tu es arrivée ici que je suis tout à la fois ton père, ta mère et ton Dieu ? Peux-tu désobéir à tous ces gens à la fois ?"

Son scooter était réapparu tout aussi mystérieusement qu'il avait disparu. Chevauchant son deux-roues en direction du Swirling Sea Hotel, Badal retournait la question dans tous les sens. Comment avait-il disparu et pourquoi était-il réapparu ? Était-ce une farce de Raghu ? Ou sa mémoire lui jouait-elle des tours ? Peut-être qu'il avait laissé son scooter à la maison dans la matinée, qu'il n'était pas allé à la plage avec ?

Il arriva à l'hôtel, préoccupé par toutes ces interrogations. Les trois femmes étaient déjà plantées devant l'établissement, à guetter son arrivée. Il se sentait du coup en retard même s'il était tout à fait dans les temps. Il gara son scooter et s'appliqua à le verrouiller tout en sachant qu'il allait redémarrer dans quelques minutes. Il se répéta qu'il avait glissé la clé, comme d'habitude, dans la poche droite de sa *kurta*. Poche gauche : peigne, portefeuille, mouchoir. Poche droite : clé de scooter. Il finit par lever les yeux sur le groupe qu'il accompagnerait ce

soir-là. Son oncle lui répétait sans cesse qu'il devait parler aux clients, faire en sorte qu'ils soient bien reçus, les convaincre qu'ils étaient entre de bonnes mains – des mains expertes et douces qui les guideraient dans ce grand temple de manière à ce qu'ils se sentent privilégiés. "Si ton père y arrivait, tu peux faire la même chose, non ? Si tu perds des clients, tu perds aussi ton toit", menaçait-il avec hargne. Mais Badal avait du mal : il parlait peu et les quelques mots qu'il prononçait étaient rarement les bons. C'est donc silencieusement, les mains jointes devant la poitrine, qu'il salua tout de même les trois femmes et activa les muscles de sa mâchoire pour afficher un sourire aussi authentique que possible. Il grommela enfin une vague formule pour leur expliquer qu'il était à leur service. Il pressentait que la tâche serait rude. Si les clients comme le gros barbu du matin n'étaient déjà pas faciles, les vieilles dévotes étaient pires encore. Donneuses de leçons, toujours à l'interrompre pour corriger ce qu'il disait comme si elles en savaient plus que lui.

Il appela un rickshaw dans lequel grimpèrent péniblement Vidya et Latika.

— Et Gouri ? Elle est toute seule. Comment va-t-elle faire le trajet ? s'exclamèrent-elles en constatant qu'il n'y avait pas de place pour un troisième passager.

— On peut appeler un second rickshaw, suggéra Badal. Ou alors elle monte avec moi sur le scooter.

Il se sentait incroyablement éloigné de toutes ces considérations pratiques – les conducteurs de rickshaws qui se pressaient aux grilles de l'hôtel, ses chaussures qui lui faisaient mal aux pieds, la vieille bique qui harcelait tout le monde en répétant : "Dix roupies le porte-clé, pas cher", "*Babu*, j'ai faim", "Un peu de riz, madame"… Devant le Swirling Sea Hotel, occupé à trouver un moyen de transport pour ses clientes, il n'était que la coque vide d'une noix de coco dont la chair se trouvait bien loin de là, dans la bouche de Raghu. Il lui offrirait très vite ce portable. Une véritable aubaine ! Comme si Dieu savait exactement qui avait besoin de quoi, et à quel moment.

Il entendit les trois femmes glousser en tentant de décider qui allait monter avec lui.

— Non, non ! s'exclama Vidya. Pas elle, elle va tomber.

— Mais elle ne peut pas non plus prendre un rickshaw toute seule. On risque de la perdre, répondit Latika. Gouri, es-tu déjà montée sur un scooter ?

Les regards se tournèrent vers Gouri, debout sur le trottoir, dans un sari orange un peu trop vif pour son âge, ses perles aux oreilles, toute en rondeurs et en équilibre instable du fait de sa corpulence. Amusée à l'idée de voir Gouri juchée sur un scooter, Vidya proposa une solution avec la brusquerie qui lui était naturelle dans les moments de crise.

— Je vais prendre l'autre rickshaw. Toi, Gouri, tu montes dans celui-ci avec Latika.

Mais Gouri avait déjà retroussé son sari pour s'installer en amazone sur le deux-roues.

— Ces vieux genoux ne sont pas encore complètement fichus, jubila-t-elle.

Quand elle prit appui sur l'épaule de Badal pour se soulever, il dut planter fermement les talons dans le sol pour empêcher le scooter de basculer. Cet engin était bien trop petit pour elle. Où avait-il la tête ? Elle parvint toutefois à se caler sur le siège arrière, tout en s'agrippant au siège avant pour ne pas glisser.

Après un démarrage périlleux – le scooter pencha sur le côté et Gouri en fut presque désarçonnée –, elle sentit le vent sur son visage et dans ses cheveux, ce qui la ramena brusquement vers son village, ses courses folles à travers les champs de joncs. Ils se frayèrent un chemin parmi les buffles, les enfants qui jouaient et les étals de fleurs en empruntant des ruelles plus étroites encore que celles des quartiers nord de Calcutta. Elle avait l'impression de voler ! Le rickshaw de Vidya et de Latika prit un autre chemin, ne pouvant pas passer par ces ruelles. Rapidement, elles perdirent de vue Gouri sur son scooter.

Elles se retrouvèrent devant l'entrée du temple de Vishnu, anxieuses, hésitant à fendre la foule qui se bousculait en direction de la cahute où tout le monde devait se déchausser avant de pénétrer à l'intérieur. Tout près d'elles, un mendiant aveugle s'arrêta de chanter pour secouer sa petite boîte en métal et estimer le nombre de pièces qu'il avait récoltées. Faisant la moue, il s'approcha d'elles en tapotant le sol de sa canne.

— Ô Rama, Rama ! Un petit quelque chose, s'il vous plaît ! Pour un pauvre affligé comme moi, qui n'a rien mangé de la journée…

Gouri farfouilla dans son sac. En ouvrant toutes les poches les unes après les autres, elle fit tomber sur le trottoir couvert de détritus une des cartes où étaient inscrits son nom et son numéro de téléphone.

— Ferme ton sac, il y a des pickpockets ici, lui conseilla Latika en l'entourant d'un bras protecteur. Quel soulagement de te retrouver entière ! On se demandait ce qu'il aurait fallu faire si le guide t'avait semée. On sait bien qu'il se passe des choses très bizarres dans les villes saintes.

Le mendiant secoua de nouveau sa boîte.

— Une petite pièce, s'il vous plaît, Dieu vous bénira, je n'ai rien mangé de la journée, s'il vous plaît, madame…

— Chut, murmura Gouri en désignant Badal. Il risque de t'entendre.

Mais elle souriait.

Les trois femmes s'engagèrent pieds nus sur des allées de briques, suivant des traces de pas crasseuses, bousculées par des pèlerins qui les dépassaient sans ménagement. À l'intérieur, la couche de poisse et d'humidité rendait les dalles tellement glissantes que les trois amies durent se tenir aux murs pour ne pas tomber. Elles inclinèrent la tête devant une dizaine d'autels. Dans le saint des saints seulement éclairé par des torches, des prêtres s'approchèrent avec des lampes à huile pour dispenser leur bénédiction, leurs visages sombres paraissant plus inquiétants encore sous cette lumière vacillante. Latika rêvait de retrouver ses sandales et de s'enfuir pour aller se laver les pieds et ne plus jamais revenir. Elle suivit néanmoins à contrecœur, faisant mine d'admirer tout ce qu'on lui indiquait : la grandeur austère d'un Narasimbha de pierre, la richesse du brocart qui drapait une image de Krishna. Quand Badal les conduisit enfin dans une cour isolée où un vieux banian abritait un minuscule autel circulaire, elle ne sentait plus ses jambes. Des siècles plus tôt, expliqua-t-il, un guide qui faisait visiter le temple comme lui aujourd'hui était tombé dans un puits sec à cet endroit précis. À cette époque-là, le banian n'était qu'une jeune pousse. La terre autour du puits s'était immédiatement effondrée, enfouissant l'homme encore vivant comme si Dieu voulait le garder à ses côtés, au sein du temple, pour toujours. L'autel avait été dressé à l'emplacement du puits. L'arbre avait produit une dizaine de racines aériennes grosses comme des branches qui formaient un rideau de végétation tout autour de l'autel. Chaque année, lors de la procession d'éléphants caparaçonnés, l'effigie du défunt était dressée sur un des animaux pour rappeler son sacrifice. Et c'était le guide le plus respecté du temple qui prenait place sur cet éléphant pour tenir l'effigie.

Une lueur éclaira les yeux enfoncés de Badal tandis que brillait sa *kurta* de soie artisanale couleur ivoire.

— Et ce guide qui brandit l'effigie à dos d'éléphant meurt toujours dans les semaines qui suivent la cérémonie, ajouta-t-il.

Tout en leur parlant, il était déjà loin, ballotté parmi une masse compacte et grouillante de pèlerins qui jouaient des coudes, hurlaient et entraient en transe en regardant défiler pesamment les éléphants du temple. Vus de près, ceux-ci faisaient l'effet de monticules surmontés de coiffes étincelantes à la lumière des torches et balançant leur trompe. Il revivait la procession de l'année précédente. Badal ne comprenait toujours pas comment il avait fait ni même où il avait trouvé les appuis pour se jeter vers l'un des éléphants. Comme anesthésié par la passion, il avait tenté de grimper sur son flanc pour s'emparer de l'effigie du guide et la brandir, assis sur le dos de la bête. Il avait échoué, bien évidemment. D'autres pèlerins l'avaient tiré en arrière, hurlant par-dessus le vacarme qu'il risquait de mourir. En repensant à cette scène par la suite, il avait eu la certitude d'avoir agi sous l'emprise de quelque folie d'origine divine, un instinct primaire d'anéantissement participant d'une destinée qu'il ne pouvait fuir ni même comprendre.

Mais les éléphants ne l'avaient pas écrasé. Il était vivant. Dieu lui avait accordé la vie.

Dieu lui accorderait-il encore la vie aujourd'hui, après ce qui s'était passé avec Raghu ? Un gamin, si jeune…

Il fut arraché au tumulte de ses pensées par Latika qui, réagissant aux derniers mots qu'il avait prononcés, émit un gloussement involontaire qu'elle tenta d'étouffer derrière un mouchoir. Badal fronça les sourcils et la dévisagea d'un air interrogateur.

— Si le guide sait qu'il va mourir, comment faites-vous pour dégoter un volontaire ? Comment la victime est-elle choisie ? demanda-t-elle avec cette pointe de provocation dans la voix qui effrayait ses amies tout autant qu'elle les réjouissait.

À ces mots, le visage de Badal se ferma instantanément comme éclipsé derrière un rideau métallique. Latika comprit tout de suite qu'elle aurait dû se taire. Vraiment se taire. Mais le mal était fait, comme d'habitude. Elle avait beau s'être promis d'afficher le genre de solennité qu'on attendait d'une vieille dame dans ce temple des temples, elle se sentait déplacée en ce lieu. Ses cheveux étaient bien trop roux, son collier de malachite trop vert… L'exaspération de ses deux amies était palpable.

— Elle n'y connaît pas grand-chose, balbutia Gouri. Elle a toujours vécu à l'étranger…

Vidya s'était éloignée de l'autre côté de la cour et feignait de s'intéresser aux sculptures d'un pilier. Latika sentit sa blouse trempée de sueur lui coller aux épaules. Au-delà de la cour, elle entendait la litanie des veuves sans abri et un autre guide qui débitait son texte : "Venez maintenant par ici, vous êtes ici dans la plus sacrée des cours, celle où, il y a des centaines d'années, un guide est tombé dans un puits sec…"

La colère transforma chacune des syllabes sortant de la bouche de Badal en éclat de pierre.

— Sachez, madame, que c'est pour nous autres, guides, un immense honneur d'être choisis, d'être assurés d'une mort sainte. Mourir pour Dieu est notre seule raison de vivre.

C'était la vérité. Il le savait bien, et ce depuis sa toute première visite au temple alors qu'il n'était qu'un bambin zézayant dans les bras de son père, à peine capable de se tenir debout. Il se souvenait de l'intensité de son propre engagement, de sa formation initiale. À l'âge de huit ans, il maîtrisait les moindres rebondissements des épopées et les lignées les plus complexes du *Mahabharata* n'avaient aucun secret pour son esprit d'enfant. Si quelqu'un disait "Arjuna", il gazouillait : "Fils d'Indra !" Il savait même à cette époque-là que Vyasa était le père de Vidura et Gandhari, la fille de Subala. Il était capable de jeûner toute une journée sans réclamer une seule goutte d'eau. Les voisins se demandaient s'il était un enfant saint.

Il aspirait à être entouré de gens impliqués dans la même quête spirituelle que lui, comprenant la profondeur et la gravité de ses propos. Il se détourna des trois femmes, persuadé qu'il ne saurait dissimuler son mépris. Il abrégea la visite et les conduisit vers une autre cour pour assister à la cérémonie nocturne du changement de drapeaux. Des centaines de personnes disciplinées patientaient déjà. Il leur montra un endroit où s'asseoir et se fondit dans la masse de pèlerins.

Il avait disparu aussi vite qu'il était apparu. Ne leur avait-on pas conseillé de ne jamais s'éloigner du guide ? Latika se demandait où il était passé. Aux toilettes peut-être ? Y avait-il d'ailleurs des toilettes dans ce temple ? Prise d'une envie pressante, elle émit l'idée de le suivre. Mais Gouri, qui assumait à présent ouvertement le rôle de chef de file, ne lui prêtait aucune attention. Elle flottait dans une sorte d'état second depuis qu'elles avaient pénétré en ces lieux et il était totalement impossible d'aborder avec elle un sujet aussi trivial que celui des toilettes. Latika se retint, espérant qu'elle tiendrait bon.

L'autel principal comportait trois tours reliées les unes aux autres, dont la plus haute équivalait à un immeuble de dix étages. Elles fixaient les drapeaux qui flottaient tout en haut, essayant de ne pas cligner des yeux pour ne pas les perdre de vue. Un homme se mit à escalader les sommets de pierre de la plus petite. Voyant Vidya saisir la main de Gouri, Latika fit de même avec Vidya. Des cris et des murmures fusèrent. Le *dhoti* de couleur jaune du grimpeur se gonflait et battait au vent sur fond de ciel obscur. À mesure qu'il poursuivait sa montée sans filet ni cordage, sa silhouette rapetissait ; parvenu au sommet de la tour la plus haute, ce n'était plus qu'un minuscule mannequin susceptible d'être emporté à tout moment par les rafales de vent qui s'intensifiaient dans la baie du Bengale. Un frémissement d'angoisse parcourut la foule. Au-dessus de leurs têtes, aussi frêle qu'un épouvantail perdu dans une immensité de ténèbres, l'homme s'attela à la tâche de défaire l'ancien drapeau puis de dérouler et d'accrocher le nouveau. Ce bout de tissu secoué par les vents n'allait-il pas s'enrouler autour de lui et le précipiter dans les flots en contrebas, se transformant en linceul ?

Une fois le nouveau drapeau de soie en place, elles prirent conscience qu'à l'instar de centaines d'autres personnes, elles avaient retenu leur souffle. Elles pouvaient tout à coup respirer de nouveau. Le vent sembla lui aussi pousser un soupir avant de s'éteindre. Profitant de cette pause, les gens commencèrent à s'exclamer et à discuter. Un enfant réclama un biscuit.

— Si je ne trouve pas de toilettes, je vais éclater, annonça Latika.

Quelques minutes plus tard, alors que cette journée particulièrement chaude touchait à sa fin, il se mit à bruiner. L'air se chargea de l'odeur de terre sèche frappée par la pluie et tout le monde partit se mettre à l'abri en courant. Elles filèrent vers l'entrée du temple en se couvrant la tête d'un pan de sari.

— Elle n'a vraiment aucun tact. Ne pouvait-elle pas attendre deux minutes avant d'aborder un sujet aussi déplacé ?

La bruine qui tombait encore avait la légèreté d'une poudre et la fraîcheur de l'air du soir était agréable. Badal avait mis un certain temps à retrouver ses trois vieilles matrones après la cérémonie des drapeaux et à les raccompagner au Swirling Sea Hotel. Il était enfin libre. En tâtant sa poche gauche, il fut rassuré d'y sentir le portable neuf. Il avait installé la carte SIM prépayée et chargée de cinquante roupies. Raghu en serait estomaqué. Et lui-même n'aurait plus à arpenter la plage à la recherche du jeune homme ; il lui suffirait de pianoter sur quelques touches.

Il tourna au coin d'une rue pour se retrouver sur Grand Road. Cette artère habituellement grouillante de marchands ambulants était à présent balayée par le vent et mouillée. L'heure était trop tardive pour les clients comme pour les marchands. Pourtant la rue n'était pas totalement déserte. À quelques dizaines de mètres, il distinguait deux grandes silhouettes flanquées de deux personnes plus petites, éclairées par l'unique lampadaire qui fonctionnait. Elles flânaient, faisant des pauses régulières pour boire à une bouteille. En se rapprochant, Badal vit qu'un des hommes avait les cheveux bruns et frisés. Le second, qui portait un pantalon souple et une *kurta*, avait des cheveux blancs qui lui tombaient aux épaules ; il tenait une cigarette d'une main et, de l'autre, pelotait les fesses d'un garçon.

Badal arrêta son scooter.

C'était Raghu. Ce ne pouvait être que lui.

Raghu avait passé un bras autour de la taille de l'homme brun et réclamait une gorgée de bière. Badal reconnaissait sa voix malgré un ton malicieux inhabituel.

— Allez, juste quelques gorgées…

— Hé, t'es qu'un gamin, tu sais que c'est interdit, répondit l'homme.

Il parlait hindi avec un fort accent étranger. Badal entendit le rire de Raghu qui, coincé entre les deux autres types, avait l'air minuscule et frêle. Il ne portait plus son tee-shirt rouge ni son short gris. Il avait une chemise noire rentrée dans un jean noir. Badal ne l'avait jamais vu habillé ainsi, il ignorait même qu'il possédait ce genre de vêtements. Il sentit son cœur se contracter et tout se figea. Puis la voix enjôleuse de Raghu retentit une nouvelle fois.

— Allez, juste une gorgée.

L'homme aux cheveux frisés lui enfonça la bouteille de bière dans la bouche. En entendant le verre heurter les dents de Raghu, Badal serra instinctivement la mâchoire. Le type maintint sa pression pour le forcer à boire jusqu'à ce qu'il s'étouffe à moitié et flanche. Tirant sur sa cigarette, celui aux cheveux blancs lança d'une voix traînante :

— Vas-y doucement, Jacko. Tu vas lui péter les dents.

Il passa la cigarette au type dégingandé à peine plus grand que Raghu. Celui-ci n'eut aucun regard pour le jeune garçon. Il prit une bouffée de cigarette qu'il tendit à l'homme aux cheveux blancs.

Badal avait envie de faire demi-tour pour éviter de passer à côté d'eux. Il poursuivit néanmoins inexorablement son chemin. Il se rapprocha du groupe, Raghu se retourna et l'aperçut, l'homme aux cheveux blancs le fixa de son regard vide. Sans ses lunettes de soleil et sa robe jaune, il était difficilement reconnaissable, mais c'était bien le moine qui méditait chaque matin dans la mer, Badal en était sûr.

Il se postait tous les jours dans l'océan. Pour observer Raghu.

Badal accéléra et emprunta une autre série de ruelles afin de retourner vers la plage vide. Il roula dans le sable jusqu'à ce que le scooter dérape et cale. Il le laissa tomber sur le côté et courut sur quelques mètres avant de se jeter au sol. La coque rectangulaire du téléphone portable lui rentra dans les côtes, lui coupant le souffle.

Il avait en lui l'océan et toute son immensité impersonnelle. Il s'était pétrifié en gelant, se scindant en un millier de fragments glacés semblables à des tessons qui le transperçaient et le faisaient hurler de douleur.

Les vagues ne parvenaient pas jusqu'à lui mais le sable noircit autour de son visage. Il saignait du nez. Il laissa le sang couler, il voulait saigner, il voulait se vider.

La petite barbe de quelques jours que Badal considérait comme une marque de négligence était savamment entretenue par Suraj à l'aide d'une tondeuse qu'il pouvait régler au millimètre. Cette barbe n'était pas seulement liée à l'image qu'il voulait donner ; elle faisait également partie d'une stratégie d'attaque et de dissimulation dans la guerre quotidienne qu'il menait contre un moi secret qu'il détestait mais ne pouvait étouffer. Il ne supportait pas que les gens sachent comment, en vérité, il avait besoin que tout soit parfaitement en place, comment il devait se faire violence pour ne pas ranger un livre mal posé sur une étagère ou redresser un tapis de travers.

Dans l'après-midi, après avoir quitté le temple et s'être débarrassé de Badal, Suraj avait englouti son curry de crabe et son riz puis s'était immédiatement endormi sous l'effet de la chaleur et d'un excès d'alcool. Il faisait déjà nuit quand il s'était réveillé. Depuis que Nomi l'avait abandonné devant les portes du temple, il ne l'avait pas revue. Il n'était pas passé par sa chambre, elle n'avait pas frappé à sa porte. C'était tout aussi bien ainsi. Il n'aimait pas les visites dans sa chambre d'hôtel. Il n'avait pas envie que d'autres voient la tondeuse prête à l'emploi, positionnée près de la prise sur l'étagère de la salle de bains, à côté de tout le bric-à-brac qu'il avait pris l'habitude de transporter avec lui durant toutes ces années de déplacement. Une bombe insecticide contre les moustiques. Un antiseptique. Des anti-acides. Une serviette de toilette personnelle car les serviettes d'hôtel le dégoûtaient. Sans oublier ses bouteilles de whisky et sa cartouche de cigarettes. Son matériel de photographie était rangé dans un sac à part et il planquait sa réserve d'herbe dans son sac à dos. Il avait posé ses outils d'ébénisterie sur la table de chevet. Il y avait quatre sortes de gouges. Trois couteaux à bois à lame courte et affûtée, tous de forme différente et munis d'un large manche qui permettait une bonne prise en main. Celui qu'il utilisait le plus avait une pointe mortelle qu'il prenait soin de ne jamais émousser. Des rainures spécifiques indiquaient la place de chaque outil dans la boîte, y compris des pierres à aiguiser. Dès qu'il se sentait perturbé, il suffisait à Suraj d'ouvrir la boîte et de contempler les outils en sécurité dans leur niche respective pour que l'univers retrouve un semblant d'ordre.

La dernière chose qu'il faisait quand il s'installait dans une chambre d'hôtel était d'ouvrir la boîte et de la poser sur la table de nuit. Cinq mois plus tôt encore, il finalisait ce rituel en plaçant près de la boîte un petit panda en peluche élimé : ainsi avait-il l'impression de s'être approprié la chambre. Ayesha lui avait offert cet ourson bien avant leur mariage, de retour d'un voyage en Chine, et il l'avait ensuite emporté partout avec lui. Ce n'était plus à présent

qu'une boule crasseuse de nylon noir et blanc, écrasée tout au fond de son sac à dos. Il n'avait plus le courage de la regarder mais ne pouvait pas non plus se résoudre à s'en défaire.

Suraj balança son sac dans un coin et s'affala de nouveau contre la pile d'oreillers. La soirée qui avait scellé la fin de son mariage avec Ayesha avait été terrible. Il s'était écoulé exactement cinq mois – une date anniversaire en quelque sorte. Une douleur aiguë lui déchira la poitrine à ce souvenir. Était-ce le premier signe d'une crise cardiaque ? Son père était mort d'une attaque à cet âge-là – quarante-cinq ans. Suraj resta immobile, osant à peine respirer et essayant de se détacher de cette soirée. Il ne s'était pas passé une seule heure sans qu'il y repense. Dès qu'il autorisait son esprit à vagabonder, celui-ci revenait vers la maison qu'ils louaient à Delhi et la cour grillagée dans laquelle étaient alignés de malingres palmiers en pots ainsi qu'un jasmin poussant tout en longueur. Malgré la poussière qui les recouvrait, il aimait bien le bruissement des feuilles dans la brise, ça lui tenait compagnie. Ce soir-là, il n'y avait pas un souffle d'air et la chaleur sèche provoquait des saignements de nez. Il n'avait pas bu grand-chose mais se sentait rongé par un sombre désespoir sans fond, le sentiment que tout parvenait à sa fin, précipité dans un abîme de destruction. À la tombée de la nuit, un chien s'était faufilé dans la cour pour dégoter un peu de nourriture. Suraj l'avait surpris en train de fureter et de renifler dans tous les coins. Il avait un corps maigre et une queue formant un cercle parfait. Ce sale cabot avait fait basculer la poubelle en plastique qui s'était fracassée sur le sol en ciment, déversant ses déchets fétides. Assis dans un coin, silencieux, Suraj transpirait, un verre de rhum Coca à la main. Il était incapable d'expliquer ce qui lui avait pris : le verre lui avait glissé des mains, il l'avait entendu se briser en mille morceaux. En un instant, il s'était levé et avait saisi sa batte de cricket. Le chien s'était tapi contre la poubelle, tout le reste s'était brouillé. Suraj savait seulement qu'il voulait tuer, réduire le monde en miettes. Le chien avait cherché à fuir mais, terrorisé, avait été incapable de retrouver le trou dans le grillage par lequel il était entré. Suraj avait frappé son flanc, un premier coup suivi de nombreux autres. Il ne pouvait s'arrêter, ses bras ne lui appartenaient plus. Les cris aigus du chien alimentaient sa fureur. Il avait frappé de plus en plus fort comme animé du besoin de pulvériser l'animal. À un moment donné, il avait entendu sa femme hurler, et quand elle s'était jetée sur lui, il l'avait repoussée si brutalement qu'elle était tombée. C'était ce qui lui avait fait lâcher la batte. On n'avait plus entendu alors que sa respiration haletante, les sanglots de son épouse, les faibles gémissements du chien réduit à un tas d'os brisés retenus par un pelage ensanglanté.

Ayesha l'avait quitté le lendemain. Ils avaient connu d'autres séparations – elle était déjà partie, son corps se fermant à tout contact à la manière d'un hérisson couvert de piquants, son silence laissant planer la menace qu'elle ne reviendrait jamais. Cette fois-là encore, après son départ, il s'était dit que ça ne durerait pas.

Il se répétait encore que c'était juste une mauvaise passe. En attendant, il y avait le Johnnie Walker. Avant d'être rattrapé par un autre souvenir sombre, il se leva d'un bond, lava un des verres du minibar, l'essuya et se versa un whisky. Il en but une gorgée, posa le verre près de la lampe et écouta les craquements des glaçons. Il passa un moment à fixer le verre carré. Il percevait le ronronnement de l'air conditionné, les vibrations du réfrigérateur. Ce calme était insupportable. S'il restait seul, il allait s'enfoncer dans la noirceur. Il avait besoin de compagnie. Il devait être vingt heures trente, l'heure du crépuscule pourpre, la bonne heure. Il attrapa son verre et la bouteille, et se leva.

Les portes-fenêtres de sa chambre s'ouvraient sur une bande de verdure qui courait devant toutes les chambres du rez-de-chaussée de cette partie de l'hôtel. Des haies imposantes et des arbustes délimitaient des espaces équipés de deux chaises et d'une table en pierre, de sorte que chacun avait l'impression de jouir d'un jardinet privé. Tellement privé qu'en pénétrant dans le patio attenant à la chambre de Nomi, Suraj tomba sur les vêtements que la jeune femme avait mis à sécher sur un buisson. Il sourit. Elle économisait sur ses frais de laverie. Ou alors, tout comme lui, elle considérait que la laverie de l'hôtel n'était qu'un nid à microbes. Se retrouver ainsi face à son linge créait une étrange intimité. Il tendit sa main libre vers les vêtements qui séchaient : un bout de tissu blanc, doux et humide, qui devait être la chemise qu'elle portait dans la matinée. Une culotte blanche ornée de dentelle. Un soutien-gorge bleu foncé. À peine venait-il d'en effleurer une bretelle qu'il eut un brusque mouvement de recul. Nomi était là, dans la pénombre, recroquevillée et enroulée dans un drap comme pour se protéger du froid. Quand Suraj était sorti de sa chambre, l'air marin lui avait pourtant fait l'effet d'une claque chaude et humide qui contrastait avec l'air conditionné.

Il essaya de trouver quelque chose pour se justifier. Quand il s'approcha de la jeune femme avec l'intention de formuler des excuses, il remarqua qu'elle avait les yeux perdus dans le vide et qu'elle marmonnait entre ses dents. Elle avait le regard vitreux et alors qu'il l'observait, elle fut prise de tremblements.

Il s'adressa à elle dans un murmure.

— Hé ? Que se passe-t-il ?

Avait-elle consommé de la cocaïne ? Elle en avait peut-être sur elle, ce qui promettait d'être intéressant.

Elle eut comme un hoquet de surprise puis son regard se recentra. Il lui fallut quelques secondes pour répondre.

— Non, ça va, j'écoutais juste la mer.

Elle ajouta après une pause :

— Tu as entendu ce bruit bizarre ? Une sorte de grognement, particulièrement sourd et terrifiant ?

Même si l'hôtel faisait face à l'océan, une grande distance les séparait de l'eau. Un terrain vague herbeux, qui n'était plus à cette heure qu'une masse ombreuse, s'étendait entre eux et le ciel pâle surplombant la mer. Le bruit venait de là.

— C'est probablement un buffle, expliqua Suraj en désignant l'étendue déserte. Quelqu'un a dû l'attacher dans un coin. Je l'ai entendu moi aussi, il n'y a aucune raison d'avoir peur.

Il avait trouvé un prétexte pour expliquer sa visite.

— Écoute, je m'excuse de m'être un peu… enfin, tu sais… de m'être emporté ce matin quand tu as quitté le temple. Je ne voulais pas… Bref, je viens faire la paix. Tu vas chercher un verre dans ta chambre ?

Nomi s'exécuta et revint s'installer sur une des chaises, genoux repliés contre la poitrine. Elle s'enveloppa dans le drap comme s'il s'agissait d'un châle et s'y lova. Seule sa tête dépassait – on aurait dit une gamine inquiète installée sur le siège d'un coiffeur. Suraj ne fit aucune remarque. Si elle avait envie de se couvrir d'un drap, il n'avait pas à lui poser de questions. Il posa sa bouteille et son verre sur la table, ainsi que son portable. Il poursuivit avec un briquet et un paquet de cigarettes. Il servit un whisky dans le verre qu'elle avait rapporté et le poussa dans la direction de la jeune femme. Entre eux, une petite bougie chauffe-plat projetait un halo de lumière dorée sur la table.

Nomi termina son premier verre en deux gorgées. Suraj fut surpris car il pensait avoir préparé un breuvage serré, mais il en versa un second en s'abstenant de tout commentaire. Elle prit la parole sans quitter la bougie des yeux.

— Moi aussi je devrais m'excuser… Je ne sais pas ce qui m'a pris. Figure-toi que j'ai passé des lustres à les convaincre que Jarmuli était l'endroit idéal pour faire le film – tout ça à cause de ce temple. J'ai bataillé en douce, j'ai tout planifié… En vérité, ça faisait des années que j'avais envie de venir ici mais je n'avais pas l'argent.

Elle but une grosse gorgée.

— Je crois que je suis peut-être née ici. J'ai été adoptée. Et tu connais l'histoire : les enfants adoptés éprouvent tous ce besoin bien connu de retrouver leurs racines ! fit-elle en haussant les épaules et en secouant la tête comme si elle n'y croyait pas vraiment.

Elle avait une voix aiguë, des yeux très noirs et brillants. Elle n'avait pas quitté son collier de grosses perles – elle était en fait une masse cliquetante de perles, de bracelets, de tresses et de fils. Repensant au tatouage au niveau de son nombril, il éprouva une envie étrangement irrépressible d'examiner tous les autres.

— Où as-tu grandi ? demanda-t-il, les yeux rivés sur son verre. Quand es-tu partie d'ici ?

— Oh, il y a très longtemps. Il y a des années. Et j'ai grandi… un peu partout, enfin surtout à Oslo, j'imagine, mais aussi dans des millions de pays et des milliards d'aéroports. C'est la première fois que je reviens. Et devine ce qui m'est arrivé ? Je suis descendue du train dans une gare et le train est reparti sans moi ! Il a filé. Sans même un coup de sifflet, rien. À un moment donné, il était là, et l'instant suivant, il redémarrait. Moi qui voyage tout le temps, ça ne m'était jamais arrivé : j'ai couru comme une malade et j'ai réussi à remonter. J'ai cru que mon cœur allait exploser.

Suraj leva les yeux de son verre pour regarder les arbres plongés dans l'obscurité.

— Il m'est arrivé le même truc un jour, et tu sais quoi ? Je n'ai pas couru, je n'ai rien fait du tout. J'ai laissé filer le train. Je l'ai vu partir, et je me suis dit : "Rien à foutre, il peut filer, je m'en contrefiche." J'ai passé la nuit sur un banc.

La dureté du banc, la profondeur des ténèbres de l'autre côté du quai faiblement éclairé, les formes obscures des colis postaux et des mendiants endormis : il se souvenait parfaitement de tout. Ce soir-là, il était censé rentrer d'un déplacement professionnel. Ayesha l'attendait. Plus tard, elle lui avait expliqué qu'elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit, occupée à essayer vainement de le joindre, à téléphoner à des amis susceptibles d'avoir des nouvelles, à redouter les appels qu'il lui faudrait peut-être passer ensuite : commissariats, hôpitaux, morgues. "C'était si facile de me passer un coup de fil ! Pourquoi n'as-tu pas téléphoné, bordel ?" Elle était tellement furieuse qu'elle n'arrêtait pas de poser la même question tout en lui donnant chaque fois un coup dans les côtes. "Pourquoi, bordel ? Pourquoi ?" Il ne l'avait pas fait. Il n'avait pas pu. Il avait éteint son téléphone. Pendant toute une nuit, il avait disparu de la carte. Le lendemain, de retour chez lui, il avait essuyé sans un mot la tempête d'angoisse et de colère de sa femme. Il était incapable de lui dire ce qui s'était passé, ni même de lui expliquer pourquoi il ne l'avait pas appelée. Il ne se l'expliquait pas à lui-même.

— Je n'avais aucune idée de la gare où je me trouvais. Je l'ai découvert en me réveillant, reprit-il. Tous mes sacs avaient disparu. Mon appareil photo aussi. Je m'en fichais.

— Ça t'a fait du bien, je suppose ? Un bien fou ?

Dans son enthousiasme, Nomi avait à moitié glissé de sa chaise ; le drap avait bougé, révélant une bretelle très fine sur une épaule dénudée qui apparaissait par intermittence sous sa chevelure. L'épaule était douce, luisante, couleur miel foncé. En y plongeant un doigt, on goûterait à coup sûr quelque chose de très doux. Une crevette brune. Pas si crevette que ça à la lumière d'une bougie.

Elle remonta le drap.

— C'est comme si tu sortais de ta vie. Comme si tu quittais ta propre histoire, que tu disparaissais. Tu n'as pas envie parfois de quitter ta propre vie ?

Elle reprit une gorgée de whisky avant de poursuivre.

— Dans le train, j'ai rencontré trois bonnes femmes, trois vieilles dames qui venaient ici en vacances. On aurait dit des écolières, totalement surexcitées. D'abord, je me suis dit que je n'avais jamais connu cet état-là – cette espèce de joie toute simple dont elles débordaient. Elles croyaient que je n'entendais rien parce que j'avais mes écouteurs, mais en fait, j'avais réglé le volume au minimum car j'adore écouter les gens – pas toi ? Il s'est avéré que c'étaient trois pauvres vieilles, qui n'arrêtaient pas de se plaindre de leurs enfants, de leurs douleurs, de leurs problèmes… Ce voyage avait l'air d'être leur ultime occasion de prendre un peu de bon temps.

Suraj haussa les épaules.

— Peut-être qu'elles vont faire vingt voyages de plus et qu'elles vont vivre bien plus longtemps que nous.

— C'est sûr, répliqua Nomi en secouant impatiemment la tête. On va tous les deux se faire renverser par un bus demain.

— Pas vu beaucoup de bus à Jarmuli…

Quand il alluma son briquet, son visage se transforma en un champ de creux sombres et de bosses. Il sortit de sa poche son morceau de bois et se mit à le ciseler avec son couteau. Une odeur de bois flotta dans l'air. Alors qu'il grattait doucement son bout de bois et qu'ils sirotaient leur whisky, un mugissement retentit de nouveau, un profond cri d'angoisse qui emplit le silence de la nuit. Derrière le muret de pierre qui délimitait le patio et plus loin encore, au-delà du terrain vague, une rangée de cocotiers signalait la plage. Une brise plus fraîche créant un courant d'air leur parvint de cette direction.

— J'ai l'impression qu'il va pleuvoir, dit Suraj en regardant le ciel.

— Tu fais quoi avec ce bout de bois ? lui demanda-t-elle. Je t'ai déjà vu avec à la plage. C'est du bois de santal, non ? Je reconnais l'odeur malgré la fumée de cigarette.

— Ça m'aide à tuer le temps. Et ça m'empêche de fumer davantage…

Il avait une cigarette allumée entre les lèvres.

— Je peux voir le couteau ? demanda-t-elle en tendant la main.

— Attention, il est extrêmement pointu et peut faire mal.

Il le lui tendit. Il avait l'air bien trop grand pour la paume de la jeune femme, ce qui le réconforta d'une certaine façon. C'était un outil d'homme. À force d'être utilisé, le manche de bois sombre était devenu très doux. Il était recouvert de cuivre à son extrémité, et la lame était également fixée par des rivets et des anneaux de cuivre. Son père s'en était servi pendant des années. C'était un couteau qu'il avait acheté à Berlin. Suraj raconta tout cela à Nomi en tapotant sa cigarette contre un bol posé sur la table. Il aurait dû s'arrêter là – il n'avait aucune raison d'en dire plus, mais il se retrouva à lui parler de son père, particulièrement doué de ses mains, surtout quand il travaillait le bois. Il savait fabriquer des étagères, des chaises et des tas d'autres choses, mais ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était fabriquer des objets miniatures : maisons de poupée, moulins, bateaux… Et tout ce qu'il fabriquait fonctionnait vraiment : les portes et les fenêtres de la maison s'ouvraient, les ailes du moulin tournaient, le bateau flottait. Ils avaient chaque année un rituel qui consistait à fabriquer un bateau parfait qu'ils emportaient ensuite avec eux près d'une rivière ou d'une mer pour le mettre à l'eau.

— Ce qui veut dire que vous le perdiez ? demanda Nomi. Ou alors vous l'attachiez à une corde ?

— Pas de corde. Toute l'idée était de le laisser filer. Nous nous efforcions de le peaufiner pour qu'il ait le plus de chances possible de flotter. Mais une fois lâché, on le laissait faire.

— Abandonner un truc que j'aurais mis des mois à fabriquer ? Impensable !

— Il n'était pas question de l'abandonner. En fait, il était censé être prêt à vivre sa vie. C'est comme ça qu'on voyait les choses. On restait sur le rivage pour le regarder partir. Et on restait là jusqu'à ce qu'il disparaisse. Pendant toutes ces années, je n'en ai jamais vu aucun couler. J'en fabrique encore un chaque année.

— Avec ton père ?

— Non, il est décédé il y a longtemps. Quand j'avais quinze ans, précisa Suraj en écrasant son mégot. Je leur donne toujours un nom. Ça te dit que j'appelle celui-ci Nomi ? Le *ss Nomi* ? Si je le termine dans les prochains jours, on pourra le mettre à la mer.

Devant l'absence de réaction de la jeune femme, il crut qu'elle avait retrouvé son regard vitreux et son état bizarre. Qu'est-ce qui clochait chez cette fille qui s'enroulait dans un drap et se mettait à planer, comme défoncée ? Il éprouva un soupçon d'inquiétude, ce qu'il n'avait pas ressenti pour qui que ce soit depuis fort longtemps.

— Pas un bateau. Je ne suis pas une fille de bateau.

Elle semblait revenir à la réalité.

— Je suis une fille d'avion. J'aime les aéroports, éclairés, bruyants, pleins de gens, de café chaud et de nouilles, à tout moment de la journée. On devrait me donner une chambre dans un aéroport. Tu sais, comme ce type dans le film *Le Terminal*… Je pourrais vivre comme ça, sans problème. Quand tu auras fabriqué un avion, tu pourras lui donner mon nom.

— Les avions n'ont pas de nom. Ils ont juste des numéros.

Il remarqua qu'un moustique venait de se poser sur elle et lui transperçait la peau du cou, se balançant d'avant en arrière tout en lui suçant le sang. Il s'activait incognito. Suraj le fixait, fasciné par la peau brune et soyeuse sur laquelle le moustique festoyait. Il devait détourner les yeux. Elle allait bientôt sentir la piqûre et écraser l'insecte.

Ce qu'elle fit. En inspectant sa paume, elle grimaça.

— Le soir du voyage, je ne suis pas retournée dans mon wagon. Je me demande ce que sont devenues ces trois femmes. Elles doivent être quelque part dans la ville. On est peut-être voisins ? Peut-être que la plus grosse des trois est en train de tourner en rond dans le labyrinthe du temple, perdue à tout jamais. Elle va peut-être oublier qu'elle doit retourner auprès de sa famille. Elle va devenir une sainte. Dans plusieurs années, ses horribles enfants viendront se prosterner à ses pieds.

Elle parlait de plus en plus vite, emportée par le scénario qu'elle imaginait.

— Ça ne te dirait pas ? Ton esprit totalement effacé, nettoyé comme un disque dur ? Recommencer sans aucun souvenir ?

Quand il repensait à l'épisode du chien, il rêvait évidemment de voir son esprit totalement décapé. Il pensait à sa femme en compagnie de son nouveau compagnon – un vieil ami à lui. Ils jouaient au cricket le dimanche ; elle avait fait sa connaissance lors d'une partie, alors qu'elle était venue leur apporter des bières et des sandwiches au poulet. Ils avaient pique-niqué ensemble près du terrain. Par la suite, chaque fois que Suraj était en déplacement pour son travail, il y avait eu d'autres sandwiches. Et plus que des sandwiches. Des tas de souvenirs qu'il aurait préféré oublier.

Cela faisait un moment qu'ils n'avaient pas entendu le buffle. Son propriétaire l'avait peut-être emmené. Hormis les remous lointains de la mer, il n'y avait aucun bruit. Suraj avait l'impression qu'ils étaient les deux uniques survivants sur terre.

Nomi commença à se gratter énergiquement le cou. À la lumière des lampes cachées sous le feuillage des arbustes, Suraj remarqua la cloque rouge qui se formait là où le moustique l'avait piquée. C'était un carré de peau gonflé, probablement plus chaud que le reste de son corps. De la salive. Voilà ce qui soulageait ce genre de piqûre.

Il détourna les yeux et réfléchit attentivement à la question qu'il poserait ensuite. Il finit par demander lentement, presque timidement :

— Tu as l'habitude de parler autant avec les gens que tu rencontres pour la première fois ? Moi pas. Je n'avais encore jamais raconté cette histoire de gare inconnue où j'ai passé la nuit.

Il parlait sur un ton bourru comme si on lui tirait les mots de la bouche. Il voyait bien à son air surpris et à son silence qu'elle était ravie. Toutes les femmes fondaient en entendant ce type de mièvreries. Elles étaient persuadées d'avoir ce petit quelque chose de spécial qui faisait que les hommes se confiaient à elles.

Nomi ne lui répondit qu'après avoir vidé son verre et s'être levée.

— Je n'en sais rien. C'est probablement parce qu'on sait qu'on ne se reverra jamais après cette mission. Comme tous ces gens qui sympathisent dans un avion ou dans un train.

— Ah bon ? On ne se reverra pas ?

Il laissa cette idée progresser lentement dans son esprit embrumé. Il lui semblait tout à fait improbable qu'ils ne se revoient jamais. Ils auraient de nombreuses occasions de se recroiser. Il devinait entre eux un minuscule courant, à peine perceptible. Qui s'intensifierait s'il y veillait. Le potentiel était là.

Quand il sentit des gouttes de pluie sur son visage, il leva les yeux.

— Voici la pluie, annonça-t-il.

Il rassembla son couteau et la bouteille avant de repousser sa chaise.

L'obscurité suintait du sol, recouvrant peu à peu chacun des arbres, chacune des habitations, les fondant en un bloc de ténèbres. Dans une ruelle, un vieil homme corpulent s'installa tant bien que mal dans le rickshaw qu'il avait réservé pour la soirée.

— Elles sentent toutes le moisi, comme de vieilles serviettes humides, et elles sont tout aussi flasques… grommelait-il. Je veux une jeune fille bien tendre, à la peau aussi lisse qu'une tomate. Et juteuse quand on mord dedans.

Johnny Toppo était allongé sur un toit à proximité ; avec son baluchon en guise d'oreiller, il contemplait le ciel injecté de sang. Il avait mis son argent dans ce même baluchon. Il recomptait mentalement les billets. Quatre-vingt-seize roupies. Pas grand-chose, mais c'était déjà ça. Le vent était tombé. Il faisait à présent si lourd qu'une nouvelle averse était prévisible. Il avait tendu une bâche sur sa charrette à bras lestée de briques. Il avait mis sous clé ses casseroles et ses ustensiles. Rien à craindre. Il essuya la sueur sur son visage émacié. Il pouvait dormir à présent. Ses genoux ne le faisaient pas trop souffrir, son dos non plus. Il poussa un profond soupir et ferma les yeux.

Badal était allongé sur son lit de corde dans la moiteur de sa chambre. Il ouvrait et refermait le portable qu'il avait acheté pour Raghu. Chaque fois qu'il relevait l'écran, une lumière bleue s'allumait, éclairant son visage et ses yeux. Il avait encore des traces de sang sur le nez. Des grains de sable avaient pénétré dans le téléphone. Il souffla dessus pour tenter de les enlever.

L'obscurité effaçait peu à peu les taudis, les hôtels, les temples, les étals fermés en bordure de route, les bateaux abandonnés sur la plage. La vieille femme que Badal croisait tous les matins dormait sous son *neem* et salivait dans son sommeil en rêvant de sucre.

Un fou creusa un trou sur le sable gris terne avant d'y planter tendrement une brindille. Il plongea une tasse en terre dans la mer puis revint en trottinant vers sa brindille pour l'arroser. Il s'allongea ensuite à côté d'elle, soupirant d'aise dans la fraîcheur de son ombre.

Au Swirling Sea Hotel, Latika dormait d'un sommeil agité et anxieux. Elle rêvait qu'elle était au centre d'une scène éclairée, incapable de prononcer le moindre mot. Elle avait oublié la chanson qu'elle était censée interpréter et ne savait plus pourquoi elle était sur scène. Au bout du couloir, Gouri ne dormait pas ; comme tous les soirs, elle tenait une photo de son défunt mari et lui racontait tout ce qu'elle ne pouvait dire qu'à lui.

Une crique peu profonde, regorgeant de déchets recouverts de roseaux et enveloppés de ténèbres, séparait leurs chambres de l'hôtel de luxe voisin. Là, de l'autre côté de la crique, Nomi était allongée sur un grand lit double. Elle avait dressé autour d'elle des monticules de coussins auxquels elle avait ajouté son sac à dos, son guide touristique, les couvertures supplémentaires qu'elle avait roulées. Il ne lui restait plus qu'un petit espace rectangulaire dans lequel elle s'était logée en position fœtale. Elle étreignait un coussin et tentait de ne pas penser au moine de la plage. Il était quelque part dans cette ville. L'avait-il vue ? L'avait-il reconnue ? Certainement puisqu'elle-même l'avait reconnu.

Pendant des années, elle s'était employée à rassembler des informations et du courage. Elle avait patiemment organisé tous les détails, attendant l'occasion de revenir et de voir de ses propres yeux. Et puis cette mission avait été programmée. Cela avait fonctionné ! Et alors ? Elle avait passé une bonne partie de la soirée assise sous la douche, à grelotter de froid mais incapable de fermer l'eau. Elle était lâche. C'était ce que lui disait sa mère adoptive quand elle rentrait de l'école couverte de sang après s'être battue : elle se battait car, au fond, elle était lâche.

Une voix retendit dans un poste de télévision d'une chambre voisine. Pas la chambre de Suraj mais celle d'en face. Que faisait Suraj ? Sculptait-il son bateau ? C'était idiot de fabriquer tous ces bateaux juste pour les mettre à l'eau. Quel foutu romantique ! Elle était prête à parier qu'il était aussi du genre à glisser des messages dans des bouteilles qu'il jetait ensuite à la mer.

Elle enfouit sa tête sous l'oreiller pour ne plus entendre le son de la télévision. Elle repensa à la matinée, aux critiques du guide sur ses vêtements. Quel toupet ! Elle était si furieuse qu'elle aurait pu en devenir violente. Il lui avait fallu tout son sang-froid pour ne pas insulter ces deux types qui, au prétexte de juger de la décence de son treillis et de sa chemise, l'avaient reluquée.

Elle n'était jamais habillée comme il fallait. L'orphelinat l'avait expédiée à Reading en Angleterre où vivait alors sa mère adoptive, avec un sac de paquetage soigneusement préparé. Il contenait un peigne rose, une brosse à dents assortie, un tube de gel dentifrice vert, des barrettes brillantes, des sous-vêtements et quatre robes de coton, toutes de couleur différente. Comme c'étaient ses premiers habits neufs, elle n'arrêtait pas de les toucher. Pourtant, à peine sa mère les avait-elle sortis du sac qu'elle les avait mis de côté sans même les regarder, en disant qu'ils n'étaient pas adaptés. Elle avait dressé une liste de vêtements dont Nomi n'avait jamais entendu parler : collants, anorak, dessous en Thermolactyl… Elle l'avait emmenée dans un magasin. Immense. Nomi n'avait jamais vu autant de choses rassemblées en un seul endroit. Elle était passée d'allée en allée, sans vraiment rien voir, remplie de haine contre cette femme qui avait jeté ses nouvelles robes. Elle voulait s'enfuir. Elle était parvenue à filer vers une autre section du magasin et s'était cachée parmi la marchandise. Elle s'était retrouvée flanquée d'innombrables rangs de boucles d'oreilles, de colliers, de barrettes et de bracelets. Émerveillée, elle avait saisi un collier de perles multicolores, qu'elle avait glissé dans sa poche avant que quiconque ne la voie. Elle n'aurait jamais pu expliquer pourquoi elle avait volé ce collier – en tous les cas, elle avait éprouvé un sentiment jubilatoire de revanche. En sortant du magasin, elle avait été tout à coup cernée par la sonnerie atrocement stridente d'une alarme. Elle ne connaissait pas les alarmes et n'avait pas compris pourquoi des hommes en uniforme lui étaient tombés dessus. Elle se souvenait qu'elle leur arrivait à peine à la taille – ils étaient si grands ! Et elle se souvenait encore de la satisfaction hargneuse qu'elle avait ressentie quand sa mère avait fouillé dans ses poches et en avait sorti les perles en bafouillant : "C'est juste un malentendu, je vous assure. Ce n'est pas une voleuse. C'est qu'elle vient d'arriver, il y a deux jours, d'un autre pays…" Un des vigiles avait rétorqué : "Vraiment ? C'est quoi ce pays où l'on ne connaît pas la différence entre voler et acheter ?"

Malgré le coussin sur ses oreilles, le son de la télévision augmentait et elle entendait par-dessus des hommes en train de discuter : ils parlaient fort et riaient aux éclats. La maison de sa mère adoptive était toujours si calme qu'on y entendait les feuilles tomber, la pluie goutter du toit – si calme que Nomi pouvait difficilement pleurer la nuit sans être entendue. Elle essaya de rester allongée sans bouger comme elle avait appris à le faire dans cette maison-là. Il y avait un mur entre elle et les hommes qui regardaient la télévision. Un mur fin puisqu'il laissait passer tant de bruit. Mais un mur tout de même.

Quelques instants plus tard, elle bondit hors du lit. Vérifia une nouvelle fois que son placard n'était pas une porte et jeta un œil sous le lit. Passa la main sur les rideaux rouges. Ouvrit grande la porte de la salle de bains. Aucun intrus. Elle se recoucha.

Elle devait dormir. Elle ferma les yeux. Elle avait une technique pour s'endormir, toujours la même : repenser aux bois et au lac. C'est l'été. Elle parcourt à bicyclette la campagne norvégienne, il est environ une heure du matin. Elle est avec cinq autres filles, c'est la fin de l'année scolaire, elle a seize ans. Ses premières vacances avec des camarades de classe. Les autres ont l'habitude de ce genre de périple, mais pour elle, c'est tout nouveau et étrange. Elle ne parle pas beaucoup, s'efforce de garder le rythme, de pédaler fort. Parce qu'elle est plus petite et plus menue, elle a du mal à rouler aussi vite que ses amies, elle s'essouffle. Vers deux heures du matin, quand elles atteignent la forêt, il ne fait ni jour ni nuit ; c'est un crépuscule phosphorescent, baigné d'une lumière incroyable dans laquelle tout semble possible. Elles montent deux tentes, Nomi s'installe dans l'une d'elles. Les autres n'ont pas attendu : elles se sont précipitées pour aller nager dans le lac. Assise sous la tente, Nomi n'ose pas en sortir. Elle s'entend respirer : elle sent l'odeur de nylon de la tente, sa propre transpiration, un shampooing qui a coulé dans un des sacs. Puis elle entend un oiseau, qui n'appelle pas mais qui chante. Un bref chant éthéré. Un autre oiseau lui répond par un autre chant, et le premier recommence. Les deux oiseaux s'adressent ainsi des chants, inlassablement. Elle sort de la tente à quatre pattes, aperçoit devant elle une étendue argentée qui reflète cette prodigieuse nuit estivale, les arbres noirs, la luminosité du ciel. Les filles ont laissé leurs habits en tas sur la berge. Elles sont loin dans le lac, on entend leurs joyeux éclats de voix. Elle perçoit quelques chatoiements dorés – leurs cheveux. Personne ne regarde dans sa direction. Elle se retourne : elle est seule. Elle tripote un bouton. Son cœur bat à tout rompre dans sa poitrine. Elle n'a jamais fait ça auparavant, pas même dans des vestiaires, chez un médecin ou dans un dortoir. Jamais devant les autres. Cette nuit-là, elle déboutonne sa chemise et l'enlève. Elle ouvre la fermeture de son jean et le fait glisser à terre. Puis très vite, dans la foulée, avant de changer d'avis, elle se débarrasse de tous ses sous-vêtements. Elle sent la chaleur de l'air d'été sur sa peau. Personne ne regarde. Personne ne fixe, bouche bée, son corps maigrelet, tassé, aux genoux cagneux, zébré de cicatrices et grêlé de brûlures. Elle pénètre dans l'eau. La fraîcheur lui coupe la respiration. À mesure qu'elle s'avance, l'eau lui semble un peu plus chaude. Elle est à présent enfoncée jusqu'aux épaules. Il n'y a plus rien entre elle et l'eau. L'eau la traverse et reflue, douce, fraîche. Les oiseaux continuent d'échanger des chants, elle les entend par-dessus ses propres éclaboussements et les exclamations réjouies de ses amies. Saisie d'une folle envie de se laisser aller, elle se met sur le dos, peu importe qu'on voie ses seins. Au-dessus d'elle, un ciel d'opale.

Quand Nomi finit par fermer les paupières, toute la ville de Jarmuli dormait. Prêtres, guides et pèlerins avaient déserté le grand temple. Des vigiles somnolents étaient assis devant les autels. Les idoles contemplaient les flammes rougeoyantes et dorées des lampes à huile. Au large, la lanterne isolée d'un bateau de pêche flottait sur

l'eau sombre. Dans les profondeurs, des bancs de poissons se dirigeaient vers ses filets, empressés jusqu'au bout.

Quand j'ai ouvert les yeux, il pleuvait dans la chambre. Des rideaux de sang au travers desquels je ne voyais rien. J'ai cru que je devenais aveugle, que je perdais la tête. Enfant, j'avais inventé un jeu : chaque fois que j'avais peur, je faisais semblant d'être morte. La vie avait cessé en moi ; désormais, rien ne pouvait m'arriver, il n'y aurait plus de douleur, plus jamais. C'est ce que je me suis dit à ce moment-là. Je suis restée immobile, me forçant à ne presque plus respirer. J'étais une poupée de chiffon tenue par un fil. Pas une once de chair ni de sang en moi, rien qui puisse faire mal. Quand j'ai rouvert les yeux, tout était recouvert d'une pellicule huileuse, des arcs-en-ciel glissaient, se dissolvaient, se transformaient, ma tête semblait avoir été défaite puis remontée. Elle était transpercée d'une broche incandescente et l'élancement de douleur me retournait l'estomac. Mais j'avais recouvré la vue. Je ne bougeais toujours pas d'un pouce, je me contentais d'ouvrir et de fermer les yeux pour m'en assurer. Le drap sur lequel j'étais allongée était blanc, doux et pur. Le plafond au-dessus de ma tête était également blanc, tout comme les portes. Le rouge avait disparu, tout semblait à présent pâle et humide. Il y avait des tubéreuses dans un vase, près d'une lampe jaune citron.

Je ne connaissais pas cette chambre, je ne l'avais jamais vue. C'était une chambre d'hôtel – où ça ? Dans quelle ville ? Impossible de m'en souvenir. J'ai détourné le regard du plafond et des portes pour observer la fenêtre et trouver quelques repères. C'est là que j'ai vu des rideaux pourpres qui arrêtaient le soleil ; ils bougeaient et se gonflaient comme s'ils étaient vivants, comme s'ils décidaient ce qu'il convenait de faire. Derrière les rideaux, j'ai vu, sur un arbre sans feuilles, des fleurs cramoisies aux pétales dodus. Mon cœur s'est emballé, prêt à éclater. La tige métallique qui me traversait la tête était chauffée à blanc, mais là n'était pas le pire : en fait, la tige s'enroulait comme une spirale, enserrant mon crâne dans un cercle de feu. J'ai arraché tous mes vêtements et me suis précipitée vers la porte. J'ai ouvert le robinet de la douche, dérapant sur le sol glissant de la salle de bains. L'eau a jailli sur ma tête, mes épaules, mes seins. Trempée, en sanglots, je me suis frottée de toutes mes forces avec mes ongles épais, abîmés, sales et durs. Je me suis griffée, sans pouvoir m'arrêter. Je ne sais pas combien d'heures j'ai passé sous cette douche. Peut-être ne s'agissait-il que de quelques minutes. J'étais frigorifiée, comme écorchée vive. J'ai essayé de retourner dans la chambre. Impossible.

Je pensais avoir éradiqué cette chose, qu'elle ne reviendrait plus jamais. Je ne me laisserais plus jamais intimider, j'attaquerais. J'étais capable de donner un coup de poing dans une brique sans ressentir la moindre douleur, de lécher le sang et de frapper à nouveau. Je donnais des coups de pied dans un ballon dur en pleurant de joie. Les garçons se moquaient de moi, mais je me sentais entière et je pleurais parce que le ballon dans lequel je tapais n'était pas un ballon : c'était la tête d'un homme que je tuais à coups de pied. Voilà comment j'étais venue à bout de la chose, comment je l'avais à moitié tuée. Je pensais qu'elle avait perdu l'envie de se battre jusqu'à ce que je vienne dans cet hôtel, au bord de la mer. J'avais choisi cet emplacement exprès, pour pouvoir dévisager l'océan, lui faire baisser les yeux et lui signifier clairement qu'il ne pouvait plus rien me faire, mais au petit-déjeuner, près de la piscine, j'ai vu cet homme avec son couteau qu'il a plongé dans une pastèque. Pas juste une fois, mais deux, trois fois avant de recommencer. Puis il a séparé les morceaux et le jus rouge a giclé. Je me suis répété que ce n'était qu'un fruit. Une femme s'est approchée avec un plateau et des verres. Elle avait les paupières bleues, les cheveux blonds, des saphirs étincelants aux oreilles, et je me suis répété que ce n'était qu'un fruit, mais je n'arrivais plus à respirer, j'ai cru que j'allais suffoquer. Pourtant, j'ai pris un verre et j'ai dit merci. Je me suis répété que tout était une question de volonté, que ce n'était qu'un fruit que je ne regarderais pas, mais j'ai regardé et j'ai vu la pastèque en morceaux sur une assiette blanche et plate, rouge sur blanc, comme les pamplemousses que nous cueillions, mon frère et moi, et que ma mère coupait en deux.

LE TROISIÈME JOUR

Prise de nausée aux premières heures du jour, Vidya resta alitée toute la matinée. Elle avait la tête qui tournait, les tempes douloureuses, la nuque raide. Fébrile, elle ne voulait rien manger, pas même un simple toast, mais elle insista pour que les deux autres sortent sans elle.

— Tout ira bien, assura-t-elle sur un ton qui se voulait courageux. Ça doit être ma tension ou alors ce truc que j'ai mangé hier dans la rue.

Sa pochette de médicaments à côté d'elle, elle se bourrait de *Nux vomica* 30 CH.

— Demain, je serai requinquée et je pourrai jouer au foot, vous allez voir.

Latika lui tendit un verre d'eau glacée.

— Bois par petites gorgées. Ça contient du sel et du sucre. Il ne faut pas que tu te déshydrates. Mais enfin, quelle idée tu as eue ! Toutes ces crevettes qui baignaient dans l'huile et le piment… on aurait dit du poison. Qu'est-ce qui t'a pris ? C'est l'air marin ?

Elle plaisantait pour camoufler en partie son agacement. Elles n'étaient à Jarmuli que pour deux jours encore. Pouvaient-elles vraiment se permettre de passer toute une matinée au chevet de Vidya ? Latika mourait d'envie de passer la journée à la plage, de sentir les vagues lui caresser les chevilles. Cela faisait des années qu'elle n'était pas allée à la plage. La dernière fois, c'était à Goa, avec son mari, dix ans plus tôt. Il s'était tenu à distance du rivage. "Latika, fais attention ! avait-il crié. Tu vas être emportée sans t'en rendre compte, et quand tu auras parcouru des kilomètres, tu seras incapable de revenir à la nage !" Plus tard, ils avaient mangé du saumon grillé et bu du porto doux de Goa, installés dans une échoppe au toit de roseaux, contemplant le clair de lune sur la mer tandis que quelqu'un chantait au loin de languissants fados portugais. Certains types de musique la faisaient fondre. Elle avait été remuée, bouleversée. Des larmes avaient perlé au coin de ses paupières. Dans cette échoppe, de vieux souvenirs enfouis avaient resurgi – les colombes de la maison voisine, le tamarinier auquel elle grimpait pour cueillir des fruits en forme de baguettes, les sculptures du jardin, la longue Buick grise –, jusqu'à ce qu'elle se rende compte que son mari lui parlait, attendant une réponse, agacé par sa distraction. C'étaient leurs premières vacances en couple depuis des dizaines d'années ; leur fille venait de partir pour une université de Montréal.

En début de soirée, une heure à peine avant le coucher du soleil, Latika caressa les cheveux trempés de sueur de Vidya.

— Nous allons faire une promenade sur la plage, lui annonça-t-elle. Tu nous téléphones dès que tu as besoin de nous.

Vidya ferma les yeux.

— J'ai juste envie de dormir. Il n'y a aucune raison que vous gâchiez votre journée pour moi.

Latika et Gouri prirent un rickshaw jusqu'à la promenade.

— On aurait peut-être dû signaler à l'hôtel qu'elle était seule ? s'inquiéta Gouri au moment où le rickshaw démarrait. Et si elle est prise de vertige et qu'elle tombe ? Ça m'est arrivé une fois et…

— Elle va mieux maintenant, l'interrompit Latika. Quand on a l'estomac détraqué, on a juste besoin de se reposer et de boire.

Dans les cahots du rickshaw et la brise chargée d'air marin, elles s'éloignèrent de l'hôtel, oubliant Vidya et ses problèmes.

C'était un dimanche. Laissant le rickshaw derrière elles, elles se rapprochèrent de la partie animée du bord de mer. Un marché à ciel ouvert débordait sur la plage, avec ses étals de fortune où l'on trouvait, pêle-mêle, des conques, des cauris, des crevettes panées. Les enfants se jetaient gaiement dans les vagues avant de retourner au galop sur le sable. Des gamins tiraient sur leurs saris pour leur proposer des porte-clés en coquillage et des colliers de perles à des prix défiant toute concurrence. Il y avait dans l'air une odeur de poisson en train de sécher, mais aussi une odeur de poisson frit, de vieux poisson et de poisson frais. Dans les bourrasques de vent qui soufflaient du large, rien ne sentait mauvais.

Gouri s'accrocha au bras de Latika pour ne pas perdre l'équilibre et se trempa les pieds, l'air rêveur. Le murmure de la houle couvrait les voix de tous ceux qui les entouraient. Le vent enroulait leur sari autour de leurs chevilles. Elles riaient et tentaient de discipliner leurs cheveux qui voletaient en tous sens. Elles ôtèrent leurs sandales pour pouvoir marcher pieds nus, prenant garde de ne pas écraser les minuscules crabes translucides qui surgissaient du sable et tressautaient en direction de l'eau avant de disparaître à nouveau.

Latika regarda Gouri en souriant. Ce moment de liberté, loin de tout cadre, n'était qu'une pause ; l'inévitable était

reporté alors même que le prédateur niché dans l'esprit de Gouri sommeillait, prenait des forces sans jamais la perdre de vue. Apparemment, Gouri n'avait aucun souvenir de la scène de la veille : Latika l'avait surprise dans sa chambre, valises bouclées, qui s'apprêtait à partir pour Jarmuli alors qu'elles venaient d'y arriver. Comment avait-elle pu confondre sa chambre d'hôtel et sa maison de Calcutta ? Si elle ne se souvenait plus dans quelle ville elle se trouvait, pouvait-on vraiment la laisser seule ? Quel futur l'attendait désormais ? Allait-elle demeurer sous la garde constante de son fils ? Ou bien celui-ci la placerait-il dans une maison de retraite ?

Alors que son existence menaçait de sombrer dans la catastrophe, Gouri marchandait le prix d'un coquillage, dans un état de paisible ignorance. Elle acheta une miniature en plâtre du grand temple avant de remarquer un vendeur de thé et d'être attirée par l'odeur musquée de terre humide émanant du thé servi dans une tasse d'argile. Impossible de se rappeler quand elle avait bu pour la dernière fois un thé à l'odeur de pluie. Elle en prendrait tout de suite trois tasses pour rattraper le temps perdu. Où servait-on encore ce type de thé à Calcutta ? Sa dernière tasse devait vraiment dater… Pour sûr, elle en voulait trois.

Mais deux suffisaient peut-être ? Elle avait un petit problème de sucre. Même si elle n'était pas encore diabétique, elle devait faire attention parce que son père avait eu du diabète.

— Regarde, n'est-ce pas le guide qui nous a fait visiter le temple ? s'écria Latika, interrompant Gouri dans ses tergiversations.

— Comment ? Mais oui, tu as raison. C'est Badal ! s'exclama joyeusement Gouri. Allons le…

— Un type bizarre, tellement taciturne et hautain… S'il souriait un peu, il ne serait pas mal.

— Pas si bizarre que ça. Et pas taciturne du tout. Sur le chemin du temple, il m'a raconté sa vie. On a bien discuté. Son père est mort quand il était enfant, son oncle l'a dépouillé de son héritage, et maintenant, il le fait travailler et récupère tout l'argent.

— Comment as-tu fait pour en apprendre autant ?

Mais Gouri se dirigeait déjà vers le stand, le sourire aux lèvres, prête à aller saluer Badal. Elle s'arrêta néanmoins à mi-chemin. De là où elle se trouvait, elle entendait le marchand de thé et le guide se disputer. Latika la rattrapa et lui saisit le bras.

— Ne pars pas si vite au milieu de cette foule, je vais te perdre.

— Je ne suis ni son père ni sa mère, disait le marchand. Il peut aller au diable.

— Mais où a-t-il bien pu passer ? Et s'il lui est arrivé quelque chose ? Ce n'est qu'un gamin, répliqua Badal sur un ton angoissé.

— Un gamin ! Et moi, je suis né de la dernière pluie, c'est ça ? Qu'est-ce que ça peut vous faire qu'il ne soit pas là ? C'est pas vous qui lui donnez des sous que je sache ?

— Des sous ? bredouilla Badal. Mais pourquoi est-ce que je…

— Pourquoi est-ce que vous lui donneriez des sous ? Tout cet argent jeté par les fenêtres, c'est le mien ! Je perds mon temps avec lui, *Babu*. Regardez : maintenant, je me retrouve à laver les casseroles, préparer le thé, ramasser l'argent, m'occuper des gens – je fais tout. Est-ce que j'ai embauché ce type pour faire tout le travail à sa place ?

Le vieil homme remarqua enfin Gouri, qui se tenait tout près d'eux, l'air hésitant.

— *Babu*, j'ai des clients. J'ai des choses à faire, moi.

En se retournant, Badal vit lui aussi les clientes dont Johnny Toppo se préoccupait. Il tourna la tête pour ne pas avoir à croiser leur regard. C'était la grosse dame bavarde qu'il avait transportée la veille sur son scooter – elle n'arrêtait pas d'ouvrir et de fermer la bouche, on aurait dit une grenouille, déversant son flot ininterrompu de paroles, encore et toujours… Des observations idiotes, des questions indélicates. Et la rousse, toute maigre, qui s'était moquée de lui au temple. Il avait besoin d'interroger Johnny Toppo au sujet de Raghu qu'il n'avait pas revu depuis cette soirée où il l'avait surpris en compagnie du moine. C'était fichu à présent, avec ces deux bonnes femmes plantées là. Il s'éloigna rapidement tandis que Johnny Toppo le dépassait, haranguant les clientes de son *"Chai, cha-ai !"* et affichant un gentil sourire pour les dissuader de migrer vers un autre vendeur.

Gouri, qui avait décidé qu'elle prendrait son thé chez lui, se précipitait déjà dans sa direction, flageolante et de guingois. Elle s'appuya contre la charrette à bras.

— Latika, viens voir, des tasses en terre !

— Je donnerais n'importe quoi pour un café, rétorqua Latika qui l'avait rejointe.

— Un biscuit, *Didi* ? Vous prendrez bien quelques biscuits ? Sucré, salé ? Cumin, cardamome ?

Johnny Toppo montrait du doigt l'ensemble de ses pots. Le thé bouillonnait dans une grosse casserole cabossée et culottée de vieilles couches de graisse brûlée. Un chiffon noir de crasse entourait le manche comme un pansement. Johnny Toppo versa le thé en tenant la casserole bien au-dessus des tasses alignées. C'était un truc qu'il avait peaufiné grâce à des années de pratique pour remplir à moitié les tasses de mousse.

Latika souffla sur son thé chaud avant d'y plonger un gros biscuit. Il croustillait bien plus que les biscuits industriels qu'elle achetait chez elle. Devait-elle en rapporter quelques-uns ? Ils n'auraient évidemment pas le même goût si elle les mangeait seule, à la table du salon dans son appartement du septième étage, attendant que le téléphone sonne. C'était différent de les manger dans ce cadre, au grand air, aux côtés de Gouri et du marchand qui criait régulièrement *"Chai, chai"*. Le soleil ne tarderait pas à amorcer son plongeon dans la mer, la journée toucherait à sa fin. Elle préférait ne pas y penser.

— Les jours passent si vite, chuchota Gouri.

Johnny Toppo n'avait pas d'autres clients. Il continuait pourtant à tourner le thé au lait brunâtre sur son réchaud, sa façon à lui de signifier au monde qu'il travaillait encore. Il marmonnait entre ses dents.

— Je vais virer ce salopard, la pitié est la source de tous les ennuis.

Puis, changeant de préoccupation, il se mit à fredonner les paroles d'une chanson que Latika tenta de suivre, se détournant du bavardage de Gouri et de tous les autres bruits. Il y était question d'un village… mais dans quelle région ?

Les rizières sont vert émeraude, mon amour,

Noir est le dos du corbeau,

Mais rien n'est aussi noir, d'un noir aussi profond,

Que les yeux qui me regardent, là.

Tes yeux illuminent ma vie, mon amour,

Je suis pris aux mèches de tes cheveux,

Cet arbuste à fleurs rouges, mon amour,

Est pour toi. C'est moi qui l'ai planté, là.

Latika brûlait d'envie de lui poser des questions. Et après tout, pourquoi pas ?

— C'est une chanson traditionnelle ?

— Non, madame, ce n'est rien du tout. Des trucs que j'invente, répondit Johnny Toppo en affichant un sourire édenté. Mais elles ont toutes le même air, car il n'existe qu'un seul air. Un air qui vient de mon village.

Il se retourna pour mettre à tremper dans le seau une pile de tasses. Latika se demandait pourquoi il portait une grosse écharpe autour du cou en cette journée si chaude. Elle lui aurait bien posé d'autres questions mais n'osait pas.

— En fait, madame, lança-t-il par-dessus son épaule, la plupart du temps, je ne sais même pas ce que je chante. Autrefois, je ne chantais jamais. J'ai commencé quand j'ai tout quitté pour venir ici.

Quand il rit de nouveau, son visage se plissa et ses yeux furent réduits à une ligne se perdant entre ses pattes-d'oie. Latika aurait voulu s'asseoir sur le banc et lui demander : "Et cette femme dans la chanson ? Qui est-elle ? Où est-elle passée ?"

Mais Johnny Toppo avait à présent d'autres clients auxquels il proposait des biscuits sucrés ou salés sur exactement le même ton que celui utilisé plus tôt avec Latika et Gouri. Latika se détourna, déçue de découvrir qu'il s'adressait à tous de la même manière. Sa mauvaise humeur resurgit et elle regretta une fois encore de ne pas avoir de café.

Elles buvaient leur seconde tasse de thé quand Latika tapota brusquement la main de Gouri.

— N'est-ce pas…? commença-t-elle dans un souffle.

Pendant quelques secondes, Gouri ne saisit pas ce que son amie désignait.

— De qui parles-tu ?

Au moment où elle posait la question, elle comprit.

Le fils de Vidya, Suraj, traînait devant l'un des étals. En compagnie d'une fille. Le vendeur les poussait à acheter des babioles, leur mettant sous le nez un truc, puis un autre. Latika le vit brandir successivement un temple de pierre, une otarie et, enfin, un porte-clé. Puis ce fut le tour d'un long collier de coquillages. La fille le fixa comme si elle n'avait jamais vu de collier de sa vie et fit brusquement volte-face. Le marchand le tendit alors à Suraj en tentant de l'amadouer. Après avoir résisté quelques instants, Suraj plongea la main au fond de sa poche, paya le marchand et suivit la fille. Quand il lui tendit le collier, elle n'eut aucune réaction. Il lui dit quelque chose, lui effleura le coude. Elle sembla alors revenir à la réalité. Elle finit par accepter le collier en souriant.

— Mais ce n'est pas Ayesha ? s'étonna Gouri en ajustant ses lunettes. Je suis sûre qu'Ayesha a les cheveux courts. Enfin, je me trompe peut-être. J'ai une mauvaise mémoire des visages.

— Évidemment que ce n'est pas Ayesha ! Tu es aveugle ou quoi ?

Ayesha, la belle-fille de Vidya, avait au moins dix ans de plus que cette gamine qui tripotait à présent les coquillages du collier. Et elle devait peser dix kilos de plus qu'elle.

— Mais enfin Gouri, tu ne vois pas que c'est la fille qu'on a rencontrée dans le train ?

— Le train ? Quel train ?

— Dieu du ciel, Gouri, la fille du compartiment ! Le train qu'on a pris pour venir de Calcutta. Cette fille – tu lui as même parlé, vous avez échangé vos places… Cette fille qui est sortie du compartiment et qui n'est jamais revenue. Tu t'en souviens ?

Quand Suraj et sa compagne commencèrent à se diriger vers le stand de thé, les deux femmes se levèrent précipitamment pour s'en éloigner. Johnny Toppo leur courut après.

— Et mes sous ? Vous n'avez pas payé ! vociféra-t-il.

— On allait prendre une autre tasse, répliqua Latika. On ne partait pas.

Elle se dépêcha de fouiller dans son sac pour trouver l'appoint. Surveillant Suraj du coin de l'œil tout en incitant Gouri à poursuivre son chemin, elle tentait de calmer le vendeur qui avait repéré deux clients incertains près de sa charrette.

— Dépêchez-vous ! Mon employé n'est pas venu aujourd'hui, je dois me débrouiller tout seul, bougonnait-il.

Les deux amies rentrèrent à l'hôtel en silence. Trop de choses se bousculaient dans leur esprit. Arrivées devant la grille, elles échangèrent un regard.

— Pas un mot de tout ça, ordonna Latika. On ne doit pas gâcher les vacances de Vidya.

— Mais cette fille est peut-être une simple amie. J'ai trouvé qu'elle souriait poliment, rien de plus. Tu sais bien comment sont les jeunes aujourd'hui, très proches les uns des autres… Pas plus tard que l'autre jour…

— Proches ! De quel droit se balade-t-elle sur une plage avec un homme marié, qui lui achète des colliers par-dessus le marché ? Tu n'as pas remarqué son air aguicheur ?

— Mais pas du tout ! Vraiment, Latika, tu vois le mal partout, répliqua Gouri d'une voix rassurante. Tout ça parce que ton…

Elle en avait déjà trop dit. Latika pinça les lèvres, le visage soudainement flétri, comme vidé de tout son air. Elle redressa les épaules.

— On ne parle pas de moi, coupa-t-elle avant d'ajouter, après une profonde inspiration : Vidya n'a pas besoin d'apprendre ça maintenant. Oublie ce que tu as vu.

Mais Gouri parviendrait-elle à oublier ? Son amnésie avait ceci de pervers qu'elle la poussait immanquablement à raconter ce qu'il ne fallait pas. Latika aurait voulu pouvoir glisser dans son sac de petites cartes lui rappelant d'oublier : oublier Suraj et cette fille, bien sûr, mais oublier aussi l'aventure de son mari avec son étudiante. Quelle idiotie d'avoir choisi Gouri comme confidente ! Celle-ci lui avait bien évidemment conseillé de chercher du réconfort auprès de Dieu et lui avait assuré que tout malheur s'accompagnait d'une bénédiction. Depuis, elle avait le chic d'évoquer le sujet quand Latika s'y attendait le moins. Trente et une années s'étaient écoulées, mais la moindre allusion à ces deux mois de sa vie la déprimait aussitôt.

Le visage rebondi de Gouri avait perdu son air enjoué.

— Tu as raison, acquiesça-t-elle gravement. Ah, ce que les mères doivent endurer ! Elle n'a pas besoin d'apprendre ça maintenant. Ce garçon a commencé par épouser une fille que Vidya n'aimait pas. Tu te souviens comme elle était contrariée quand il lui a annoncé qu'Ayesha était bien plus âgée que lui ? Et maintenant, il flirte avec une autre, deux fois plus jeune que lui.

Si elles mentionnaient ce qu'elles avaient vu, Vidya serait instantanément happée dans un tourbillon de honte et d'inquiétude. Certes, elle n'avait jamais beaucoup apprécié sa belle-fille et avait souvent souhaité ne plus entendre parler d'elle. Mais tomber sur son fils et sa maîtresse, sur la plage qu'elles fréquentaient ? Il séjournait peut-être à l'hôtel voisin ? Voire dans le même hôtel qu'elles, occupé à Dieu sait quoi juste au bout du couloir ?

Latika remonta ses lunettes et secoua la tête comme pour s'éclaircir les idées. Elle ne devait pas se laisser aller à ressasser de vieilles histoires. Elle devait vivre dans le présent. Suraj. Se concentrer sur Suraj, qu'elle avait connu tout bébé. Elle avait partagé avec Vidya la joie inquiète de le voir monter seul l'escalier raide de sa vieille maison. Quand il était enfant, Latika lui avait appris à réciter des poèmes. Quand il avait commencé à jouer dans des pièces de théâtre à l'école, elle n'avait raté aucune représentation et l'avait applaudi avec fougue. On avait cru qu'il deviendrait un grand acteur. Elle lui avait donné des leçons de chant. Lui et la fille de Latika, qui avait le même âge, s'installaient côte à côte près du piano. Même s'ils chantaient légèrement faux, les deux enfants s'accrochaient. Suraj fermait les yeux et fronçait tellement les sourcils que son front de petit garçon était aussi ridé que celui d'un vieillard. Il avait été un gamin irrésistible, le chouchou de l'école, celui que toutes les filles adoraient. Il avait un visage magnifique. Elle se rappelait encore le teint orangé de ses joues dans la lumière du soleil couchant, l'éclat de ses cheveux châtain clair faisant de lui le soleil dont il portait le nom. Un jour, elle avait demandé à son mari de le photographier ainsi, puis elle avait donné la photo encadrée à Vidya. Elle avait eu envie de la légender : "Suraj baigné de soleil", mais cela lui avait finalement paru un peu simplet. Le cliché était toujours sur la table de nuit de Vidya, le noir et blanc virant au sépia.

Rien dans cette photo ne laissait présager le Suraj qu'elle avait aperçu aujourd'hui, les yeux défoncés, dépravé, flirtant avec une quasi-adolescente. La fille du train. On aurait dit une gamine. Les apparences étaient décidément trompeuses.

— C'est vrai ce qu'on dit, murmura-t-elle. Les enfants occidentaux grandissent plus vite que les nôtres.

— Un autre ? Mais oui, ce thé était vraiment excellent. Et si on y retournait ? Pourquoi est-on parties si vite ?

Gouri regardait Latika à travers ses lunettes rondes, l'air réjoui. Sa voix pétillait d'enthousiasme.

Quand j'ai pris l'avion pour la toute première fois, ma nouvelle mère m'attendait à l'aéroport. J'avais une ficelle autour du cou, avec une étiquette sur laquelle étaient inscrits mon nom et d'autres informations puisque je voyageais seule. Un colis expédié d'un pays à un autre.

Elle s'est approchée de moi avec un grand sourire. Elle avait des cheveux jaune paille et des yeux gris. Elle portait une robe. Aucune femme de son âge ne portait de robe dans mon pays d'origine. Cette robe lui arrivait aux genoux ; en dessous, ses jambes découvertes étaient couleur de cire et striées de veines vertes sur toute la longueur des mollets. Elle tenait un collier de coquillages roses qu'elle m'a passé autour du cou, souriant de toutes ses dents. Puis elle m'a écrasé la main avant d'attraper mon sac : "Il est tout léger ! s'est-elle écriée. C'est tout ce que tu as pris ?" Plus tard, dans un taxi, elle m'a expliqué qu'elle m'avait apporté le collier parce qu'elle avait appris qu'il était de coutume dans mon pays d'accueillir les gens avec des guirlandes – si elle n'avait pas opté pour une guirlande de fleurs, c'était parce qu'elle voulait m'offrir quelque chose qui durerait, une chose qui me rappellerait cette journée, qui marquerait mon périple au-delà de plusieurs mers.

J'ignore pourquoi j'ai déchargé toute ma colère sur ce collier le jour où je l'ai entendu dire à sa sœur au téléphone qu'elle n'en pouvait plus, que c'était peut-être une erreur. Elle voulait parler de moi. J'étais l'erreur qui vivait pourtant avec elle depuis trois ans déjà. J'ai eu du mal à casser le collier car il était monté sur un fil de nylon mais, dans ma rage, j'ai réussi à le disloquer. Depuis ce jour, je hais les colliers de coquillages. Moi non plus je n'avais pas demandé à être envoyée chez elle, dans ce pays reculé où il faisait nuit même le jour et où je n'avais aucune amie. J'ai balancé les coquillages par ma fenêtre dans un coin du jardin où j'étais sûre qu'elle passerait. Plus tard, je l'ai vue marcher dans l'herbe précautionneusement et ramasser les morceaux.

Avant ce collier, je n'avais reçu que très peu de cadeaux. Les boucles en or qui avaient appartenu à Chuni et quelques autres broutilles de la part de Jugnu. Il était le seul à l'ashram à me donner de petites choses : des fleurs, des fruits, des feuilles séchées aux drôles de couleurs, des papillons morts, des grenouilles aplaties, des pierres zébrées – c'était sa conception des cadeaux pour filles. Un jour, il a assemblé de fines lames de métal pour en faire une girouette et a déclaré qu'elle nous appartenait à tous les deux. Il a grimpé sur le toit de sa cabane et l'y a fixée. Il a ajouté que lorsque le vent l'orienterait vers le nord, il serait temps. "Temps de quoi ?" lui ai-je demandé. "Temps de partir pour un autre pays", m'a-t-il répondu. La girouette crissait et grinçait sur son axe quand elle daignait bouger, mais chaque fois qu'elle remuait dans la brise, je m'enflammais et Jugnu me disait : "Tu vois, elle prend la direction du nord. Elle y sera bientôt, et alors…" Je terminais la phrase avec lui : "Alors, nous partirons." Certaines nuits où je ne dormais pas, je pensais à la girouette et je m'interrogeais sur la direction du vent. Et s'il décidait de souffler vers le nord alors que nous dormions ? Et s'il avait déjà soufflé vers le nord et que nous l'avions raté ? Chaque fois que je passais devant la cabane de Jugnu, je fixais le toit, espérant que la girouette tournerait. J'inventais quantité de sorts pour que ça marche : si je voyais un groupe de trois perroquets verts, c'était un signe que la girouette allait bientôt indiquer le nord. Un papillon jaune sur une fleur bleue ? Elle allait tourner dans la bonne direction…

Jugnu faisait toute une histoire autour de chacun de ses cadeaux. "Tu ne vas pas en croire tes yeux, annonçait-il par exemple, personne n'a jamais rien reçu d'aussi beau." C'était comme s'il m'offrait une jolie poupée à robe de dentelle et non une brindille enveloppée dans un bout de tissu sale. Son rituel de pacotille me faisait rire. Je me méfiais des autres résidents de l'ashram, jamais de Jugnu. Il me parlait comme si nous avions le même âge. Avec lui, je me sentais adulte et intelligente. Il me racontait des histoires. Il disait qu'avant de devenir jardinier, il avait illustré des livres. Ses doigts épais ne me semblaient cependant pas faits pour manipuler des crayons. Je lui disais qu'il racontait des histoires, ce à quoi il répliquait :

"Que sais-tu de moi ? Tu ne sais pas qui je suis ni ce que je faisais avant que la guerre ne me tombe dessus."

Au fil des mois, il a changé. Certains jours, il était d'une humeur massacrante et bougonnait tout en travaillant. Parfois, il ne m'adressait pas du tout la parole sauf pour me crier dessus. Il a cessé de fréquenter la salle de prière et ne servait pratiquement plus Guruji. Quand il chantait ses *kirtans*, sa voix n'était qu'un murmure comme s'il s'adressait à Dieu exclusivement, refusant d'être entendu par d'autres.

Une de ses tâches consistait à cueillir les fruits et les fleurs utilisés pour les offrandes quotidiennes dans la salle de prière. Il les cueillait et je le suivais avec mon panier. Un jour, après la cueillette, il s'est assis à l'ombre d'un arbre et a tapoté le sol.

"Viens là, je vais te raconter une histoire. Une histoire du *Ramayana*. Il y est question de fruits ramassés pour Dieu."

Je me suis assise à ses pieds. De grands pieds sales dont les ongles rappelaient la corne de vache, mais j'avais l'habitude de les voir. Tout chez lui me plaisait à présent. Son visage ne me paraissait plus aussi laid, sa cicatrice n'avait plus rien de grotesque. J'aimais sa voix rauque et j'aimais aussi la façon dont nous pouvions travailler côte à côte, la façon qu'il avait de me laisser faire.

"Il était une fois une femme, a-t-il commencé, qui s'appelait Shabari. Bien qu'elle soit fille de chasseur, elle détestait l'idée qu'on puisse tuer des animaux. Elle s'est enfuie de chez elle le jour de son mariage quand elle a compris que

des animaux seraient sacrifiés lors de la cérémonie. Après ça, elle a vécu dans une forêt profonde, dans la grotte d'un ermite dont elle était devenue la servante. Quand l'ermite, qui était très vieux et très malade, s'est retrouvé sur son lit de mort, il a dit d'une voix triste à Shabari qu'il quittait cette vie sans jamais avoir aperçu le Seigneur Rama qu'il avait pourtant passé sa vie à servir. Mais elle ne connaîtrait jamais le même sort, lui a-t-il assuré. Jamais elle ne serait abandonnée. Le Seigneur Rama serait toujours à ses côtés ; un jour même, Il lui apparaîtrait : elle devait donc se tenir prête. Sur ses mots, l'ermite a quitté son corps.

Shabari a retenu des dernières paroles de l'ermite qu'elle devait se préparer. Elle devait nourrir Rama et l'honorer quand Il lui apparaîtrait. Elle devait l'attendre toujours au même endroit, sinon comment ferait-Il pour la retrouver ? Shabari était une femme simple, qui imaginait Dieu à son image, comme un de ses amis.

Elle a donc continué à vivre dans la forêt, dans la grotte de son gourou, même si elle se sentait à présent bien seule et qu'elle perdait parfois espoir. Chaque jour, elle nettoyait le chemin qui menait à sa hutte et, chaque jour, elle cueillait des baies aux quatre coins de la forêt pour avoir quelque chose à Lui offrir s'Il venait chez elle. Elle goûtait chacune des baies qu'elle ramassait pour vérifier qu'elles étaient suffisamment sucrées pour Lui.

Des années se sont écoulées ainsi. Elle a attendu, attendu, jusqu'à devenir une vieille femme aux cheveux blancs, folle, famélique, dépenaillée, et le Seigneur n'est pas venu. Pourtant, chaque jour, elle sortait encore de chez elle en boitant pour balayer le chemin et ramasser des baies. Et chaque jour elle testait la douceur de toutes les baies avant de les disposer sur une assiette d'argile à côté d'un pichet d'eau de source bien fraîche.

Un jour enfin, Rama est arrivé. Accompagné de son frère Lakshmana, il parcourait la forêt à la recherche de son épouse, Sita, qui avait été enlevée. Ils se sont présentés. La vieille femme a fondu en larmes. Le Seigneur était enfin venu ! Son assiette de baies était prête, comme toujours. Elle les a tendrement offertes à Rama.

Alors que le Seigneur s'apprêtait à en manger une, son frère s'est écrié : « Arrête ! Quelqu'un a mordu dedans ! » Lakshmana avait un regard sombre. Il était sur le point de se fâcher vertement contre Shabari.

Rama, serein, a mis la baie entamée dans sa bouche, puis en a saisi une seconde. « Voici les baies les plus sucrées que j'aie jamais goûtées. Et elles sont sucrées car elles ont été ramassées pour moi, avec amour. Elle les a toutes goûtées parce qu'elle ne voulait surtout pas m'offrir de baie acide ou vénéneuse. Je ne peux que la bénir. »"

Jugnu s'est interrompu pour faire un commentaire.

"Son attente s'achevait enfin. Et pourquoi donc ? Dis-moi, quelle est la morale de cette histoire ?"

Il m'interrogeait toujours sur la morale des histoires. Moi qui parvenais généralement à en trouver une, j'ai dû détourner les yeux ce jour-là car je n'avais aucune réponse à lui donner.

"La morale de cette histoire est qu'une dévotion simple et sincère vaut bien mieux que…"

Il a agité le bras en direction de l'ashram avant de poursuivre :

"… bien mieux que des dizaines de manifestations comme tout ce tralala."

Je suis retournée travailler, envahie par la même tristesse qu'à mon arrivée où j'avais réclamé mon frère en pleurant et qu'il n'était pas venu. Cette histoire m'avait remuée. Je croyais que j'allais pleurer car ma gorge était serrée, comprimée par un vide que je n'arrivais pas à avaler. Je repensais à l'attente de Shabari. Dans les histoires, on n'attendait jamais pour rien. Mais je savais déjà que la girouette n'indiquerait jamais le nord. Je ne serais jamais libre. Je passerais ma vie à attendre, sans jamais revoir mon frère ni ma mère. L'histoire de Jugnu m'avait fait vieillir. J'ai aussi compris à ce moment-là que les contes de fées n'étaient pas vrais.

*

J'ai assisté pour la première fois au "tralala" qui dégoûtait tant Jugnu quand on m'a conduite de l'autre côté des fils barbelés, dans la grande salle de réception. C'était en hiver. Je m'en souviens car nous avions passé les trois jours précédant cet événement à fabriquer des guirlandes de soucis – l'odeur de ces fleurs me rappelle encore cette journée. Cela faisait au moins quatre ans que nous vivions à l'ashram mais on ne nous avait jamais autorisées jusque-là à franchir la limite.

Derrière le grillage se trouvaient les maisonnettes à toit rouge dispersées parmi des bosquets d'arbres fruitiers et, entre ces maisonnettes, de grands lampadaires brillants décorés d'ornements contournés. Sur l'une des esplanades devant un groupe de maisons, il y avait un bassin carrelé rempli de lotus roses. Chacune des habitations était entourée d'une clôture délimitant des jardinets. Un chat au pelage fauve et luisant nous observait depuis la véranda de la première maison. Son regard avait la froideur du verre. Dans une autre maison, il y avait des oiseaux en cage.

Nous avons suivi Padma Devi à travers les jardins. C'était la première fois que nous sortions de l'ashram depuis notre arrivée. Certaines d'entre nous, notamment Jui, Champa et Minoti, les plus âgées du groupe, se rappelaient

clairement l'extérieur alors que mes propres souvenirs étaient brouillés, flous. Ces maisons et la salle de réception au toit si haut que j'apercevais au bout du chemin représentaient pour moi un tout autre monde.

On nous avait expliqué que l'ashram recevait ce matin-là la visite du Premier ministre de l'État. C'était un disciple de Guruji. Guruji avait d'autres disciples riches et puissants qui respectaient ses pouvoirs : voilà pourquoi des fillettes réfugiées illégalement étaient en sécurité à l'intérieur de ce lieu. Guruji devait prononcer un sermon spécial. Tous les résidents seraient présents, de même que des centaines de disciples venus des quatre coins de la planète. Car il avait des fidèles partout dans le monde, ainsi que de nombreux ashrams, un peu partout aussi. Dans la première pièce de sa maison, de notre côté du grillage, étaient accrochées des photos des magnifiques ashrams de Vienne, de Genève et d'autres lieux encore que nous ne connaissions que par les livres. Ces ashrams de l'étranger étaient établis dans des maisons de bois au toit pentu, entourées de pins sur fond de sommets enneigés. Guruji avait même son propre avion. Une des photos le montrait en train d'embarquer pour se rendre dans un de ces lointains ashrams.

Ce matin-là, Guruji était suivi de près dans chacun de ses déplacements par des disciples qui récupéraient un peu de terre là où il avait marché pour la saupoudrer ensuite sur leurs têtes. Des colonnes de fidèles se dirigeaient vers la salle. Malgré le grand nombre de gens, il n'y avait pas de cris ni de bousculades ; on ne percevait que le bourdonnement de leurs voix basses et le bruissement de leurs pieds nus. On nous a fait entrer par-derrière. On nous avait ordonné de rester groupées, d'écouter, de ne pas bavarder.

Guruji trônait sur une estrade surélevée, installé dans un fauteuil de velours aux accoudoirs dorés. Dans son dos et sur toute la longueur de l'estrade étaient exposés des tableaux dans le même style que ceux que j'avais vus dans sa chambre – des tableaux d'oiseaux perchés dans des arbres, entourés de feuilles et de fruits, mais ceux-ci étaient beaucoup plus grands. J'en ai remarqué un, gigantesque, avec plein de perroquets qui ressemblaient à celui que j'avais aperçu dans une cage lors de ma première punition.

Les pieds de Guruji reposaient sur un coussinet de soie. Certains disciples privilégiés étaient assis en bout d'estrade. Ils s'approchaient un par un et s'étiraient de tout leur long pour venir frôler de leur front le coin d'estrade devant les pieds de Guruji. Ce dernier était éclairé par des lumières aveuglantes qui variaient du jaune à l'orangé. Sa peau brillait. Les gens installés dans la salle tendaient le cou pour tenter de l'apercevoir tout en psalmodiant son nom. J'étais la seule à savoir qu'il avait un bout de bois entre les jambes d'où coulait un liquide visqueux.

Quand Guruji a entamé son discours, tout le monde s'est tu. Il a mentionné les livres de toutes les religions, assurant que toutes les religions menaient au même Dieu. Il a parlé de Bouddha qui était parti de chez lui à la recherche de la vérité. Il a parlé des saints soufis et des moines jaïns. Il a récité un poème sacré hindou avant de citer la Bible pour montrer à quel point l'attachement à Dieu s'exprimait partout de la même façon. Il a rappelé comment les vrais mystiques, comme lui, étaient considérés comme des fous par les hommes ordinaires. Personne ne comprenait d'où leur venait leur singularité. Mais comment ne pas se comporter différemment quand, en secret, une étoile tombait du ciel et venait se loger dans votre cœur, palpitante, ardente ? Le comportement des mystiques ou leurs exigences envers les autres paraissaient souvent insensés mais cela ne tenait qu'à l'incapacité des hommes ordinaires de percevoir les manœuvres de Dieu.

À d'autres moments, il ne citait plus du tout les livres mais abordait des sujets quotidiens – les problèmes entre enfants et parents, maris et femmes, le prix des légumes –, et il ponctuait chaque histoire d'une morale ou d'un enseignement que certaines personnes notaient dans un carnet.

De temps à autre, il s'interrompait et entrait en transe pendant que le public chantait des hymnes. En sortant de cette transe après quelques hymnes, il regardait un fidèle droit dans les yeux et lançait : "On dit que les fenêtres d'un cœur s'ouvrent sur un autre cœur. Mais comment peut-il y avoir des fenêtres s'il n'y a pas de murs ?" Ou encore : "Comment pouvons-nous prétendre connaître Dieu quand nous n'arrivons même pas à connaître nos amis les plus proches ? Tout individu est un mystère pour nous et Dieu la plus grande énigme qui soit." Il s'adressait à la personne qu'il fixait comme s'il était capable de la transpercer du regard. Puis il refermait les yeux et retombait en transe.

À la fin, certains étaient en pleurs, d'autres ne pouvaient plus bouger, comme pétrifiés. J'ai remarqué un grand moine aux cheveux blancs, planté à côté de l'estrade et occupé à nous dévisager, nous les douze fillettes, l'une après l'autre. Même si beaucoup de temps s'était écoulé, j'étais sûre qu'il s'agissait de celui qui nous avait repérées, Piku et moi, alors que nous rampions vers le grillage qui séparait notre partie de l'ashram de l'autre zone, juste avant que Bhola nous surprenne.

Quand Guruji a quitté l'estrade après avoir terminé son discours, on nous a fait monter. On nous avait donné pour consigne de sourire et de nous tenir en ligne, main dans la main. On ne voyait pas les fidèles rassemblés car on était éblouies par les projecteurs. Piku a trébuché quand nous sommes montées sur l'estrade et ensuite, tout du long, j'ai senti sa main moite qui n'a pas lâché la mienne. Sa tête m'arrivait à peine aux épaules. J'avais grandi alors qu'elle n'était encore qu'une toute petite chose.

Padma Devi a raconté à l'assemblée que nous étions quelques-unes des pauvres enfants que Guruji avait adoptées. Elle a dit que nous étions nourries, habillées et scolarisées à l'ashram avec les élèves qui payaient pour assister aux

cours. Les lumières donnaient à ses cheveux jaunes et à ses yeux bleus un éclat particulier ; ils ressortaient sur son sari rose. Quand elle parlait, ses lèvres se tordaient d'un côté si bien que son visage aplati et luisant n'avait plus de forme. Elle a remercié les gens pour leur généreux soutien et leurs dons d'habits et de livres. L'assemblée a applaudi, poussé des acclamations et j'ai remarqué que nous baissions toutes la tête. J'avais envie de m'enfuir en courant, de balancer habits, livres, stylos et crayons. Je pinçais ma robe avec mes ongles. Je détestais les motifs de fleurs roses parsemées de pois verts. Je détestais mes chaussures à bout rond, les rubans dans mes cheveux. Quand je serais grande, je m'échapperais de cet endroit et j'aurais tant d'habits neufs qu'une dizaine de placards ne suffirait pas.

LE QUATRIÈME JOUR

Le lendemain matin, Vidya allait suffisamment mieux pour accepter un thé et des toasts. Mais quand elle alla, en compagnie de Latika, chercher Gouri pour le petit-déjeuner, celle-ci n'était pas dans sa chambre. Elles frappèrent à la porte une première fois et patientèrent. Elles recommencèrent avant de faire venir le réceptionniste pour qu'il ouvre la porte avec son passe. Le sac de Gouri était posé sur la table basse. En fouillant, elles découvrirent qu'il manquait le portefeuille ainsi que la pochette de coton contenant le rosaire. Rien d'autre.

— Les cartes avec son adresse ! s'exclama Latika. Elle les a laissées dans le sac.

Elle devait essayer de cacher son angoisse. Elle n'avait pas raconté à Vidya qu'elle avait trouvé Gouri totalement confuse, prête à partir à la gare le lendemain de leur arrivée à Jarmuli. À présent, elle était trop inquiète pour tout révéler. Et si Gouri avait bel et bien quitté l'hôtel cette fois, croyant qu'elle avait un train à prendre ?

— Elle doit être quelque part dans l'hôtel, déclara-t-elle. Sa chambre ne lui plaît pas. Elle est peut-être en train de les harceler pour en obtenir une autre.

— Je fais tout mon possible, gémit Vidya. Qu'aurait-on pu faire de plus ? Regarde, il manque deux cartes. Ça veut dire quoi ?

Elle se laissa tomber sur le lit. Elle avait la tête qui tournait – peut-être à cause de son intoxication de la veille. Elle n'avait peut-être pas entièrement récupéré.

— Comment annoncer la chose à son fils ? se lamenta Latika. Déjà qu'il ne voulait pas qu'elle voyage ! Lui qui n'a pas arrêté de répéter : "On ne peut plus la laisser seule, elle oublie tout !"

Et si Gouri devenait une de ces personnes disparues dont les visages graves et granuleux étaient publiés dans les journaux, sur des annonces encadrées de noir diffusées par la police ? Ce n'était même pas la pire des catastrophes envisageables…

— Nous devrions appeler son fils, reprit Latika.

Elle visualisait déjà sa tête chauve et son air pompeux. Sa fine moustache et ses bajoues. Elle entendait la réponse qu'il faisait toujours quand on lui demandait s'il pouvait déposer Gouri en allant au travail : "Je vais essayer de me libérer, mais je ne peux rien promettre." Son pincement de lèvres quand on lui demandait de sourire.

— S'il n'en tenait qu'à cet individu, ajouta Vidya, Gouri ne sortirait jamais de chez elle. Tu te souviens de ce qu'il m'a dit à la gare ?

Elle prit alors une voix de baryton.

— "Alors, ma chère Vidya, quelles bêtises mijotez-vous pour ce week-end polisson entre filles, hein ?"

Au souvenir de ces propos, elle parut recouvrer énergie et détermination.

— On va la retrouver, pas de panique.

Quand elle travaillait dans l'Administration, elle avait été confrontée à des tas de problèmes, y compris la fugue d'une dactylo.

Elles parcoururent tout l'hôtel, faisant une description de Gouri à tous les gens qu'elles croisaient. Elles pénétrèrent dans une pièce capitonnée de soie qu'elles n'avaient encore jamais vue, le Bar Mumtaz ; elles traversèrent la salle à manger, le hall, les couloirs, la rangée de chaises disposées autour de la piscine grande comme une baignoire ainsi que la bande de terrain attenante et ses colonnes de cocotiers plantés à intervalles réguliers – Gouri restait introuvable. Vidya interrogea le gardien à l'entrée qui, à son tour, interrogea la troupe de conducteurs de rickshaws débraillés stationnés devant la grille. L'un d'eux avait-il transporté dans la matinée une vieille femme de forte corpulence aux cheveux blancs ? Elles tentèrent même d'aller jusqu'aux cuisines en franchissant une série de portes à loquets mais un serveur affolé les en empêcha.

Il y avait un jardin à l'arrière de l'hôtel. Il était bordé d'un chemin de terre ponctué de palmiers qui débouchait sur une petite grille métallique. La voyant pour la première fois, elles découvrirent aussi qu'elle s'ouvrait directement sur la plage. Passées de l'autre côté, elles se retrouvèrent face à l'océan blanc et bleu et à la plage, baignés d'une lumière matinale limpide. Des pêcheurs torse nu poussaient leurs embarcations dans les vagues tout en chantant des prières censées les protéger. Des femmes vêtues de saris fluorescents qu'elles avaient remontés jusqu'aux genoux marchaient par grappes de deux ou trois, un panier de poissons sur la tête.

Vidya et Latika ôtèrent leurs sandales et se mirent à arpenter la plage à la recherche d'une silhouette gironde drapée dans un sari. Elles perçurent des effluves de girofle et de gingembre. Se rappelant le stand de thé, Latika se retourna pour le localiser mais elle aperçut alors un homme qui, de dos, ressemblait beaucoup à Suraj. Elle saisit Vidya par la main et l'entraîna dans la direction opposée.

— Regarde, ils vendent du homard là-bas. Et du crabe. À côté des bateaux, bredouilla-t-elle.

Des coques retournées dépassaient du sable telles des carcasses d'animaux préhistoriques. Latika les montrait du doigt.

Quand elle vit Latika détaler, Vidya protesta.

— Si on marche trop vite, on ne va jamais la retrouver. Ralentis.

La chanson qu'entonnait le vendeur de thé chaque matin leur parvenait par bribes. *"Et la pluie est revenue cette nuit-là / Encore, encore et encore."*

Une voix familière vint couvrir la chanson.

— Enfin réveillées ! Et moi qui me suis levée à l'aube… Si vous aviez vu le lever de soleil ! J'ai décidé qu'aujourd'hui, je réciterais mes prières au bord de la mer.

Gouri était assise sur la coque d'un bateau à l'abandon. Malgré son rosaire, ses cheveux blancs et ses rondeurs, elle n'avait rien d'une grand-mère rassurante. Elle portait des lunettes de soleil qu'elles ne lui avaient jamais vues auparavant et un collier de perles roses acheté quelques minutes plus tôt à un vendeur ambulant, qui leur tendait à présent les mêmes modèles. Elle éclata de rire devant les mines furieuses de ses deux amies, découvrant ses dents dont l'émail très blanc étincela au soleil.

— Allons, lança-t-elle gaiement, ne me dites pas je suis en résidence surveillée ici aussi ? De toute façon, j'ai une vieille chambre confinée alors que les vôtres sont bien plus agréables.

Sentant toutes leurs émotions contenues refluer, Vidya et Latika restèrent sans voix.

— Je ne supporte pas cette chambre. J'étouffe, expliqua Gouri en descendant de son trône.

— Mais pourquoi n'as-tu pas pris au moins les cartes que je t'ai préparées ?

Quand Vidya était furieuse, sa voix avait la dureté de grêlons. Une voix dont on disait qu'elle faisait l'effet de bombes dégoupillées sous les sièges des employés somnolents à l'époque où Vidya était directrice générale des Services sociaux.

Impassible, Gouri extirpa une carte des plis de son sari et la brandit sous le nez de Vidya.

— C'est juste que je n'ai pas pris mon sac. Trop lourd.

Elle avait l'air encore plus satisfaite d'elle-même.

Elles eurent du mal à lui adresser la parole pendant un certain temps. Mais en arrivant au bazar après le petit-déjeuner, quand elles durent unir leurs voix pour décourager les mendiants, elles finirent par oublier leur colère. Elles firent quelques achats et trouvèrent un restaurant où déjeuner. Un serveur apparemment pressé de décamper leur apporta des monticules fumants de riz blanc, de lentilles et de légumes – aucune d'elles n'en viendrait à bout. Des cloches se mirent à sonner dans toute la ville et des haut-parleurs se lancèrent dans une bataille de *bhajans*. Au-dessus de leurs têtes, venant du premier étage, des voix entonnèrent des hymnes sanskrits avec des accents exotiques. Un groupe de pèlerins passa dans la rue en chantant des *kirtans* et en faisant tinter leurs cymbales. C'étaient des jeunes gens, hommes et femmes confondus, accompagnés d'un ou deux enfants, tous vêtus de saris et de *dhotis*, le front marqué du *tilak* de Vishnu. Ils sourirent à travers la vitre.

— Dépêchons-nous de manger, ordonna Vidya. Nous n'avons pas que ça à faire.

Tandis qu'elles entamaient leur repas, les chants s'interrompirent et elles virent descendre une demi-douzaine d'hommes et de femmes, des étrangers, vêtus de robes couleur safran ou jaunes. Les houppettes de cheveux qui poussaient à l'arrière de leurs crânes rasés ressemblaient à des pédoncules de baies.

Gouri remarqua qu'on ne servait à ces pèlerins que des bols de raisins.

— Pour quelle raison ? demanda-t-elle au serveur dans un souffle. Ils n'aiment pas la nourriture d'ici ?

Il la regarda d'un air hautain.

— Ils jeûnent, rétorqua-t-il, avant d'ajouter avec grandiloquence : C'est Shivaratri. Certains ne boivent pas non plus de la journée. Vous avez oublié ?

Son ton dédaigneux et autoritaire lui rappelait la maison. Son fils s'exprimait de la même façon. "Il fallait aller chercher ta pension de veuve, tu as oublié ?" Ou encore : "Les enfants avaient leur cours de tennis à deux heures,

tu as oublié ?”

Elle se souvint du thé servi dans des tasses d’argile et se dit qu’elle devait absolument boire cette troisième tasse avant de rentrer chez elle. Et elle retournerait au temple. Seule.

Le matin de Shivaratri, il y avait encore plus de monde que d’habitude au grand temple. Badal escortait un homme de plus de quatre-vingts ans qui avait du mal à marcher et qui redoubla d’efforts pour ne pas tomber dans le sanctuaire caverneux, plongé comme toujours dans une semi-obscurité, seulement éclairé par des lampes qui dispensaient une lumière vacillante.

— Accrochez-vous à mon bras pour ne pas glisser.

Quelque chose chez cet homme lui rappelait son père. Peut-être ses oreilles disproportionnées. “Le signe d’un honnête homme, disait son père en tirant sur ses longs lobes. Tu n’as qu’à regarder les statues de Bouddha.”

— J’ai peut-être l’air frêle, répliqua le vieil homme, mais je vais vous dire : en mon temps, j’ai gravi l’Himalaya et j’ai traversé la moitié de la Manche à la nage. Je ne suis pas allé au bout parce que…

Dans le saint des saints brillait le tableau de Vishnu, aux tons rouges, dorés et sombres. Enfant, Badal avait eu peur dans ce temple malgré la présence de son père qui lui donnait la main. Les lampes à huile projetaient partout des ombres noires, des chants saturaient l’espace et certaines personnes, totalement transportées par leur dévotion, paraissaient coupées du monde. Badal était alors effrayé par leurs corps chancelants, leur regard hébété, leurs chants délirants. Il avait également peur des prêtres qui officiaient au temple – torse nu, seulement vêtus d’un *dhoti* blanc, ils se fondaient dans les ténèbres, surplombés par l’image du Seigneur qui les dominait tous telle une montagne impassible.

Badal connaissait-il seulement une quelconque montagne ? Il n’avait jamais quitté les rivages de cette mer près de laquelle il était né. Quelques nuits auparavant, il avait rêvé de montagnes, de sommets enneigés et de chaînes de monts bleutés. Il suivait un groupe qui progressait péniblement parmi les rochers et la glace. Ils avaient un chien. Il faisait froid et tous les sons étaient assourdis. Tout se déroulait au ralenti, chaque pas durait une éternité. Il s’était brusquement retrouvé dans un long couloir recouvert d’un tapis rouge où quelqu’un criait : “Les portes sont fermées. On ne te laissera pas entrer.” Ces cris l’avaient réveillé.

Une fois réveillé, par superstition, il avait eu la certitude d’avoir rêvé de sa propre mort. Les gens qu’il avait suivis n’étaient autres que les Pandavas en route pour le paradis. Dans le *Mahabharata*, on avait aussi arrêté les Pandavas aux portes du ciel. Indra était apparu. “Abandonnez votre chien, leur avait-il ordonné, les propriétaires de chiens ne sont pas admis au paradis.” Et Yudhishtira avait répliqué au roi des dieux, d’un air défiant, qu’il aimait mieux renoncer au paradis plutôt que de laisser tomber un ami.

Badal n’abandonnerait jamais Raghu, quoi qu’il arrive. Il oublierait ce qu’il avait vu – le moine, la bouteille de bière, les jeans noirs moulants… Raghu demeurait introuvable mais Badal devait le revoir. Il ne lui poserait aucune question. Il avait seulement besoin de le serrer tout contre lui au point de ne plus distinguer leurs battements de cœur.

Il fut tiré de ses pensées par une explosion de voix et de cris. C’était la panique de tous les côtés : les gens se bousculaient, trébuchaient sur le sol glissant. Badal comprit qu’il avait rêvassé, les yeux fermés. Le vieil homme dont il était censé s’occuper s’était éloigné. Il tenta de se frayer un chemin parmi la foule dans la pénombre, soudainement trempé de sueur. Il ne faut pas paniquer, se répétait-il. Du calme, tu vas le retrouver.

La fille, qui avait elle aussi perdu le vieil homme de vue, crut percevoir dans un coin un filet de voix tremblotant. Elle se retourna mais ne vit d’abord rien dans l’obscurité. Elle finit par repérer un attroupement autour d’une silhouette gisant au sol.

— Papa ! cria-t-elle.

Une vague de frayeur se propagea alors à travers la foule. Les gens commencèrent à se pousser pour sortir du sanctuaire, persuadés qu’il se passait quelque chose de grave. En tombant, un homme hurla et une voix lança :

— Il doit y avoir le feu ! Quelque chose a pris feu !

La bousculade s’intensifia. Badal parvint à atteindre le vieil homme.

— Il n’y a pas d’incendie. Il est avec moi, il va bien, lança-t-il par-dessus le vacarme. Il ne s’est pas fait mal.

Il assit le vieillard sur les marches d’un des petits autels situés à l’extérieur. Une veuve rabougrie qui faisait l’aumône en chantant des *kirtans* s’interrompit pour leur apporter de l’eau dans une coupelle de cuivre.

— À son âge, c’est dur, dit-elle à la fille. C’est dur pour nous tous, les plus vieux. Le sol n’est plus très stable.

Le vieil homme avait les mains qui tremblaient. Badal porta la coupelle à ses lèvres et l'inclina une fraction de seconde. Une bonne partie de l'eau dégoulina sur son menton tremblotant et sur ses vêtements. Par-dessus la tête du père, Badal échangea un regard soulagé avec la fille dont les yeux étaient emplis de larmes. Elle plongea la main dans son sac pour en sortir deux cents roupies qu'elle pressa entre les mains de la veuve.

— S'il vous plaît, pour vous tous. Vous chanterez un *kirtan* pour nous. Dieu a été infiniment bon, Il a veillé sur mon père pour qu'il ne se fasse pas mal.

En partant, elle sortit la tête du rickshaw.

— Je ne sais pas ce qu'on aurait fait sans vous, dit-elle à Badal. Je n'aurais jamais dû le laisser venir. Mais il ne m'écoute pas.

Elle avait un visage potelé et un sourire de travers qui lui donnait un air contrit. Le vieil homme, qui avait retrouvé ses esprits, ajouta d'une voix chevrotante :

— La prochaine fois, je veillerai à ce que vous me fassiez visiter tout le temple. Je veux en avoir pour mon argent. Je reviendrai !

Badal les regarda partir à bord d'un rickshaw qui parvint à se faire une place dans la file étroite où grouillaient bicyclettes, rickshaws et scooters. Il ne bougea pas jusqu'à le perdre de vue. Il rencontrait tellement de gens en une année que sa tête lui semblait abriter une foule de sans visages. Et pourtant, il savait qu'il n'oublierait jamais cette femme et son père. Il se sentait responsable de la chute du vieil homme. Il aurait dû faire plus attention à lui. Ironie de leur gratitude ! S'il lui était arrivé quelque chose – il préférait ne pas y penser. Il se sentait tout penaud devant tant de générosité.

Cet après-midi le satisfaisait pourtant. D'habitude, il ne s'intéressait nullement aux pèlerins qu'il devait guider à travers le temple. C'était son travail et quand ils partaient, il n'y pensait plus. Mais ces gens-là – il aurait voulu leur faire visiter Jarmuli, prendre soin du père et de la fille, s'assurer qu'il ne leur arriverait rien de mal, leur faire manger du riz au poisson, spécialité de Manoj qui tenait un boui-boui derrière le bazar, avant de leur faire goûter les succulentes pâtisseries chaudes de Mahaprabhu. Les emmener prendre un thé chez Johnny Toppo.

Le stand de thé ! Les ombres de la nuit précédente se dissipèrent comme par magie et le soleil de la mi-journée retrouva son éclat aveuglant. Badal se dirigea vers la ruelle où il avait garé son scooter. Il allait manger quelque chose. Puis il partirait à la recherche de Raghu. Celui-ci était peut-être revenu et l'attendait. Il lui donnerait enfin son portable. En tournant au coin de la rue, il entonna tout haut une des chansons que Johnny Toppo chantait tous les jours.

Les jambes nues de mon amour, brunes, brillantes et dorées,

S'enfoncent dans le champ de paddy vert émeraude.

Ses bracelets rutilants, couleur de roses rouges,

Brillent dans le champ de paddy vert émeraude.

L'aigrette aux aguets, aussi méfiante qu'un voleur,

Est une tache blanche dans le champ de paddy vert émeraude.

Et la pluie, revenue encore et encore cette nuit-là,

A détrempé le champ de paddy vert émeraude.

Les affaires tournaient au ralenti. Il y avait peu de monde à la plage et beaucoup de femmes jeûnaient pour Shivaratri, ce qui réduisait de moitié la clientèle. Johnny Toppo poursuivait son train-train. Il avait le menton hérissé de poils de barbe blancs et son crâne chauve luisait. Quand Raghu avait demandé un congé, il lui avait ordonné de disparaître. Quel soulagement d'être débarrassé de ce garçon ! Johnny Toppo était persuadé qu'il volait. Un vrai fourbe, celui-là. Rien que de penser à lui, ça le mettait en colère alors qu'il s'était réveillé d'humeur légère – aussi légère que la mousse de son thé. Très souvent, quand il était seul, il se surprenait à arborer un grand sourire, sans raison particulière, et parfois il jubilait, sans raison non plus, comme un simplet ou un enfant. Quelques jours plus tôt, alors qu'il observait le fou occupé à arroser sa tige sèche et à faire ses sorties quotidiennes dans l'océan, il avait abandonné sa charrette à bras pour se lancer frénétiquement à sa poursuite. Cet acte n'avait rien de réfléchi ou de programmé. C'était la fin d'une journée de travail harassante, il faisait presque nuit, et il s'était retrouvé à courir après ce dingue, à faire des va-et-vient dans l'écume et à hurler des insanités. Ils avaient tous les deux fini par se tordre de rire et à pisser dans la mer, côte à côte. Mais aujourd'hui, il ne supportait pas la vue de ce dingo, sale et moche. Et il aurait également voulu que tous ses clients disparaissent. Mais il avait besoin d'argent, non ? Il devait accueillir les touristes avec un grand sourire, préparer du thé, sourire de nouveau. Certains jours, il rêvait de

transformer son plateau en radeau pour partir en voguant sur les eaux de la baie du Bengale. Il s'échouerait sur une île inconnue où il vivrait de poisson frais, de *beedis* et d'alcool de palme. Et surtout, pas une goutte de thé.

Il était perdu dans ses pensées quand Nomi surgit et susurra tout près de son oreille :

— Un thé. Avec gingembre et girofle.

Pour une raison mystérieuse, il était saisi de démangeaisons chaque fois qu'il était surpris de la sorte, et il fallait un certain temps pour qu'elles cessent. Il se gratta d'abord la tête, puis les épaules et dut se retenir pour ne pas poursuivre avec les aisselles et l'entrejambe. Il se força à sourire et à faire la conversation.

— Vous avez fait des courses aujourd'hui ? Vous êtes allée au temple ? Profitez de votre séjour ici pour acheter quelques saris. Et n'oubliez pas d'aller goûter les crevettes panées. C'est la spécialité de Jarmuli. Avec mon thé, bien sûr !

C'étaient ses boniments habituels et il avait oublié qu'il les lui avait déjà débités deux ou trois fois. Cette fille le mettait mal à l'aise sans qu'il puisse expliquer pourquoi. Peut-être à cause de la façon qu'elle avait de le fixer de ses grands yeux noirs.

Le fou s'agitait sur la plage. Il plantait sa brindille puis, l'ayant arrosée avec un peu d'eau de mer, reculait d'un pas pour l'admirer avant de l'arracher pour la planter un peu plus loin.

Johnny Toppo n'avait pas recouvert sa cicatrice du bout de coton qu'il utilisait indifféremment comme foulard ou comme torchon. Sentant le regard de la jeune femme posé sur cette portion de peau boursouflée et irritée, il replaça rapidement le morceau de tissu. Il se redressa et se replia derrière son réchaud. Il agita vigoureusement la casserole tout en manipulant les plats et les tasses. Son sourire avait disparu, il ne chantait plus.

Nomi se dirigea lentement vers le rivage, envoyant valser au passage, d'un coup de pied, une bouteille en plastique cabossée. La bouteille fut projetée vers la mer dans une pluie de sable et le fou se précipita pour la récupérer dans les vagues. Nomi se retourna pour observer Johnny Toppo qui broyait le gingembre et les clous de girofle dans son mortier comme s'il s'agissait d'ennemis à repousser. Il attrapa un pot rempli d'une espèce de poussière noire et en versa un peu dans l'eau bouillante. Quand Nomi revint près du réchaud, la préparation cuisait à gros bouillons, brune et mousseuse comme ces bières qu'elle avait bues en Allemagne. Elle inspira profondément les effluves de thé qui montaient de la casserole.

— J'ai parfois l'impression de vous avoir déjà rencontré quelque part… Ça vous arrive de temps en temps, cette impression d'avoir déjà rencontré quelqu'un ou d'être déjà allé dans certains lieux ?

— J'évite de trop penser ou de trop sentir, répliqua Johnny Toppo en lui servant son thé. Si on pense trop, on a juste mal au crâne et on perd ses cheveux. Et comme vous pouvez le constater, je n'ai pas de cheveux à perdre.

Ils restèrent silencieux pendant quelques instants. Quand elle eut bu son thé, elle scruta le fond de sa tasse.

— Savez-vous que certaines personnes lisent l'avenir dans les feuilles de thé ?

— Je n'en sais rien. Je sais juste que certaines personnes sont prêtes à raconter n'importe quoi pour gagner de l'argent.

— Non, sérieusement. On m'a prédit mon avenir un jour. Une femme, une très vieille femme, à New York – en Amérique –, qui avait des rideaux de perles dans sa chambre et un arbre miniature – petit comme ça –, dans un pot près de la fenêtre. Elle m'a dit que si je devais visiter un endroit sur terre, c'était quelque part en Orient, près de l'océan. C'est pour ça que je suis là.

— Il n'y a pas de feuilles dans mon thé, tout est bouilli. Je ne peux donc pas vous dire où aller ensuite.

Nomi sourit tout en passant un doigt sur ses perles.

— Je peux en avoir un autre ?

Johnny Toppo voyait bien qu'elle n'avait nullement l'intention de partir. Il versa du lait dans la casserole, y ajouta de l'eau et une cuillérée de sucre.

— Il est toujours question d'arbres, de fleurs et de rizières dans vos chansons. Vous êtes paysan ou jardinier ?

— Je vis de ce que vous voyez là. Je vends du thé et des biscuits.

— Mais vous ne vous êtes jamais occupé de plantes ? demanda-t-elle sur un ton plus assuré et d'une voix plus claire.

— Tout le monde s'est un jour ou l'autre occupé de plantes. Vous voyez ce drôle de zèbre là-bas ? Il en arrose une, justement ! Vous aussi, vous avez dû croiser une ou deux plantes dans votre vie.

Elle souffla sur le thé qu'il lui avait tendu.

— Je veux dire : vous êtes-vous occupé de plantes dans le cadre de votre travail ? Je ne sais pas pourquoi, mais à cause de vos chansons…

— Non, coupa Johnny Toppo. Ce sera dix roupies pour le thé.

Il lui tourna le dos mais resta planté derrière son réchaud. Les os de son visage paraissaient plus saillants que d'habitude, comme s'il creusait les joues et pinçait les lèvres, refusant de poursuivre la conversation.

— Je vais vous prendre un parasol et m'asseoir là.

— Pas de parasols à louer aujourd'hui.

Trois parasols étaient dressés dans un seau métallique juste derrière lui. Si elle insistait, il dirait qu'ils étaient réservés.

Elle se tourna vers la mer. Johnny Toppo entrechoqua ses casseroles et ses poêles.

— Connaissez-vous un ashram à Jarmuli ? lui demanda-t-elle, le regard toujours fixé sur le fou qui piétinait à présent la brindille fraîchement arrosée.

Un groupe de pèlerins passa à côté d'eux : des femmes et des hommes, jeunes. Ils descendaient la plage, le sourire aux lèvres, en se balançant et en chantant.

— Un ashram ? répéta Johnny Toppo quand les pèlerins se furent éloignés. Il y en a des centaines par ici, c'est une ville sainte. On y entend seulement le bruit de la mer et des clochettes. Et des idiots comme ceux-ci, toutes les cinq minutes, qui braillent comme des ânes et qui réservent leur place au ciel. C'est ça, Jarmuli. Des temples, des ashrams et des fidèles.

— Un grand ashram. Dirigé par un gourou. Avec une école. Puisque vous vivez ici depuis longtemps, vous devriez connaître ?

Johnny Toppo s'approcha d'elle d'un pas raide.

— Qui peut dire depuis combien de temps j'habite ici ? gronda-t-il. J'ai habité dans des milliers d'endroits. Demain, j'irai peut-être voir ailleurs. Tous les ashrams sont dirigés par des gourous. Comment pourrais-je savoir où se trouve le vôtre ?

Avant qu'elle puisse poser une autre question, deux touristes dégoulinants et pantelants arrivèrent au stand.

— Un thé chaud ! Un thé bien chaud, voilà ce qu'il nous faut ! s'écria l'un d'eux.

— Hé, *Babu*, regardez un peu l'état de vos habits !

En une seconde, la métamorphose de Johnny Toppo était complète. On aurait dit une maman subjuguée par les caprices de ses jeunes enfants.

— Quel genre de thé ? Avec du gingembre ? Du citron ? Avec ou sans sucre ?

Tournant le dos à la jeune femme, il émit le gloussement sympathique qu'il réservait à tous ses clients. Il remua sa casserole et se mit à fredonner tout bas.

— Qu'est-ce que vous chantez ? Chantez plus fort, lui demandèrent les touristes.

— Oh, rien du tout ! répondit Johnny Toppo – le ton cordial qu'il s'appliquait à entretenir était revenu. Juste une chanson traditionnelle. C'est tout ce que j'ai apporté avec moi quand je me suis installé à Jarmuli. Quelques chansons et les habits que j'avais sur le dos.

Il se remit à chanter.

Assise sur le sable à quelques mètres de là, Nomi écoutait. Elle avait déjà entendu cette voix, il y a très longtemps – une voix qui portait en elle des grains de sable et le vent du large. Pourquoi ne l'avait-elle pas perçue aussi clairement plus tôt ?

Les touristes s'étaient installés sur le banc.

— Alors, je ne t'ai pas emmené au bon endroit ? As-tu déjà entendu un truc aussi beau ? demanda l'un d'eux.

Se tournant vers Johnny Toppo, il ajouta :

— *Bhai*, j'aimerais vous enregistrer. Je vais vous enregistrer, vendre vos chansons, faire de vous une étoile. Et me faire un peu d'argent.

Johnny Toppo remuait sa casserole.

— Vous savez, les gens comme moi, ça fait longtemps qu'on détruit leurs rêves à force de coups. Pas de temps pour les étoiles. Je demande juste un coin de terre pour dormir, un bout de tissu pour me couvrir et de quoi manger pour mon prochain repas.

En payant, l'homme renchérit :

— Il y a quelque chose à faire – les chansons traditionnelles sont à la mode en ce moment !

Avant de partir, il sourit et donna une tape sur l'épaule de son ami.

— T'achèterais ses chansons, toi ?

Johnny Toppo avait entendu beaucoup de conversations similaires. Il leur tourna le dos et vida sa casserole avant de la rincer dans l'eau du seau. Nomi l'observait toujours et, sans être pleinement consciente de ce qu'elle disait, elle laissa les mots sortir de sa bouche – impossible de les arrêter une fois le processus entamé.

— Il était une fois une femme, qui s'appelait Shabari et qui s'enfuit de chez elle le jour de son mariage. Elle alla vivre dans une forêt profonde, dans l'ashram d'un ermite dont elle devint la servante.

Johnny Toppo tourna brusquement la tête, laissant tomber la casserole dans le sable. Il sembla parcouru d'un frisson. Quand il se pencha pour ramasser la casserole, il avait l'air d'un vieillard fourbu.

— Vous voulez un autre thé ? J'ai du travail.

Il réajusta le bout de tissu autour de son cou, attrapa un paquet de *beedi*s, chercha ses allumettes et alluma sa cigarette d'une main tremblante.

— Sur son lit de mort, l'ermite dit à Shabari que bien qu'il ait passé sa vie à servir Dieu, il quittait ce monde sans jamais avoir aperçu le Seigneur. Mais il lui assura qu'elle ne connaîtrait jamais le même sort. Dieu lui apparaîtrait un jour, elle devait donc se tenir prête. Sur ces mots, l'ermite mourut.

— Et alors, c'est quoi la morale de cette histoire ? Est-ce que j'ai l'air d'un enfant en mal de contes de fées ?

Nomi poursuivit à voix basse comme si elle se parlait à elle-même.

— Shabari comprit que ses derniers mots signifiaient qu'elle devait se préparer. Elle devait attendre Dieu toujours au même endroit, sinon comment ferait-Il pour la retrouver ? Shabari était une femme simple. Elle passa sa vie à l'attendre, inlassablement.

Johnny Toppo sortit en trombe de derrière son comptoir.

— Je croyais que toutes ces perles, ces bagues et ces cheveux, ça vous donnait juste un air de dingue, dit-il en crachant sur le sable – son crachat ressemblait à un petit tas de gelée. Vous voyez ce jardinier barjot, là-bas ? C'est à lui qu'il faut vous adresser. Demandez-lui s'il se souvient de quelque chose.

Il retourna derrière son réchaud qu'il éteignit. Il y avait une malle sous la charrette à bras dans laquelle il stockait son matériel chaque soir. Il se mit à ranger pêle-mêle casseroles, poêles, tasses et pots, et proféra un juron quand il entendit quelques tasses se briser dans la malle. Il remballa ses affaires en bougonnant rageusement.

— Des mots, rien que des mots, et pas d'argent. Certains jours, ça commence mal et ça ne fait qu'empirer.

Depuis le taxi, Nomi regardait défiler les faubourgs de Jarmuli. Elle observait avidement le paysage comme si elle ne pouvait se permettre de décrocher ne serait-ce qu'une minute. Ces faubourgs-là ressemblaient pourtant à ceux de n'importe quelle autre ville : des maisons en forme de boîtes de chaque côté de la rue, des vérandas masquées par des rideaux de linge en train de sécher sur des fils. De rares arbres couverts de poussière. Des haies éparses de lauriers-roses aux fleurs tombantes. À chaque coin de rue, des échoppes festonnées de paquets de chips. Elle s'était éloignée de la mer, des temples, des touristes, du radieux enchantement que produisait chaque fois la plage.

Johnny Toppo avait refusé de l'aider. Quand elle l'avait reconnu, la joie l'avait tout à la fois submergée et décontenancée. Il n'était donc pas mort, il était bien vivant et elle l'avait retrouvé ! Mais il lui avait craché à la figure

et lui avait tourné le dos. Elle pouvait encaisser, s'aguerrir, elle avait l'habitude qu'on lui claque la porte au nez. Et puis, je me trompe peut-être, se dit-elle. Beaucoup d'hommes ont des cicatrices au cou et tout le monde s'interroge sur la morale de l'histoire. Qu'est-ce qui me pousse à croire que c'est bien lui ? Un souvenir qu'elle croyait perdu lui revint, très précis dans son surgissement : Jugnu, à l'ashram, en train de décharger le camion de fumier. Il pelletait d'abord le fumier dans une grande bassine de fer, plaçait ensuite la bassine sur sa tête et marchait jusqu'à la pile de fumier près de l'abri de jardin. Là, il renversait le contenu de la bassine avant de revenir à vide près du camion et de recommencer. Il était courbé sous le poids du fumier nauséabond. Son corps frêle et dénudé était lisse et dur comme du bois. Il ne parlait à personne. L'air distant qu'elle lui connaissait alors était celui qu'elle avait perçu sur son visage aujourd'hui. Ni lui ni elle n'avait envie d'interagir avec les autres. De quel droit obligeait-elle un homme qui souhaitait oublier à se souvenir ?

Une lassitude soudaine envahit tous les os, tous les muscles et toutes les fibres de son corps. Elle n'aurait jamais dû venir. Les routes qui traversaient la ville étaient de plus en plus étroites, criblées d'ornières. Dans cette zone, à quelques encablures à peine de la promenade qui longeait la plage, des camions circulant en sens inverse leur fonçaient dessus et des camionnettes Tempo, cabossées et cahotantes, les frôlaient en les doublant. L'odeur de sel et de poisson lui était devenue insupportable, les gaz d'échappement lui irritaient les yeux. Elle demanda au chauffeur d'activer l'air conditionné et la vitre ne tarda pas à se couvrir d'une pellicule de poussière grise. Elle scrutait les maisons et les marchés qu'ils dépassaient, espérant reconnaître quelque chose comme lors de son trajet depuis la gare.

Au bout d'un certain temps, les maisons se clairsemèrent jusqu'à disparaître totalement. Elle avait déplié une carte sur le siège d'à côté mais, comme souvent avec les cartes, celle-ci ne semblait pas du tout correspondre au paysage qu'elle avait sous les yeux. Le chauffeur tourna brusquement à droite en direction de l'autoroute. Sur cette route, elle retrouva au moins un détail repéré sur la carte – des portions de mer aperçues de l'autre côté de la chaussée, derrière une masse de broussailles et d'arbres. Sans être tout à fait sûre de la direction, elle se pencha vers le chauffeur.

— Prenez à gauche au carrefour, lui indiqua-t-elle.

Elle reprit la carte froissée et abîmée au niveau des plis. Elle l'avait griffonnée, y avait dessiné des flèches. Rien ne permettait de connecter représentation et réalité, présent et passé, en tous les cas pas si on se fiait aux noms des rues. Mais ses investigations lui avaient permis de déterminer que l'endroit qu'elle recherchait se trouvait quelque part sur l'autoroute reliant Jarmuli à Kanakot.

Quand le chauffeur finit par se garer deux heures plus tard, un soleil orangé était suspendu parmi les branches et les feuillages. Nomi comprit qu'elle était partie de Jarmuli trop tard, ignorant que le trajet serait si long. Les ombres des arbres dessinaient déjà des codes-barres sur la route. La nuit tombait vite dans ces contrées. Saisie à la nuque par un petit frisson de peur, elle eut envie de verrouiller les portières et de rebrousser chemin sur-le-champ. Ils stationnaient devant une grille métallique à deux battants. Le chauffeur se retourna pour lui jeter un coup d'œil ; elle fit machinalement oui de la tête et il éteignit le moteur.

Ce fut tout à coup le silence. Tout semblait immobile dans un air lourd chargé d'humidité. En ouvrant sa portière, le chauffeur eut l'impression de devoir lutter contre une résistance exercée par la chaleur. Il sortit, s'étira et regarda à l'intérieur de la voiture. La jeune femme était encore assise, elle ne bougeait pas.

Il s'approcha de la vitre.

— Alors, madame ? C'est fermé. Il n'y a personne. Vous êtes sûre que c'est là ?

Il s'essuya la nuque en grimaçant. Il suffisait de quitter l'air conditionné de la voiture pendant quelques secondes pour avoir la chemise trempée.

Elle ne bougeait toujours pas. Comme si elle avait les membres remplis d'eau, pensa-t-il. Elle attendait peut-être qu'il lui ouvre la portière ? Elle regardait les grilles rongées par la rouille. Un des battants était de guingois – on aurait dit qu'il souffrait d'une fracture. Une pancarte y était accrochée : SPA AYURVÉDIQUE PEACOCK.

— Ça fait des lustres que cet endroit est abandonné. Si vous m'aviez dit que c'était ici que vous vouliez venir, je vous aurais prévenue. Même les prospecteurs immobiliers ont laissé tomber. C'est un coin paumé. On raconte qu'il s'y est passé des sales trucs il y a longtemps.

À ces mots, la jeune femme sembla se décider. Elle sortit de la voiture.

— Attendez-moi là, se contenta-t-elle de dire.

Le chemin de terre qui partait de la grille et s'enfonçait dans la propriété était couvert de feuilles mortes. Le chauffeur la vit se diriger péniblement vers la grille puis jeter un œil à travers les barreaux comme une enfant qui aurait eu peur de croiser des fantômes.

Il ferma la voiture à clé et la suivit. Ce n'était pas prudent de traîner près de l'autoroute déserte dans une propriété à l'abandon. Il aurait l'air de quoi si elle ne ressortait pas de là ?

Il parcourut quelques mètres à l'intérieur du domaine, faisant craquer les feuilles sous ses pieds. Elle s'était arrêtée en bordure de sentier, près d'une sorte de cabane dont les murs étaient tapissés de mousse. Elle scrutait l'intérieur de cette maisonnette à travers des vitres brisées. Il n'y avait plus de porte. C'était un simple cube de béton avec, le long du mur, des estrades en forme de lits et de minuscules ouvertures munies de barreaux comme dans une cellule de prison. En s'enfonçant dans la propriété, ils découvrirent d'autres maisons délabrées du même genre, cernées de balustrades métalliques tordues, de débris de murs, de tuiles cassées. Certaines avaient été démolies ; ne restaient plus que des tas de briques, hérissés de végétation et de mauvaises herbes. Un vieux tronc gris gisait au milieu, orné d'une jupette de champignons vénéneux qui formaient une dentelle froissée.

Ils traversèrent des bosquets de vieux arbres tordus, coupés, saccagés. Des grenadiers portaient ce qui ressemblait à des organes fendus – des fruits ratatinés qui avaient fini par éclater. Certains arbres étaient couverts de fleurs rouges. La jeune femme s'accroupit devant eux, les bras repliés autour des genoux, étreignant son propre corps.

Ils arrivèrent sur ce qui semblait être la place centrale où subsistaient les traces d'une immense structure – le tas de briques et de matériel de construction était presque aussi haut qu'un édifice. Derrière cet amoncellement, on distinguait le mur d'enceinte. Nomi rebroussa brusquement chemin, fonçant presque sur le chauffeur.

— Est-ce que vous voyez un arbre à *jamuns* quelque part ? Vous savez à quoi ça ressemble ?

— Madame, vous voyez bien que la moitié des arbres ont été abattus, répondit le chauffeur, occupé à écraser les moustiques du soir.

Elle retourna près du mur d'enceinte et frôla du bout des doigts des portions de mur qui s'étaient effondrées. Il était surmonté de tessons de verre et de clous.

Le chauffeur hasarda un commentaire.

— De l'extérieur, ça a l'air immense, mais en fait, ce n'est pas si grand. Je pense qu'on en a fait le tour.

À présent, il était convaincu que la fille avait un problème et son drôle d'intérêt pour ce lieu abandonné commençait à l'inquiéter.

— Ce n'est pas si grand, murmura-t-elle. Et moi qui ai toujours dit à Piku qu'elle ne pouvait pas aller à pied jusqu'à la grille… Je me trompais.

Ils marchèrent jusqu'à une autre grille de plus petite taille dont il ne restait plus que le cadre puisque les battants étaient tombés. Le mur faisait une courbe à cet endroit-là et le feuillage d'un immense banian surplombait le bout de terrain dégagé. Des clochettes de laiton terni étaient suspendues à ses racines aériennes ou éparpillées tout autour du tronc. On distinguait encore dans la poussière des bouts de tissu, des rubans, des morceaux de ferraille – les vestiges d'une ancienne pratique dévotionnelle. La fille se pencha pour extraire du sol un objet que le chauffeur n'identifiait pas vraiment. Une fois qu'elle eut frotté la terre, il vit qu'il s'agissait d'une croix en métal rouillé dont l'un des montants était muni d'une flèche. Un simple bout de ferraille qu'elle tenait fermement et qu'elle faisait pivoter d'un côté et de l'autre.

— Madame, on doit y aller maintenant, dit-il d'un ton pressant.

Il n'aimait pas conduire la nuit. Les quelques huttes de chaume nichées sous la voûte du banian étaient plongées dans des ténèbres encore plus denses que celles qui noyaient la route un peu plus loin. La place était cernée de silhouettes informes semblables à des cadavres enveloppés de draps.

Après s'être retournée pour le suivre, la jeune femme sembla prendre peur. Elle se hâta de le retrouver.

— Vous avez vu ? C'est pas un homme, là, derrière ces buissons ? Là, regardez ! Un homme vêtu d'une robe ?

— Je n'ai rien vu, fit le chauffeur en plissant les yeux.

— Je suis sûre d'avoir vu quelqu'un. Un homme imposant, avec une robe. On ferait mieux d'y aller.

— C'est ce que je n'arrête pas de dire… depuis le début, haleta le chauffeur.

Il essayait de la suivre mais elle marchait trop vite pour lui. Il remarqua alors une légère clarté au cœur des ténèbres. Une lanterne dansait parmi les arbres, projetant à leurs pieds des ombres allongées et irrégulières. Un homme était apparu derrière eux, qui leur bloquait la route. C'était une grande silhouette voûtée, enveloppée dans des mètres de tissu – il portait un *lungi* et avait la tête et les épaules recouvertes d'un bout d'étoffe. Un bras de la grosseur d'une tige de bambou sortait des plis, tenant une lampe-tempête. Il la plaça d'abord sous le visage de la jeune femme, éclairant les fils de couleur qui couraient dans ses cheveux ainsi que les anneaux d'or et d'argent de

ses oreilles. Puis il se tourna vers le chauffeur.

— Venez par ici, lança-t-il.

Tandis que leurs yeux s'adaptaient à cette brusque luminosité, Nomi découvrit un ensemble de statues de pierre qui occupait cette cour, certaines de petite taille, d'autres si grandes qu'il était impossible de discerner leur visage. Des griffons, des éléphants, des bouddhas, des apsaras. Beaucoup avaient l'air totalement achevées, quelques-unes étaient seulement ébauchées. L'homme approcha sa lampe d'une des statues – une femme aux lignes fluides et au regard aveugle, quasiment prête pour rejoindre une niche de temple.

Il se dirigea vers une autre statue en traînant les pieds : c'était un cheval ailé. Puis il éclaira une danseuse, un lion à moustache et au ventre rebondi. Mais il n'éclairait jamais les différentes pièces assez longtemps pour qu'ils aient le temps de bien les observer.

— Je descends d'une famille de sculpteurs au service des empereurs de ces terres depuis l'époque de Bouddha, expliqua-t-il d'une voix aiguë et ponctuant chaque mot de claquements de langue. Ils étaient déjà sculpteurs quand les anciens grands temples sont sortis de terre – et je vais même vous avouer une chose : ma famille a caché un burin dans un endroit secret qu'elle est la seule à connaître – un burin qui a servi à sculpter les murs de ces temples il y a huit cents ans.

Il s'interrompit et balança sa lampe en direction d'une gargouille.

— Celle-ci n'est pas terrible, déclara-t-il en toussant entre deux mots. Un problème au niveau des yeux. Je vois tout de suite quand quelque chose ne va pas.

— Vous habitez ici depuis longtemps ? lui demanda Nomi. Vous avez toujours habité ici ?

— Toujours. Depuis plusieurs générations. Si vous étiez venue dans ce coin il y a un siècle, vous auriez également entendu le bruit du marteau et du burin. C'était un village prospère à cette époque-là, où vivaient des gens de notre caste. Aujourd'hui, on n'est plus que quelques-uns et on crève de faim. Qui veut encore de ces statuettes ? Tout le monde réclame des trucs fabriqués en usine. En plastique.

Nomi hésita puis demanda, après une profonde inspiration :

— Cette propriété abandonnée à côté de chez vous – c'était quoi avant ?

— C'était quoi ? répéta l'homme en abaissant sa lampe. Je n'en sais rien. À part mon travail, je ne connais rien d'autre… Je suis toujours resté chez moi, je n'y ai jamais mis les pieds.

Il fit quelques pas.

— Vous allez bien m'acheter quelque chose ? Faites le tour… Un cadeau pour un ami, en provenance directe de la baie du Bengale. Il y en a aussi de plus petites, faciles à transporter.

Passant d'une statue à une autre, il les éclairait tour à tour.

— Celle-ci est en grès… Celle-là, c'est du pur marbre. Et cette autre, du granit noir – Bouddha, vous voyez ? Les étrangers aiment les bouddhas. Il y a aussi des éléphants de toutes tailles. Regardez…

— Moi, tout ce que je veux savoir, c'est si… Savez-vous ce qui est arrivé aux gens qui vivaient à côté ? Aux enfants ?

— Et celle-ci ? C'est une réplique du chariot du temple du Soleil. Vous y êtes allés ?

— Madame, on doit partir, répéta le chauffeur.

Mais quelque chose avait retenu l'attention de la jeune femme.

L'homme redressa la lampe pour éclairer, à l'endroit qu'elle désignait du doigt, une statuette posée dans un coin de la véranda – mise de côté, semblait-il. Elle était accompagnée d'un pot de *tulsi* et une assiette décorée de nourriture sculptée était posée devant elle comme une offrande. Elle se distinguait clairement des griffons, apsaras et autres bouddhas croisés jusque-là. Haute d'une trentaine de centimètres, elle avait été taillée dans du marbre noir. Un drapé harmonieux enveloppait une silhouette – celle d'une fillette accroupie, les coudes sur les genoux, paumes sous le menton. Sa grosse tête était encadrée de deux oreilles qui dépassaient de chaque côté comme des soucoupes, et elle portait deux tresses. Elle avait un petit nez écrasé et ses yeux de pierre étaient affectés d'un léger strabisme. Les sourcils étaient froncés – la fillette, trop impatiente pour rester tranquille pendant la séance de sculpture, aurait visiblement préféré aller jouer.

L'homme éloigna sa lampe de la statuette qui fut replongée dans le noir.

— Celle-ci n’est pas à vendre, déclara-t-il.

Je me souviens du sculpteur qui est venu un jour à l'ashram et s'est assis dans un coin pour tailler une idole. Elle devait être immense. Des morceaux de visage ont lentement émergé de la pierre, puis un cou et enfin la forme d'un bras. Il ne l'a pas terminée. Il a soudainement disparu, on ne l'a jamais revu. On s'est posé des questions pendant un ou deux jours, mais on n'a jamais rien demandé. Il se passait tant de choses à propos desquelles on ne posait aucune question… Et d'ailleurs, qui aurait-on pu interroger ? L'idole entamée gisait sous un arbre, muette elle aussi, inachevée – une moitié de tête, un œil aveugle, un bras, la courbe d'une épaule… Tout le reste n'était qu'un bloc de pierre recouvert de mousse grise.

Je me souviens de bien d'autres choses encore dont on ne pouvait parler. Piku, allongée, geignant toute la nuit. Elle ne comprenait pas pourquoi on la battait, pas plus qu'elle ne comprenait pourquoi on la laissait seule. Elle se faisait aussi malmener par les autres filles. Elles accrochaient parfois sa chemise au montant du lit si bien que Piku la déchirait en essayant de se lever. Elles lui volaient sa nourriture ou les bricoles qu'elle collectionnait en cachette. Elles brandissaient ces objets, faisant mine de vouloir les lui rendre, et quand Piku se précipitait, l'air ravi, elles les balançaient le plus loin possible et s'esclaffaient en la voyant pleurer. En voulant prendre sa défense, je me retrouvais toujours impliquée dans des bagarres. Parce que je ne savais pas me battre avec les mots, que je ne maîtrisais pas, je m'en prenais à des filles plus vieilles et plus fortes que moi. Malgré les cris et les blessures, je m'accrochais et j'arrachais des touffes de cheveux à toutes celles qui osaient faire du mal à Piku. Piku ne me quittait pas, elle n'avait confiance qu'en moi, j'étais sa protectrice.

Je me souviens d'un chat, la gueule plongée dans les entrailles d'un pigeon. Quand il m'a entendue, il a relevé la tête. Elle était dégoulinante de sang et de plumes. Ses yeux d'ambre luisaient.

Je me souviens de Jugnu, planté au centre de la place à l'aube, en train de hurler : "Vous êtes rongés par le Mal. Le Mal ronge tout le monde. Réveillez-vous, bande d'idiots ! Ouvrez les yeux ! Réveillez-vous !" Puis il marmonnait : "Pleurez, mes petites, pleurez, car vous ne vouliez pas mourir."

Jugnu me disait que la mer était proche. Il montrait du doigt l'horizon. "Si tu tends l'oreille, tu vas l'entendre." J'avais beau essayer, je n'entendais rien. Sa girouette avait rouillé et ne bougeait presque plus. J'espérais pourtant encore qu'en me réveillant un matin, je trouverais la flèche orientée vers le nord et que nous prendrions la mer.

Je me souviens du bateau qui nous avait transportées vers l'ashram. Un bateau à moteur ouvert, avec une cale remplie d'huile où on nous avait cachées, entassées les unes sur les autres par manque de place. Le bateau avait tangué avant de se stabiliser pendant de longues heures puis de se remettre à tanguer. Du vomi couleur crème flottait sur les nappes d'huile noire qui recouvraient le fond de cale. L'odeur était infecte. Les filles geignaient "Maman, maman", comme si ces pleurs pouvaient faire revenir nos mères.

Je me souviens qu'un jour, on nous a servi du ragoût de mouton pour le déjeuner. En quel honneur ? On n'a pas demandé. Il y avait une sauce épaisse, marron foncé. J'avais un os dans ma portion, que j'ai gardé pour la fin. J'ai sucé la moelle, qui a glissé au fond de ma gorge avant même que je puisse vraiment en apprécier le goût. Comme c'est la seule fois qu'on a eu de la viande, j'en ai oublié le goût.

Je me souviens du jour où la police a ramené Champa. Quand elle s'est échappée pour la deuxième fois, elle est allée les trouver mais ils l'ont ramenée car c'était une pensionnaire de l'ashram. On l'a traînée par les tresses avant de l'enfermer dans une maison. Je me souviens de la tige de rosier épineuse que Bhola a coupée et a emportée avec lui dans cette maison. Du rictus qu'il nous a lancé, à nous toutes massées à l'extérieur, avant d'entrer et de fermer à clé. Nous n'avons pas quitté la maison des yeux. Il y a eu des claquements, des bruits de coups. Et puis des cris. Des appels au secours si puissants que la frénésie de Champa semblait éclipser tout le reste.

Je me souviens des silences qui ponctuaient ces hurlements et les rendaient plus monstrueux encore. Bhola a fini par ressortir, son *lungi* blanc maculé de rouge. La tige de rosier était tordue et tachée de sang.

Je me souviens que Jugnu a été enfermé pendant une semaine, sans aucune nourriture ou presque. Il est sorti en rampant car il était incapable de tenir debout. Il tentait de se protéger la tête avec les mains. Bhola lui donnait des coups de pied et, quand il nous a vues, il a crié : "Allez, venez, venez jouer au foot avec ce salaud !" Nous observions la scène dans nos uniformes d'écolières, jupes et blouses couleur café crème, cheveux sagement tressés. Clouées sur place, nous écoutions Jugnu gémir de douleur. Bhola a de nouveau hurlé : "Venez là, c'est un ordre !" Il lui a donné un autre coup de pied pour expliquer ce qu'il attendait de nous. Je me souviens que Minoti, qui était estropiée, a frappé Jugnu au ventre avec sa béquille. Jui l'a tapé avec son étui de géométrie – les instruments ont cliqueté dans cette boîte en métal quand elle l'a balancée de haut en bas. Lorsqu'elle lui a assené un coup sur la tête, on aurait dit qu'une pierre heurtait un bout de bois. Une autre fille lui a piétiné la main ; elle s'acharnait en riant de toutes ses dents. Je me souviens de Bhola qui l'encourageait : "Oui, c'est ça ! Encore une fois ! Brise-lui les os à ce bâtard !"

Je me souviens de la première fois où je suis entrée dans une église, quelque part en Italie. Les vitraux, l'odeur morbide d'encens, les énormes statues de pierre peintes représentant le Christ sanguinolent, les prêtres dans leur soutane. J'ai dévalé l'allée centrale au pas de course et, une fois dans la lumière crue du parvis, étourdie, aveuglée, j'ai vomi à côté d'une fontaine. Le mouchoir en papier que ma mère adoptive a utilisé pour m'essuyer le visage

sentait la lavande.

Je me souviens de mes premières règles à l'ashram. Je venais d'avoir douze ans. Du sang poisseux coulait entre mes jambes et mes draps étaient tachés. On m'a isolée dans la hutte où l'on enfermait toutes les filles qui avaient leurs premières règles. J'avais mal au ventre, au dos, aux cuisses, partout. Je vomissais de douleur. J'avais le ventre tout détraqué. Je passais mes journées à regarder par la minuscule fenêtre, à attendre qu'on vienne me voir, à me sentir atrocement seule.

Je n'oublierai jamais ce que j'ai vu, enfermée dans cette hutte. L'odeur de fumée. Le souffle puissant des flammes qui montaient en direction du bosquet de cocotiers. Un martèlement de pas. Jugnu, sous ma fenêtre, qui hurlait : "Libérez les enfants ! Faites sortir cette fillette et mettez le feu à tout ça ! Il n'y a que le feu pour éradiquer le Mal !" Les filles m'ont raconté ensuite que Jugnu avait été saisi de rage quand il les avait vus m'enfermer. À deux reprises, il avait voulu s'approcher en cachette de la hutte pour déverrouiller la porte et me faire sortir mais il avait été découvert et roué de coups, presque laissé pour mort. Dès qu'il avait pu marcher de nouveau, il avait porté une torche à tous les arbres. À peine effleurées, les frondaisons desséchées des cocotiers s'étaient enflammées.

Accroupie près de la fenêtre, j'ai scruté l'obscurité. J'ai vu apparaître Bhola et les autres qui traînaient Jugnu derrière eux. Ils l'ont attaché à un arbre. Ils l'ont roué de coups de pied, de coups de poing. Dans la lumière orangée des flammes, je parvenais à distinguer leurs baguettes, leurs cailloux, leurs pieds, leurs ceintures, leurs poings.

Je me souviens d'avoir vu Guruji l'achever à coups de pied. Je me souviens du visage de Guruji éclairé par les flammes. Sans expression, comme si ses pieds ballottaient un sac de boue.

Ils ont emporté Jugnu. Peut-être se débattait-il encore, peut-être n'était-il plus qu'un poids mort sur lequel ces hommes crachaient leurs insultes salaces. Les ai-je vraiment entendues ? Était-ce un rêve ou la réalité ? Je ne peux pas avoir vu cela, quelqu'un a dû me raconter comment ces hommes, gris et blanc sous la lumière de la lune, se sont précipités sur la plage vers une mer démontée. La mer par laquelle Jugnu était arrivé, tout comme nous autres, cachées dans une cale de bateau. Personne ne savait qu'il avait séjourné ici. Personne ne saurait qu'il en était reparti. Jamais.

Au septième jour de mon isolement, on m'a donné du shampooing, une savonnette toute neuve et on m'a ordonné de me laver les cheveux et de faire ma toilette. La savonnette était rose et ronde. Après avoir surligné mes yeux de *kajal*, Padma Devi m'a demandé : "Tu vois les couleurs avec tes yeux noirs ? Ou bien est-ce que tout est noir ?" Elle m'a tendu de nouveaux vêtements. Une longue jupe bleue à sequins argentés et une blouse d'un bleu plus soutenu, imprimée de fleurs pourpres.

Ainsi qu'on me l'avait demandé, j'ai attendu que Guruji vienne accomplir son rituel. Les cloches appelant à la prière tintaient dans la salle commune. Midi. Les conques. La fin des prières. Les cloches du déjeuner. Le repas.

Je me souviens qu'à force de compter les coups égrenés par les cloches, j'avais les mains glacées, les genoux qui tremblaient et que je ne comprenais pas pourquoi.

Je me souviens du moment où Guruji est entré, a verrouillé la porte, s'est assis et a tapoté ses cuisses. De sa façon de me caresser les jambes tout en parlant. Il m'a dit que j'étais une nonne au service de Dieu. Que j'étais l'élue. Qu'il avait toujours su que j'avais quelque chose de spécial et que, depuis mes sept ans, il me préparait à ce jour. Il a répété qu'il était Dieu sur terre et, qu'à son service, je serais purifiée. Il a saisi mon visage entre ses mains, a collé ses lèvres grasses contre les miennes, a enfoncé sa langue dans ma bouche. On aurait dit un serpent humide. Je me souviens de ses caresses incessantes, d'abord par-dessus mes habits puis dessous. Je me souviens que j'ai réussi à m'échapper, que j'ai tenté de courir jusqu'à la porte, de tirer un tabouret pour atteindre le loquet ; mais quand Guruji s'est levé, il était tellement plus grand que moi qu'il aurait pu m'écraser contre un mur.

Quand il m'a forcée à ouvrir grandes les cuisses, plus grand encore, j'ai cru que mon corps allait se fendre en deux. Il m'a bâillonnée avec un bout de tissu pour m'empêcher d'appeler au secours. Je me souviens du silence de mes cris. Du sang. De la brûlure à l'entrejambe. De la sensation d'être éventrée.

Je me souviens de m'être ruée nuit après nuit sous un robinet, tout habillée, pour me débarrasser des odeurs, des caresses, du goût atroce dans ma bouche chaque fois que Guruji me faisait venir dans sa chambre.

Je me souviens que Piku a été punie pour avoir refusé d'aller chez Guruji. Ils lui ont accroché un gros sac de fumier à la cheville, qu'elle devait traîner derrière elle partout où elle allait. Elle était interdite d'école et de réfectoire. Elle mangeait à l'extérieur, flanquée de ce sac nauséabond et cernée de mouches. Je me souviens que j'ai été punie pour avoir tenté de la délivrer – trois jours dans la cabane du chenil, sans nourriture. Il y avait six chiens qui dégageaient une puissante odeur fétide. Ils ont commencé par grogner, s'approchant pour me renifler, les oreilles basses et les babines retroussées. J'ai fini par dormir avec eux et partager des bouts de leur nourriture. Quand ils me léchaient le visage, je sentais leurs langues rêches et la chaleur de leur souffle. L'un d'eux s'appelait Pinto. Il était roux comme un renard et avait un petit museau pointu. L'après-midi, il se couchait tout contre moi, le derrière calé contre mon ventre.

Des journalistes venaient parfois interviewer Guruji. Ils écrivaient des articles au sujet de l'ashram, que l'on épinglait ensuite sur les murs de notre école. J'ai eu un jour ma photo dans un journal. Nous étions une brochette de fillettes, debout devant un arbre dans la cour qui séparait nos salles de classe de nos dortoirs. J'étais la troisième à partir de la droite. J'avais deux couettes ornées de rubans, un air boudeur, les yeux plissés, les genoux cagneux. Guruji était derrière moi. Il affichait son sourire paternel. Je me souviens que je sentais sa bedaine flasque et son bout de bois qui pressait entre mes omoplates. Mais tout cela ne se voyait pas sur la photo.

LE CINQUIÈME JOUR

Suraj se réveilla à l'aube et décida d'aller nager. Il ne leur restait plus que deux jours de travail à Jarmuli et il n'avait pas encore nagé. Or nager dans toutes les mers qu'il découvrait était un des rituels incontournables de son existence, tout comme fabriquer un bateau chaque année, ajouter un trait d'eau à son pur malt ou prendre sa première bouffée de cigarette uniquement après une gorgée de café.

De sa chambre, en suivant les allées bordées de briques, il lui fallait une dizaine de minutes pour atteindre la mer. Il fit des mouvements d'épaules, étira les bras, inspirant profondément l'air gris bleuté de ce début de matinée. Après avoir balancé ses sandales et retiré prestement son tee-shirt, il se rendit compte qu'il avait laissé son téléphone portable dans une des poches de son caleçon de bain. Impossible de retourner à la chambre : cette parfaite combinaison d'air et de lumière ne durerait pas plus d'une demi-heure. Il scruta la plage pour trouver une cachette. C'était un modèle sophistiqué qu'il ne pouvait pas laisser sur le sable.

Le stand de thé que Nomi affectionnait était en train d'ouvrir. Le vieil homme chauve et tordu installait des bancs bleus devant sa charrette après avoir sorti ses bouilloires, ses casseroles et ses pots. Un garçon marchait dans sa direction, le corps ployé sous le poids d'un gros seau en fer. Un peu plus loin, un moine méditait dans l'eau. Il n'y avait personne d'autre. Suraj s'approcha pour demander au vieil homme s'il acceptait de veiller sur ses affaires. Il laissa son tee-shirt et ses sandales en tas sur un banc et glissa le portable en dessous.

Il commença par s'allonger au bord de l'eau, caressant du bout des doigts la dentelle d'écume blanche. Puis il s'avança sur le ventre, sentant le sable se dérober sous lui à chaque remous ; le mouvement gagnait en force, le projetant toujours un peu plus vers l'avant. Les quatre derniers jours avaient été denses – cette fille était un bourreau de travail, toujours prompte à faire du zèle. Elle l'avait traîné dans tous les recoins de Jarmuli. Ils avaient quadrillé la ville, arpentant la moindre rue pour repérer d'éventuels lieux de tournage. Ils avaient visité des tas d'autels, petits et grands, ainsi que des hospices pour pèlerins indigents. Ils avaient tourné quelques vidéos dans les cuisines d'échoppes en bordure de route. Ils avaient fait une sortie en mer avec des pêcheurs qu'ils avaient photographiés en train de jeter leurs filets. Ils avaient pris des photos de la vie nocturne du quartier chaud et, rêvant de voir son travail de photographe récompensé, Suraj était entré dans un bordel pour prendre des clichés incognito. On l'avait mis dehors et ils s'étaient fait courser par deux proxénètes au langage fleuri. Il avait vraiment besoin de nager. Plus qu'un temple du Soleil à visiter, dernière étape de cette mission commune.

Tout en nageant, il laissa son esprit vagabonder. Il se rappela la soirée de la veille – lui et Nomi installés devant un verre dans leur jardinet privé, elle lui racontant sa visite chez un sculpteur et lui son après-midi passé à convaincre des fonctionnaires de délivrer des autorisations pour le film. Assis à côté d'elle à siroter un whisky, fumer une cigarette et fignoler un bateau, il s'était dit qu'il était bien plus agréable de passer une soirée ainsi plutôt que seul comme il tentait désormais de s'y habituer. Nomi était finalement de bonne compagnie une fois le travail terminé. C'était une autre personne. Elle blaguait, parlait de tout et de rien, riait aux histoires qu'il lui racontait jusqu'à en avoir les larmes aux yeux. Ça lui plaisait. Elle avait un air sexy quand elle riait ainsi, rejetant la tête en arrière, abandonnée, dévoilant un long cou gracieux. Mais ils n'avaient plus que deux jours à passer ensemble. Et après ? Condamné à faire d'autres recherches coquines sur Internet ?

Petit à petit, porté par la houle, il allongea ses brassées. Il n'y avait pas de grosses vagues, il sentait la douceur de l'eau contre sa peau. Loin du rivage, il trouvait enfin la solitude absolue à laquelle il aspirait depuis l'aube. Il fendait l'eau tel un requin, inaperçu, sans lien aucun avec le monde des hommes. Tout au bout d'une immense étendue aigue-marine, la ligne d'horizon contenait l'océan. La veille au soir, après avoir quitté Nomi, il s'était couché sur son lit et avait tapé un message : "La bouteille est finie mais la nuit ne fait que commencer." Il ne l'avait pas envoyé et ne l'avait pas non plus effacé – heureusement qu'il avait été suffisamment sobre pour ne pas lui envoyer ce message idiot, dégoulinant de sentimentalité. Le futur était tout tracé. Elle allait rentrer chez elle retrouver un petit ami à la carrure scandinave et il retournerait à ses papiers de divorce.

Il se mit sur le dos et ouvrit les yeux, face au soleil. Le ciel était à présent d'un profond bleu cobalt, traversé par un avion miniature volant à des kilomètres au-dessus de lui. Quand il aurait terminé le bateau, il ferait un avion. Il n'avait pas dit à Nomi qu'il glissait dans chacun de ses bateaux une lettre pour son père. Il ne l'avait dit à personne. C'était une note manuscrite, à peine lisible, rédigée sur un bout de papier qu'il recouvrait ensuite de film alimentaire et qu'il roulait pour pouvoir la glisser dans la cabine. La lettre sombrait ainsi avec le bateau, au large, loin de tout regard.

Il ne sentait plus son poids, ses membres étaient déliés, relâchés. L'histoire de Nomi ratant son train lui revint à l'esprit. Ainsi que sa question : "Tu n'as pas envie parfois de quitter ta propre vie ?"

Il cessa de bouger les jambes. Il sentit ses pieds s'enfoncer et l'entraîner. Quelque chose le tirait vers le fond et vers le large.

Le chien qu'il avait battu avait survécu. Il était boiteux, avec un œil en moins, mais vivant. Pour se racheter, Suraj lui avait apporté chaque jour des bouts de viande et un bol de lait. Dès qu'il le voyait apparaître dans son coin de rue, le chien s'éloignait en traînant la patte. Il rebroussait lentement chemin pour venir manger, uniquement lorsque Suraj avait disparu.

Ne pas bouger les bras. Ne plus bouger du tout. Se laisser engloutir. Sa femme était quelque part en train de boire de la bière, de manger des sandwiches et de faire l'amour avec son ami tandis que le chien se mourait.

Ses pieds entraînaient ses jambes, ses jambes entraînaient ses hanches. Il s'enfonçait. Plus rien ne lui importait, mis à part cette sensation d'abandon et la perspective de ne plus avoir à s'accrocher… Peu lui importaient sa femme, l'amant de sa femme, le chien, le premier bateau fabriqué quand il avait seize ans et qu'il avait mis à l'eau, seul, après la mort de son père. Peu lui importaient les autres êtres vivants. Il n'avait rien ni personne à retrouver.

Juste au moment où, sentant ses poumons sur le point d'exploser, il s'apprêtait à ouvrir la bouche pour laisser l'eau le remplir et l'entraîner, il découvrit qu'il avait en fait bondi à la surface et qu'il se débattait, suffoquant et crachant. Il lutta pour garder la tête hors de l'eau, coula, s'étrangla en hurlant de détresse tout en buvant la tasse. Il parvint à remonter une nouvelle fois en poussant de toutes ses forces sur ses membres. Un bateau, mystérieusement apparu, flottait à proximité. Jaune et vert. Penchés vers lui, quatre pêcheurs lui parlaient mais il ne les entendait pas. L'un d'eux lui tendit une rame qu'il parvint à attraper.

On le hissa à bord et il s'affala parmi des bouts de ferraille rouillés, des filets et des cordages. Les quatre hommes se remirent à ramer, les yeux braqués sur lui. Il s'était beaucoup éloigné du rivage, lui expliquèrent-ils, dans une zone dangereuse où de forts courants tiraient souvent les gens vers le fond. Ces pêcheurs étaient torse nu. Les tendons, les muscles et les veines de leurs bras semblaient retenus par une peau qui ressemblait à du parchemin. Ils s'étaient couvert la tête pour se protéger du soleil. Celui-ci avait déjà accompli la moitié de son ascension ; il tapait fort et avait totalement dissipé la fraîcheur des premières heures.

Suraj tentait de reprendre sa respiration tout en les écoutant se plaindre de leur guigne et échanger des blagues ou des insultes. Une nuit entière passée en mer pour attraper seulement un bonhomme ! Quel intérêt ? Un homme, ça ne se mangeait pas ! On ne pouvait pas le faire frire pour le donner aux enfants. Alors qu'un poisson… Tout était bon dans un poisson, de la tête à la queue en passant par les nageoires. On pouvait même mâchouiller les arêtes. Faire frire la laitance ou utiliser l'huile avec du riz. Gober les plus petits – la tête, les arêtes, les yeux et tout le reste –, en friture avec un peu de sel. Les poissons savaient nager, chanter, voler. Ils pouvaient même tuer des hommes. Faute de poisson, une femme passait encore. Si on sortait une femme de l'eau, on pouvait la baiser, la vendre ou la faire travailler. Mais un homme, quel intérêt ? Si on attrapait un bonhomme, mieux valait encore le remettre à l'eau.

Un des pêcheurs pointa son index vers lui.

— Tu seras un gros poisson dans ta prochaine vie. Et on t'attrapera.

Le bateau empestait le poisson et le kérosène. Suraj remarqua des planches mouillées, des boîtes et des chiffons, un enchevêtrement de calmars morts dans un filet. Les rames fendaient l'eau à petits coups lents. Découvrant une rangée de dents jaunes, un des pêcheurs lui demanda :

— Tu voulais mourir ? On peut trouver mieux comme méthode…

Leurs paroles lui parvenaient de très loin. Il avait la tête remplie d'eau.

Une fois sur le rivage, les hommes se désintéressèrent totalement de lui, occupés qu'ils étaient à tirer le bateau hors de l'eau et à décharger leurs filets. Il y avait un peu plus de monde sur la plage – des marcheurs matinaux et quelques pêcheurs. Suraj devait retrouver le marchand de thé mais il ne savait pas du tout dans quelle direction aller. Partout, c'était du sable, une étendue infinie de sable, à droite, à gauche, épousant toutes les courbes du rivage. Où était son hôtel ? Il était convaincu d'avoir nagé tout droit ; en réalité, il avait dû dériver. Il ne reconnaissait rien. Il se laissa tomber mollement telle une marionnette dépourvue de ficelles. Il n'était pas capable de bouger – pas encore. Il observa les pêcheurs. Ils s'affairaient durement pour débarquer la masse de filets et de cordages qu'ils tiraient et repliaient en cadence. Ils grimaçaient sous l'effort et leurs dents ressortaient dans leurs visages émaciés. Ils ressemblaient à leur embarcation – leur colonne vertébrale formait une sorte de quille autour de laquelle se déployait la coque de leur cage thoracique.

Il les observa jusqu'à sentir sa peau entièrement sèche, recouverte de cristaux de sel brillants et piquants. Quand il vit qu'ils avaient terminé et s'apprêtaient à partir, il s'approcha de l'un d'entre eux.

— Je n'ai pas d'argent sur moi, mais si vous m'indiquez où sont les hôtels et si l'un de vous veut bien venir avec moi, j'aimerais… enfin…

Il n'avait que son maillot de bain. Sans ses habits ni son portable, il se sentait totalement démuni. S'il avait eu son portefeuille sur lui, il leur aurait donné tout son argent.

Accompagné par l'un des hommes, il retrouva le stand de thé et ses vêtements, toujours en tas sur le même banc. Mais le téléphone avait disparu.

— Qu'est-ce que j'en sais, *Babu* ? s'écria Johnny Toppo. Je n'ai pas touché à ces affaires. Vous les avez laissées là et, moi, je servais des clients. Les affaires n'ont pas bougé de là, personne ne s'est approché.

Soudain, il parut se raviser.

— Raghu ! tonna-t-il.

Tout au bout de la plage, derrière eux, Suraj aperçut le garçon qui se débattait le matin avec son seau ; il discutait à présent avec un homme – sans en être sûr, Suraj crut reconnaître le guide renfrogné qui lui avait fait visiter le temple, le type à l'ongle long et couvert de vernis rouge. Ils ignorèrent totalement Johnny Toppo. Saisi d'un énorme coup de fatigue, Suraj s'assit sur le sable.

Johnny Toppo s'éloigna de quelques pas et, plaçant ses mains en porte-voix, hurla à tue-tête :

— Raghu ! Espèce de petit con ! T'es sourd ou quoi ? Je te jure que c'est ton dernier jour chez moi, promis juré ! J'en ai ras le bol !

Le garçon parut l'entendre cette fois. Il quitta brusquement le guide et arriva en courant, essoufflé.

— Prends ton temps ! rugit Johnny Toppo. Tu vas avoir plein de temps maintenant que tu es viré. Ce monsieur a laissé son téléphone avec ses habits. Tu l'as vu ?

— J'ai mieux à faire que de m'occuper des affaires des autres, répliqua Raghu en haussant les épaules.

Tendant le bras, Johnny Toppo lui donna un coup sur la tête.

— Espèce de bâtard mal élevé. Mieux à faire, c'est ça ?

Il le fit se retourner et tâta ses vêtements. Il s'arrêta sur une poche du short.

— J'ai pas pris son téléphone ! se défendit le garçon. C'est mon téléphone ! On vient de me le donner, à l'instant !

Johnny Toppo saisit la louche dans la casserole de thé brûlant. Il faisait chaud près du stand enfumé et il transpirait derrière son réchaud.

— C'est ton téléphone, hein ? Tu me prends pour quoi ? Un vieil âne ? Ton téléphone, tu dis, espèce de sale tire-au-flanc ? Et d'où as-tu sorti l'argent pour t'acheter un téléphone ?

Il donna un coup de louche sur le dos du garçon.

— Tu m'as volé de l'argent ou tu lui as volé son portable, c'est l'un ou l'autre ! Chez moi, y a pas de place pour les voleurs.

Le garçon hurla de douleur.

— J'ai rien pris, c'est pas moi ! Et c'est mon téléphone ! C'est le monsieur du temple qui me l'a donné !

Il sortit l'objet de sa poche.

— Regardez, *Babu*, implora-t-il en le montrant à Suraj. Est-ce que c'est le vôtre ?

Johnny Toppo l'attrapa par les cheveux et le frappa de nouveau. Plus Raghu hurlait, plus il tapait avec sa louche. Suraj parvint à s'extirper de sa torpeur, à se lever pour retenir le bras de Johnny Toppo.

— Arrêtez ! Arrêtez ça tout de suite. Ce n'est pas mon téléphone. Laissez-le tranquille. C'est un gosse !

Il tourna les talons et prit la direction de l'hôtel, mais il avait les jambes cotonneuses, le ventre noué et ses pieds s'enfonçaient dans le sable.

Vidya et Gouri étaient encore toutes retournées de n'avoir pas jeûné pour Shivaratri la veille. C'était une journée que leurs mères, et leurs grands-mères avant elles, passaient traditionnellement sans manger ni boire jusqu'aux prières du soir ; elles jeûnaient d'abord dans l'espoir de trouver un bon mari, puis pour la santé de cet époux et, enfin, pour le bienêtre de leurs enfants après la mort du mari.

— Et dire qu'au lieu de jeûner, on a dévoré des montagnes de nourriture ! se lamenta Vidya. Dans un restaurant rempli de pèlerins qui plus est !

Comment avaient-elles pu oublier cette foi qui les animait depuis toujours ?

— C'est la brise marine qui a tout emporté dans un grand souffle. On a bien le droit d'oublier les règles quand on est en vacances ! suggéra Latika qui avait tendance à s'impatienter quand la discussion s'enlisait.

Elles étaient dans un taxi qui les conduisait au temple du Soleil. Le chauffeur était un bel homme qui, avait soufflé Latika à peine installée dans la voiture, n'avait rien d'un chauffeur. Âgé d'une quarantaine d'années, il était bien habillé et ne montrait aucun signe de servilité. Courtois sans excès, serviable sans obséquiosité. L'habit de chauffeur cachait en fait un prince. Quand cette pensée lui traversa l'esprit, Latika mit sa main devant la bouche pour masquer un sourire. Elle avait toujours eu un peu honte de ses dents proéminentes.

Ils roulèrent pendant deux ou trois heures sur des routes bordées d'arbres. L'océan apparaissait parfois sur la droite avant d'être caché par la végétation ou d'emplir l'horizon de son bleu miraculeux. Ils arrivèrent au temple en milieu d'après-midi. Après avoir consulté ses amies du regard, Vidya trouva le ton approprié, ni trop enthousiaste ni trop péremptoire, pour demander au chauffeur :

— Voulez-vous visiter le temple du Soleil avec nous ?

C'était un site archéologique fréquenté par les touristes et non pas un lieu saint. La proposition n'avait donc rien de déplacé. Lorsqu'il accepta en souriant, elle se dit qu'elle s'y était prise correctement, qu'elle avait su choisir le ton et les mots. Elles lui achetèrent un ticket ainsi qu'une noix de coco verte pour se désaltérer avant de commencer la visite.

Le soleil tapait fort en ce lieu – une chaleur blanche qui semblait vouloir tout brûler et détruire. En descendant l'allée que formaient les boutiques installées des deux côtés de la route, Vidya et Gouri s'achetèrent un chapeau de paille et lancèrent un coup d'œil à Latika pour savoir si elle en voulait un, mais celle-ci déclina de la tête.

— Tu vas le regretter, l'avertit Vidya. Dans deux minutes, tu vas avoir mal au crâne.

Elles mirent leur chapeau, ajustant l'élastique dans les plis de leur cou. En chemin, Latika fit demi-tour pour repartir d'un pas rapide vers les boutiques qu'elles venaient de quitter.

— Ne m'attendez pas ! Je vous rattraperai, lança-t-elle avant de disparaître dans la masse grouillante de touristes et de magasins.

Vidya haussa les épaules d'un air exaspéré. Étant donné la lenteur de Gouri, elle n'aurait effectivement aucun mal à les rattraper. Elles continuèrent donc d'avancer. Le chauffeur les suivait, conservant entre elles et lui la bonne distance : tout en restant à proximité, il ne les dérangeait pas.

Au-delà des boutiques s'ouvrait une esplanade clôturée par des pans de grillages qui se dressaient entre la falaise et l'océan. Celui-ci se fracassait sur les rochers à des dizaines de mètres en contrebas. En se penchant, Gouri fut saisie l'espace d'un instant par cette impression familière de planer dans le ciel sur les ailes d'un cerf-volant – quand l'avait-elle ressentie pour la dernière fois ? Il y avait des années ou seulement quelques jours plus tôt ? Difficile de dire au milieu de ces ruines antiques.

L'autel central du temple surgissait de la falaise telle une roche monumentale. Elles étaient en train d'en contempler la tour lorsque Latika les rejoignit, équipée d'une ombrelle rouge ornée d'un volant jaune.

— Charmant, n'est-ce pas ? Très japonais ! se réjouit-elle en faisant tournoyer l'ombrelle posée sur son épaule, d'un côté puis de l'autre.

Gouri et Vidya se sentaient ridicules avec leur chapeau de paille.

— Elle se comporte comme une gamine de dix-huit ans, souffla Vidya quand Latika se fut un peu éloignée. Elle fait toujours ça quand il y a un bel homme dans les parages. Tu sais bien comment elle n'arrête pas d'évoquer ses conquêtes d'étudiante ! Et comment elle aime à répéter qu'on ne lui donne que la moitié de son âge !

— À presque soixante-dix ans ! renchérit Gouri. Faut le faire !

Leurs craintes furent confirmées à mi-visite. À chaque autel, il leur fallait monter des marches taillées dans la pierre pour observer les sculptures tandis que le soleil éblouissant, aveuglant même, tapait toujours plus fort sur la roche. Parvenue au pied de l'escalier très raide qui menait à l'autel le plus élevé, Gouri se laissa tomber sur un banc à l'ombre d'un arbre.

— Ah non, c'est vraiment trop haut pour moi, soupira-t-elle. Et le soleil tape trop fort. J'ai l'impression que ma tête va éclater.

— Au temple du Soleil, impossible d'échapper au soleil, glissa le chauffeur, intervenant pour la première fois dans la conversation.

— Allez-y, lui répondit Vidya en s'asseyant à côté de Gouri. On va se reposer un peu et vous attendre ici.

— Je n'ai pas envie de me reposer, moi, objecta Latika en faisant tourner la poignée de son ombrelle. Je ne partirai pas d'ici sans avoir tout vu !

Vidya poussa un soupir de lassitude.

— Latika… commença-t-elle en se levant du banc et en se tenant le genou – ce tiraillement annonçait-il un nouveau mal de dos ?

— Pourquoi te lèves-tu ? demanda Latika.

— Eh bien, parce que tu ne peux pas vraiment y aller seule. Imagine que tu tombes ?

— N'importe quoi. Pourquoi veux-tu que je tombe ? Si ça peut te rassurer, je n'ai qu'à y aller… avec lui, suggéra-t-elle en lançant un rapide coup d'œil au chauffeur. Toi, tu restes là avec Gouri.

Sans laisser à Vidya le temps de répliquer, elle emboîta le pas du chauffeur. Elles la regardèrent s'éloigner, fringante. De dos, elle semblait avoir tout au plus une quarantaine d'années – mince, alerte, portant une tunique aux couleurs vives et des chaussures confortables. Son ombrelle dansait au niveau de l'épaule du chauffeur. Elle leva la tête vers lui pour lui dire quelque chose ; comme il était beaucoup plus grand qu'elle, il dut se pencher pour lui répondre.

— Tu as vu le nombre de crèmes anti-âge et de sérums sur sa table de nuit ? fit remarquer Vidya. Sans oublier le fond de teint ! Alors qu'elle jure depuis des années qu'elle ne met rien.

— J'étais chez elle un jour où sa fille arrivait d'Europe, confia Gouri. Si tu avais vu la tonne de crèmes hydratantes qu'elle lui avait rapportée…

Elle sourit avant de poursuivre :

— Quand on n'est pas très jolie à la base, on se fiche des rides et des kilos en trop.

Après un silence, elle reprit :

— Je suis heureuse de pouvoir passer mes dernières années auprès de mes petits-enfants, à prier. Mais on ne doit pas oublier le bon thé. Il me faut du bon thé, c'est comme ça.

— Et une petite crème de beauté, ajouta Vidya.

Elles éclatèrent de rire. Les petits-enfants de Gouri adoraient lui pincer les joues ou la peau qui pendait sous ses bras. Moelleuse comme un soufflé, disait sa petite-fille.

Latika et le chauffeur avaient commencé à gravir les marches du grand autel, celui qui portait les sculptures de chevaux cabrés et de chariots du dieu du soleil. La veille de la première cérémonie célébrée en ces lieux des siècles plus tôt, un maçon avait trouvé la mort en tombant du haut de la tour. Peu de temps après, le roi avait été frappé par la lèpre. Tous ces mauvais présages expliquaient qu'on n'ait jamais utilisé ce temple pour la prière. Aujourd'hui encore, il conservait un air secret et menaçant. Plus ils montaient, plus les marches semblaient se dresser à la verticale, inaccessibles. Une fois au sommet, les gens avaient l'air de fourmis, qui apparaissaient puis disparaissaient derrière des piliers ou dans des recoins. Voyant le chauffeur tendre la main à Latika dans la partie la plus raide, Vidya le signala à Gouri. Elles observèrent Latika accepter cette main tendue avant de disparaître à l'intérieur de l'autel en compagnie du chauffeur.

Vidya poussa un soupir résigné.

— Maintenant, ils en ont pour je ne sais combien de temps, et on va devoir attendre au soleil pendant qu'il lui explique les sculptures d'une bonne centaine de positions du *Kama Sutra*.

Cette perspective les fit glousser, elles en oublièrent leur agacement. Vidya raconta à Gouri sa visite de ce même temple quelques décennies plus tôt, en compagnie de son époux et de membres de sa famille. Ils avaient parcouru l'ensemble du site sans se départir d'un air impassible, s'extasiant uniquement devant le génie artistique des grandes roues, des lions de pierre ou encore devant l'expression surnaturelle qui se dégageait du visage du dieu du soleil. Oncles, neveux, tantes et cousins avaient tous fait semblant de ne pas voir ces couples taillés dans les murs et engagés, depuis des millénaires, dans diverses positions d'accouplement plus ou moins acrobatiques. Un des oncles les moins élégants s'était longuement arrêté devant un pan de mur dont Vidya se souvenait parfaitement : il représentait un homme en train de caresser les seins d'une femme, qui elle-même tenait son pénis, aussi gros qu'une courge bouteille, tandis qu'une autre femme, assise aux pieds de l'homme, jouait avec ses testicules de taille disproportionnée. L'oncle avait commenté à voix haute les talents yogiques et gymniques des Indiens d'autrefois, leur liberté d'esprit, mais les autres avaient poursuivi la visite comme s'ils étaient tous devenus mystérieusement sourds.

— C'est vrai que Latika est encore capable de se comporter en jeunette écervelée, reprit Gouri. Tu imagines notre gêne si on devait regarder ces sculptures en compagnie d'un homme qu'on ne connaît pas ? Un chauffeur par-dessus le marché !

— Plutôt mourir, frémit Vidya. Il y a tant de mystères autour de ce lieu. Par exemple, j'ai entendu dire qu'il existe un passage secret jusqu'à la mer… Ils l'utilisaient pour noyer leurs ennemis.

— Ne pense pas à tout ça, ça va te faire du mal, conseilla Gouri en posant sa main sur le bras de Vidya. Tu as l'air d'avoir chaud. Tu te sens bien ?

Vidya sortit un journal pour s'éventer. Elle s'épongea le front avec son sari. Il n'y avait pas le moindre souffle d'air sous ce ciel implacable. Les voix des touristes lui semblaient très lointaines, elle ne comprenait pas ce qu'ils disaient. Dans l'arbre au-dessus de leurs têtes, un bulbul solitaire picorait des figues, faisant tomber quelques feuilles sèches de temps en temps. Vidya ouvrit le journal. C'était celui du matin, qu'elle avait eu la bonne idée de fourrer dans son sac – elle avait ainsi toujours de quoi lire quand elle se retrouvait à devoir tuer le temps de manière imprévue.

Gouri regarda de plus près sa bouteille d'eau minérale et informa Vidya qu'il s'agissait d'une eau de source himalayenne, aussi pure que l'eau du Gange sacré. Elle lui expliqua ensuite que la pureté du Gange avait été souillée par ceux-là mêmes qui prétendaient le vénérer. Les pages du journal crissaient sous les doigts de Vidya, le bulbul chantait.

— Encore un accident de bus, s'indigna Vidya. Vingt-cinq morts. Est-ce que ça va changer quelque chose ?

Gouri ferma les yeux pour essayer de se concentrer sur le chant de l'oiseau. Elle ne voulait pas entendre les nouvelles. Elle ne voulait penser à rien. Mais un détail dans les pages intérieures avait attiré l'attention de Vidya. Elle tendit le journal vers Gouri pour lui montrer une photo.

— Regarde, c'est le fameux gourou qui a fait tant de mal… Il est impressionnant, non ? Dans le genre inquiétant. Regarde ses yeux – ils ont quelque chose d'hypnotique.

— Je refuse de regarder ces types, fit Gouri en se détournant. Ils nous privent du peu de sérénité qu'on peut avoir. Cet oiseau chantait si bien ! Je me demande où il est passé.

— Allons, Gouri, répliqua Vidya en secouant la tête, mais elle s'arrêta là et se replongea dans le journal.

— Les journaux sont pleins de mauvaises nouvelles, dit Gouri. C'est pour ça que je préfère les endroits tranquilles comme celui-ci, loin des journaux.

— Mais ça s'est passé tout près d'ici, tu sais, reprit Vidya. Quelque part sur cette autoroute…

— Regarde, l'interrompit Gouri. Des pèlerins. Japonais, je crois. Des bouddhistes.

Elle refusait de laisser quoi que ce soit souiller la pureté puisée dans le ciel et la mer, toute cette sérénité bleutée qu'elle était parvenue à rassembler et à absorber après avoir passé plus d'une heure à prier sous la véranda de l'hôtel au petit matin.

Vidya replia le journal qu'elle utilisa comme éventail.

— Révoltant… On a du mal à y croire, lâcha-t-elle en serrant les lèvres comme si elle se faisait violence pour ne pas en dire davantage.

Des cris rauques éclatèrent au-dessus de leurs têtes – en levant les yeux, elles aperçurent des corbeaux qui se bagarraient parmi les branches. Des plumes noires se mirent à voler, une pluie de feuilles s'abattit sur elles. Elles finirent par se déplacer.

Gouri profita de l'incident pour changer de sujet.

— Réfléchissons à ce qu'on va faire ce soir. Je vais peut-être retourner au temple.

— Ce soir, j'ai envie d'aller sur cette plage où se tient le marché ouvert. Je l'ai raté le jour où vous y êtes allées. J'ai envie de faire quelques emplettes, et de goûter ce thé dont tu m'as parlé.

Retrouvant brusquement la mémoire, Gouri afficha un grand sourire.

— Sais-tu qui on a vu sur cette plage alors qu'on prenait un thé ?

— Qui ça ?

— Suraj ! On a croisé Suraj !

À peine avait-elle lâché ces mots qu'elle plaqua immédiatement une main sur sa bouche. Elle n'était pas censée parler de son fils à Vidya. Évidemment ! Car Suraj n'était pas censé être à Jarmuli. Latika serait furieuse.

— Suraj ? répéta Vidya. Comment ça ? Il est à Hyderabad pour son travail. Pourquoi serait-il venu me rejoindre ?

— Mais non, rectifia Gouri en s'efforçant de sourire.

Le souffle court, elle parvint à ajouter :

— Ce que je peux être idiote, à toujours confondre tout le monde… Je voulais te parler de ce thé servi dans des tasses en terre, et puis…

— Qu'est-ce que tu racontes ? l'interrompit Vidya en se levant, l'air secoué. Tu as dit que tu avais vu Suraj ! Tu l'as vu ou pas ?

— Mais non, pas lui… Je voulais dire le mari de Parul. Tu te souviens de ma nièce Parul ? Ah, je pensais que tu l'avais rencontrée… Eh bien, son mari ressemble beaucoup à Suraj et j'ai pensé que…

Latika était de retour et avait des tas de choses à leur dire.

— Il n'est pas du tout chauffeur. C'est le gérant de l'hôtel. C'est lui qui nous a accompagnées car le chauffeur lui a fait faux bond au dernier moment. Il s'y connaît tellement en sculpture ancienne ! Il les connaît toutes et m'a expliqué ce qu'elles signifient vraiment. Je vous raconterai.

Vidya n'était pas du tout d'humeur à l'écouter. Elle se planta devant Latika, mains sur les hanches.

— Suraj était sur la plage hier, c'est ce que raconte Gouri. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Alors que Vidya interrogeait Latika, son fils était encore plus près d'elle qu'elle ne l'imaginait : dans une autre partie du même temple, occupé à gravir un escalier de pierre encadré de deux griffons. Suraj alla s'asseoir dans un petit coin ombragé. Il avait avec lui tout un tas de prospectus touristiques et un carnet. De là où il était, il apercevait Nomi, accroupie, en train de changer d'objectif. Elle se redressa et, ayant repéré quelque chose, se mit à genoux pour se pencher jusqu'au sol. Elle portait une *kurta* bleu foncé bien trop grande pour elle – un des vêtements indiens qu'elle avait achetés pour tenter de se fondre dans la masse. Elle avait coupé les manches de la tunique à cause de la chaleur et elle l'avait enfilée par-dessus un pantalon de coton blanc informe qui lui arrivait aux chevilles. Elle avait des baskets rouges aux pieds.

C'était donc là sa conception d'une tenue indienne décente. Esquissant un sourire, Suraj fit tomber sa cigarette qu'il rattrapa entre le pouce et l'index. Tout en observant Nomi, il inspira une longue bouffée.

Sur elle, la *kurta* faisait l'effet d'une chemise ample qui n'arrêtait pas de glisser sur ses épaules – des épaules anguleuses où s'attachaient des bras fins mais musclés. Les biceps de Suraj avaient fondu depuis bien longtemps déjà alors que Nomi était encore jeune et, qu'à l'évidence, elle entretenait les siens.

Il l'observa en train de cadrer une frise représentant une procession d'éléphants. Elle travaillait, lui pas. Il était encore sous le coup de la grosse frayeur du matin où il avait failli se noyer. Il avait encore mal à la poitrine et la peau de son ventre lui faisait l'effet d'être aussi tendue que celle d'un tambour. Jamais il ne serait venu là si Nomi ne le lui avait ordonné, sur un ton impersonnel laissant penser que la jeune femme de la veille, fascinée par tout ce qu'il racontait, n'avait jamais existé.

Il l'avait donc suivie mais s'était contenté de se rouler un joint et de tirer dessus. Il était bien trop vieux pour se soucier de tout cela. Les hommes aux tempes grisonnantes n'avaient pas à visiter des monuments au pas de course tout en prenant des notes et des photos ; il y avait des choses dont ils devaient être exemptés pour toujours. Il s'adossa contre la pierre et ferma les yeux, savourant sa cigarette, écoutant la voix pénétrante d'un guide qui accompagnait un groupe d'Occidentaux. Au bout d'un moment, il entendit une des femmes du groupe demander, sur un ton indigné :

— Est-ce que c'est une enfant ? Là…?

Nomi, qui traînait derrière, leva les yeux vers le panneau que la touriste montrait du doigt. Une femme nue, aux formes généreuses et à la taille fine, enlaçait un homme dans une pose extatique : ils avaient les lèvres collées et elle avait enroulé ses jambes autour des hanches de son partenaire. À leurs pieds, caressant la jambe de l'homme, se trouvait la minuscule silhouette de ce qui pouvait être une jeune enfant.

— Non, madame, ce n'est pas une enfant. Pas d'enfant dans ce genre de sculpture. Pas dans la culture indienne, la rassura le guide.

— Ma foi, vous avez bien tout le reste, non ? poursuivit la dame en posant sur Nomi ses yeux gris pétillants. On voit quand même des trucs bizarres ici – des hommes avec des chevaux, des femmes avec des chameaux, parties à quatre, à huit ! Vous avez vu ça ?

— Pas d'enfant, madame, répéta le guide en s'énervant. Regardez.

Sans prononcer le mot, il montrait les seins ronds qui pointaient sur la minuscule figure. C'était sans aucun doute une femme, pas une enfant.

— C'est une naine, alors, dit la femme.

— Pas une enfant mais une naine qui n'est pas née de la dernière pluie, lança un homme qui portait un chapeau de paille.

Tous les autres s'esclaffèrent.

— C'est clair qu'ils ont tous plus d'expérience que toi et moi, reprit la dame aux yeux gris.

— On peut voir des enfants sur certains panneaux, expliqua le guide, mais seulement en train de jouer.

Contrarié par leur légèreté, il pointa un index vers le ciel et fulmina :

— Dans l'Inde antique, pas de frontière entre la vie et l'amour. L'érotique, c'est la création, et c'est pour ça qu'on le célèbre dans nos temples. Rien de mal à ça. Essayez de comprendre, s'il vous plaît !

— Ben voyons ! murmura un des touristes.

La voix du guide s'amenuisa tandis qu'il s'éloignait avec son groupe. Nomi s'agenouilla pour observer la petite figure en bas du panneau. Ce n'était effectivement pas une enfant, le guide avait raison. Y avait-il un seul enfant dans toutes ces scènes lascives ? Passant d'un panneau à l'autre, Nomi examina un à un tous ces spasmes d'extase. Bien qu'entourée de scènes de fornication, elle gardait son calme. Elle s'était tellement préparée à trouver tout cela révoltant qu'elle s'était endurcie. Il y avait peu d'enfants dans ce temple, le guide avait raison, et certainement pas de petites filles tripotées par des vieux. Les rares enfants se trouvaient dans les bras d'une femme à l'air maternel.

Alors que Nomi se demandait ce que sa mère adoptive aurait pensé de ce temple, elle fut brusquement saisie par un sentiment de remords. Deux mères. Celle qu'elle avait perdue et qu'elle tentait désespérément de retrouver. Celle qu'elle avait trouvée mais qu'elle maintenait à distance.

Juste avant de partir en Inde, elle avait quitté son studio et était passée chez sa mère prendre quelques affaires. Elle l'avait trouvée assise dans un fauteuil du salon, devant le poste de télévision dont le son avait été coupé. Sa mère n'avait pas bougé. Elle avait regardé Nomi monter l'escalier puis avait écouté les portes de placards s'ouvrir et se fermer, sans poser de questions. Nomi savait qu'elle restait muette car elle avait peur – peur que le voyage de Nomi en Inde ne soit motivé par un objectif que la jeune femme gardait pour elle. Partait-elle à la recherche de ses parents biologiques ? Entre elles deux, l'air était chargé de non-dits.

Nomi avait été tout à la fois submergée par un élan de sympathie pour cette femme, assise dans son fauteuil, et assaillie par une terrible lassitude à la pensée du fardeau de tout ce dont elle ne pouvait parler. Elle s'était dirigée vers le placard à bouteilles pour servir des doses d'aquavit et de la bière sous l'œil stupéfait de sa mère. Elles ne trinquaient jamais ensemble, sauf à Noël comme le voulait la tradition. Nomi avait rempli verre sur verre jusqu'à ce que la vieille femme esquisse un sourire et suggère qu'elles mangent un peu. Elle avait réchauffé des boulettes de viande qu'elle avait ensuite empilées sur les vieilles assiettes blanches et bleues. Nomi avait préparé du café avant de faire la vaisselle. Au moment du départ, elles ne s'étaient pas embrassées mais Nomi avait tendu la main pour lui serrer le bras. Elle avait marmonné un vague "À bientôt" avant de soulever son sac à dos et de sortir sous la pluie, dans le noir.

Tout cela lui paraissait à présent si lointain – la pluie glacée, l'obscurité en pleine journée, sa mère adoptive… Ici, le soleil lui brûlait la tête et il restait beaucoup d'autels à visiter. Elle décida de rejoindre Suraj car il était temps de se concentrer sur le travail. Il était avachi, à moitié endormi comme d'habitude. Quand elle l'appela, il se réveilla péniblement. Sa décision d'ouvrir les yeux ne fut pas immédiatement suivie d'effet.

— Hé, c'est pas le moment de dormir ! Lève-toi et prends des notes. Allez, suis-moi.

Il fallut aussi du temps à Suraj pour comprendre ce qu'elle disait, comme s'ils se parlaient sur une ligne internationale de mauvaise qualité.

— Testé et désapprouvé, fit-il.

Il était terrassé par une profonde torpeur. Il regarda un oiseau qui planait au-dessus d'eux. Un nuage tout blanc se déplaçait très lentement dans le ciel bleu.

— Debout ! ordonna-t-elle en lui tendant une main qu'il se contenta de regarder. Allez !

Lorsqu'il lui prit la main, elle le tira d'un coup avant de le relâcher pour aller scruter une sculpture dans la partie inférieure d'un panneau, à hauteur de genoux.

— Tu sais ce que c'est ?

— Une sorte d'animal, répondit Suraj en bâillant. Avec un ballon de foot à la place du ventre et des moustaches. Jamais vu d'animal pareil.

— Tu ne vois pas que c'est un lion ? J'en ai vu un autre… pas exactement le même mais très ressemblant. Chez le sculpteur, hier. Tout ce qu'il racontait était donc vrai !

Il était surpris par son emballement soudain. Il l'écouta expliquer pourquoi ce lion taillé dans la pierre était la preuve qu'un type, un inconnu, descendait bien d'une lignée de sculpteurs ayant travaillé dans ce temple. Elle retournerait le voir et lui achèterait quelque chose pour lui montrer qu'elle le croyait. Suraj préféra ne pas lui faire remarquer qu'un peu partout, les artisans copiaient les œuvres des temples. Avait-elle la naïveté de croire tout ce qu'on lui racontait ?

Ils redescendirent les marches et traversèrent la cour pour se diriger vers la plus haute tour. Le regard embué, Suraj percevait les gens au sommet de l'édifice comme des régiments de souris détalant sur une montagne de pierre. Il avait la tête qui tournait.

— Oh, laisse tomber, grogna-t-il. Je l'ai déjà vu, pas de quoi en faire tout un plat.

Un guide qui accompagnait des touristes japonais le foudroya du regard.

— Ce célèbre temple du Soleil est une des merveilles du monde, se récria-t-il en haussant la voix avant de continuer son chemin.

— Allez, Suraj, c'est un temple pour toi. Un petit effort. Tu portes le nom du soleil.

— Je suis déjà venu avec mes parents. Je ne mens pas quand je dis que je l'ai déjà visité.

Dans certaines parties de la tour, des marches avaient été taillées dans les murs extérieurs sans rampe ni garde-fou. Nomi regardait où elle posait les pieds.

— C'était il y a des lustres… Tu ne te souviens de rien ou, en tous les cas, de pas assez pour faire une note pour une société de film.

Suraj oublia ce qu'il voulait répondre, saisi à cette hauteur par un vertige périlleux, une envie, qu'il devait réprimer, de laisser son corps tomber, comme dans l'océan plus tôt dans la journée… Se laisser aller, flotter dans les airs et tomber de très haut. Il fit une pause et se protégea les yeux du soleil. S'il se retournait pour regarder Nomi qui le suivait, il apercevait la terre tout en bas et le ciel infiniment distant. L'escalier était raide et Nomi avait du mal avec son matériel photographique qui pesait. Il devait lui donner un coup de main. Il remarqua alors que la *kurta* de la jeune femme avait encore glissé, dévoilant un grain de beauté sur son épaule. Minuscule. Peut-être légèrement proéminent – difficile de dire sans toucher.

Il se pencha, pointant un doigt vers l'avant.

Alors qu'il s'inclinait et que Nomi lui tendait la main croyant qu'il lui proposait de l'aide pour franchir ce passage ardu, Suraj aperçut l'amie de sa mère, Latika, en train de gravir les marches en contrebas. Quand elle peinait, un homme de grande taille et bien plus jeune qu'elle lui prenait la main comme s'ils se connaissaient depuis des années. Suraj ferma les yeux, les rouvrit. Ils étaient bien là. Il devait être totalement défoncé. Il planait. Voilà qu'il avait des hallucinations. Avait-il aussi avalé des cachets dans la matinée ?

Il se rappela alors vaguement que sa mère évoquait depuis quelque temps un séjour avec ses copines. Comme il ne l'écoutait jamais vraiment quand il l'avait au téléphone, il ne conservait au mieux qu'une infime trace de sa logorrhée. La plupart du temps, il surfait sur la toile avec la voix de sa mère en arrière-fond comme une musique d'ambiance à laquelle il ne prêtait pas attention. Une fois, il avait même posé le téléphone au beau milieu d'une conversation pour attraper ses cigarettes et en allumer une. Bien lui en avait pris : elle n'avait rien remarqué.

Il retira précipitamment sa main.

— Qu'est-ce qui te prend ? Tu nous rejoues le plafond de la chapelle Sixtine ? demanda Nomi en gravissant une autre marche.

Suraj avait commencé à dévaler l'escalier. Il trébucha, manqua de tomber mais se rattrapa et fila.

— Hé, tu vas te casser la figure, fais attention !

Nomi le regardait, l'air stupéfait.

— Tu vas où comme ça ? Que se passe-t-il ?

— Je dois filer. Tout de suite. Il s'est passé un truc, cria-t-il par-dessus son épaule. Je t'attends dans la voiture, OK ? Tu me rejoins quand tu as terminé.

Toute trace de somnolence s'était envolée. Avant même qu'elle puisse poser la moindre question, Suraj avait redescendu l'escalier et retraversé toutes les cours à la vitesse de l'éclair. Elle regarda autour d'elle pour tenter de comprendre. Pourquoi s'enfuyait-il ainsi ? Personne ne le suivait.

Elle le vit se frayer un chemin parmi la foule massée tout en bas. Deux hommes en pantalon moulant et à la taille marquée, arborant une large ceinture et des lunettes de soleil voyantes, le suivirent également des yeux. Quand il eut disparu, ils braquèrent leur regard sur Nomi. L'un d'eux émit un petit sifflement tandis que l'autre susurrait : "Sexy, sexy !" Elle les distança en franchissant la série de marches suivantes mais croisa alors les yeux d'un autre type qui la dévisageait. Accouru à ses côtés, il l'interpella d'une voix geignarde :

— Madame, prenez un guide ! Un guide officiel. Cent pour cent officiel. Madame, ce temple a été construit…

Elle l'ignora et se lança dans la volée d'après, mais tout lui paraissait soudainement vain, sans compter l'obscénité de ces couples sculptés qui folâtraient sur tous les panneaux. Elle ne supportait plus d'être cernée d'hommes et de femmes qui copulaient, se caressaient, faisaient l'amour les pieds en l'air. Il faisait tellement chaud que sa tête lui semblait sur le point d'exploser. Pourquoi le ciel était-il si atrocement bleu ? Et pourquoi tous ces saris orange gueulard ? Ce pays ne connaissait donc pas les teintes fondues ? Prise de vertige, elle ferma les yeux et vit alors défiler des étoiles bleues, violettes et roses. Elle était sur une plage de sable. Un chien se rapprochait tout doucement. L'ombre du bateau rapetissait et le soleil était une boule de feu. Elle avait faim et soif, elle était seule, personne ne venait quand elle criait.

En fin d'après-midi, Badal gara son scooter et se dirigea vers le stand de Johnny Toppo. La main dans la poche, il caressait son portable. Il venait de vivre deux journées affreuses, à se demander s'il reverrait Raghu ou pas. Il s'était rendu à la plage deux ou trois fois par jour dans l'intention de lui expliquer qu'il se fichait de savoir avec qui il buvait des bières, mais chaque fois, il s'était retrouvé face à Johnny Toppo qui pestait contre son jeune employé parce qu'il n'était pas revenu travailler. En début de matinée pourtant, apercevant le tee-shirt rouge qu'il connaissait si bien, Badal avait foncé pour enfin donner le téléphone à Raghu. Désormais, il pouvait l'appeler quand bon lui semblait. Finie l'incertitude.

D'abord transporté par un élan de joie, il se rendit brusquement compte qu'il n'avait pas noté le numéro. Son humeur s'assombrit encore quand il repensa à la manière maladroite qu'il avait eue de fourrer le téléphone dans la paume moite de Raghu en pleine séance de pompes. Il avait souhaité que cet instant signifie tout ce qu'il avait besoin de dire à Raghu mais qu'il n'avait jamais su exprimer. Et au lieu de cela…

"C'est quoi ?" avait demandé Raghu avec méfiance.

Au moment où Badal avait tenté de formuler des explications claires et avant même qu'il ait pu articuler un début d'exposé sensé, Johnny Toppo avait appelé Raghu, vociférant de plus belle et s'impatientant. Badal aurait voulu lui faire avaler sa langue pour qu'aucun son ne sorte plus de sa vieille gorge ratatinée.

Il s'était dit que ce cadeau luxueux parlait de lui-même. Raghu l'avait accepté précisément parce qu'il savait ce qu'il signifiait.

En même temps, il était du genre à accepter n'importe quoi de n'importe qui.

Apercevant une nouvelle fois deux taches rouges et grises qui pouvaient correspondre aux habits de Raghu, Badal se remit spontanément à courir. Le garçon était accroupi au-dessus du seau métallique dans lequel trempaient les tasses. En absorbant l'eau, celles-ci laissaient échapper des bulles. Johnny Toppo lui avait expliqué un jour que si on ne faisait pas tremper les tasses en terre pendant des heures avant de les utiliser, elles risquaient de gonfler avec le thé qu'on y versait du fait de leur porosité. Raghu les sortait du seau pour les empiler soigneusement sur une table à côté de lui. Badal colla ses lèvres tout contre son oreille.

— Tu es revenu ! murmura-t-il. Où étais-tu passé ?

Raghu sursauta, laissant tomber les quatre tasses qu'il tenait. Elles se brisèrent. Il jeta un rapide coup d'œil en direction de Johnny Toppo.

— Qu'est-ce qui te prend de chuchoter comme ça ? gronda-t-il.

Il se redressa et plaça les tasses propres sur la charrette avant de prendre la commande d'un couple – deux thés, un avec sucre, l'autre sans, et oui, pourquoi pas, deux biscuits comme ça, non, en fait, trois… Johnny Toppo était de l'autre côté, occupé avec des enfants dont les parents expliquaient :

— Non, du Horlicks, Hor-licks, au chocolat. Vous n'en avez pas ?

— Faut que je te parle, souffla Badal. Viens par là deux minutes, Johnny Toppo peut se débrouiller tout seul.

— *JohnnyToppopeutsedébrouillertoutseul*, répéta Raghu tout en s'éloignant du comptoir.

— Je voulais juste te demander… commença Badal.

Il n'avait jamais été très fort pour trouver les bons mots et, là encore, alors qu'il était venu pour s'expliquer, il ne savait pas par où commencer. Raghu n'arrêtait pas de se gratter le bras, ce qui déconcentrait Badal. Encore une croûte… Mais d'où sortait-il toutes ces égratignures ? À croire qu'il se blessait lui-même pour le plaisir de tripoter ces croûtes. Il était si beau – d'une beauté incroyable malgré ses loques rouges et grises et ses tongs bleues. Badal brûlait d'envie de l'interroger : est-ce que le téléphone t'a plu ? As-tu remarqué que j'avais enregistré mon numéro ? Sais-tu ce que cela signifie ? Comprends-tu vraiment la portée de ce geste ?

Il se contenta de bredouiller :

— Tu sais l'après-midi, près du bateau… quand tu es parti en courant… est-ce que c'est toi qui as pris mon scooter et qui l'as garé ensuite près de chez moi ? C'est toi qui as pris la clé dans ma poche ?

Évidemment, tout était sorti de travers. Il tenta de prendre un air amusé en évoquant cette histoire de clé et de scooter volés. Il ébaucha un sourire.

— Alors toi aussi tu me prends pour un voleur ? D'abord, on m'accuse d'avoir volé un téléphone, et maintenant… Qu'est-ce qui leur prend à tous ces vieux cons ? Et qu'est-ce qu'il y a de si marrant dans tout ça ? Même si on me payait, je voudrais pas de ton tas de ferraille !

— Ne crie pas, supplia Badal. Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, pas du tout. Je pensais que tu voulais me faire une farce… que tu plaisantais.

Il n'avait pas vraiment eu l'intention de poser cette question. Il souhaitait seulement rappeler à Raghu cet après-midi-là et ce qui s'était passé avant que le scooter disparaisse. Peut-être avait-il eu envie en fait de lui poser des questions sur le moine à lunettes et sur la soirée où il l'avait croisé en compagnie d'étrangers.

Mais non, cela ne lui avait pas traversé l'esprit, il n'y avait aucune raison de l'interroger à ce sujet.

Raghu retourna vers le stand pour se pencher de nouveau sur son seau. Badal s'accroupit à ses côtés. Raghu détourna le visage et se concentra résolument sur la pile de tasses. Il en attrapa quatre autres qu'il rinça.

— Dégage, dit-il. J'ai pas de temps à perdre.

Il était penché au-dessus des tasses et sa tignasse sèche, éclaircie par le soleil, ressemblait à un nid. Il avait l'air d'un enfant vulnérable aux frêles épaules que Badal avait envie d'enlacer. Tu n'as plus besoin de travailler, je vais veiller sur toi, voulait-il lui dire.

— Je pensais que tu voulais juste t'amuser avec le scooter, s'empressa-t-il de murmurer. Quoi d'autre ? Pourquoi je te ferais un cadeau sinon ? Je t'ai acheté ce téléphone pour…

— Je me suis pris une dérouillée à cause de ce téléphone, c'est tout ce que ça m'a rapporté.

— Mais enfin, tu ne comprends pas que…

— Que quoi ? Qu'est-ce que je ne comprends pas ?

Raghu parlait lentement, détachant rageusement chaque syllabe. Sa voix indiquait qu'il voulait en découdre. Il parlait fort – trop fort. Badal jeta un œil tout autour pour vérifier que personne ne les écoutait.

— Tu ne comprends pas ce qui se passe entre nous ? poursuivit Badal tout bas. Tu comprends tout aussi bien que moi ce qui s'est passé entre nous. C'est pour ça que je t'ai acheté ce téléphone. Comme ça, à n'importe quel moment…

Tout en parlant, il sentait sa voix se lézarder, ses mains devenir moites. Une noirceur suffocante montait en lui et pourtant, tout lui paraissait à présent atrocement clair.

Une foule les protégeait. Ils étaient pris dans l'œil de leur propre cyclone, cernés par la clameur des autres. Même s'il n'avait pas imaginé ce scénario, il en était ainsi. Il en était toujours ainsi dans les grands moments, ceux qui marquent votre existence pour le meilleur ou pour le pire.

— Eh bien, Raghu, hurla Johnny Toppo, accélère avec les tasses. J'ai des gens qui attendent.

Raghu adressa à Badal un sourire grimaçant.

— Ah ouais, c'est comme ça ? Tu parles !

Johnny Toppo les rejoignit en boitant.

— Ras-le-bol de toi, espèce de voyou ! Je t'ai dit que tu étais viré. Mais tu m'as supplié de te garder… Soit tu travailles, soit je trouve quelqu'un d'autre. Je me suis pas engagé à te nourrir gratis.

— Du calme, *Uncle*, je tiens juste compagnie à un de vos clients. Ça fait partie du boulot ou pas ?

Il grimaça une nouvelle fois en direction de Badal et retourna derrière le réchaud. Quand il fit glisser le couvercle, des effluves de thé montèrent de la casserole dans un nuage de vapeur. Le thé qui bouillonnait était brun, épais, sucré et parfumé au gingembre. Il en servit un, remplissant de mousse la moitié de la tasse selon la technique de Johnny Toppo, et le tendit à Badal. Il y avait quelque chose de taquin dans sa façon de retenir la tasse au-dessus de la casserole fumante pendant une ou deux secondes avant de la donner. Badal ne savait que faire de cette tasse trop chaude. Jamais il ne buvait ce type de thé et Raghu le savait bien puisque cela faisait des mois qu'il lui servait du thé au citron non sucré, sans même que Badal ne demande quoi que ce soit. Il fixa le garçon à travers le nuage de vapeur. Il ne voulait pas de thé. Quand il vit que Raghu ne le regardait plus, il s'éloigna du comptoir et renversa la tasse sur un crabe gris qui ressemblait à une roche préhistorique sans vie. Il le vit s'enfoncer précipitamment dans le sable qui venait d'absorber tout le thé.

Il écrasa la tasse. À perte de vue, la surface de granit de l'océan était plissée de vagues aux bords tranchants. Il pouvait marcher sur cette étendue incommensurable jusqu'à devenir un point à peine visible qui poursuivrait son chemin. Tout autour de lui grouillaient des vacanciers, entre amis ou en famille, occupés à faire des emplettes, rire, bavarder, fureter, se jeter à l'eau. Un jeune couple était installé à proximité. Badal voyait bien qu'ils étaient dans leur monde à eux – loin du travail, de la famille, sans penser à la veille ni au lendemain. Ils ne se regardaient pas, ne se parlaient pas, ne se tenaient pas par la main, mais ils étaient assis côte à côte, leurs hanches et leurs épaules se touchaient, comme si perdre un instant le contact pouvait rompre le fragile sortilège.

Il ne fallut à Badal qu'une dizaine de minutes pour rentrer chez lui en scooter. Personne ne l'attendait à cette heure-là. Tout le monde savait qu'il se débrouillait pour rentrer le plus tard possible. Un cri rauque de son oncle lui parvint du balcon :

— Qui est là ? Jadua ? *Jadua !*

Badal ne répondit pas. Il n'alla pas non plus se rincer le visage au robinet. Il gagna directement sa chambre et s'affala sur son lit de corde. Toute son ossature était endolorie de fatigue – cette douleur emplissait la pièce et le vidait davantage à chaque respiration.

Il essaya de trouver le sommeil. Au bout d'un moment, il se rendit compte qu'il fixait un clou planté dans le mur au-dessus de la porte. C'était un clou d'acier, un des plus gros modèles existants. Il fut parcouru d'un profond frisson. Il avait mal à la tête comme si ce clou lui perforait le crâne, et il se souvint qu'il avait éprouvé la même douleur en regardant un membre de la famille enfoncer ce clou dans le mur à gros coups de marteau après la crémation de son père. Il ne se rappelait pas le visage de cette personne mais conservait en revanche le vague souvenir d'un autre homme venu aux obsèques, ratatiné et voûté. "C'est ce qu'on fait traditionnellement, avait-il expliqué en caressant la tête du petit garçon de neuf ans qui fixait ce clou sur lequel on tapait. On doit protéger des mauvais esprits le lieu où quelqu'un meurt." Badal ne savait pas qui il était mais, après avoir approché la torche rituelle de la tête de son père étendu sur le bûcher funéraire, il avait regardé le corps brûler en compagnie de ce monsieur – l'enfant et le vieux tout desséché. Le vieil homme l'avait pris par l'épaule et avait essayé de le consoler en lui expliquant que tout corps réduit en une poignée de cendres n'était rien d'autre qu'un morceau de chair sans signification. C'est l'âme qui est éternelle, avait-il poursuivi. Tu n'as pas perdu ton père, il sera toujours avec toi, même si tu ne le vois pas.

Badal fut secoué par un sanglot sans larmes. La masse d'un corps, solide et rassurante. Ce corps que l'on étreint, tient, caresse – que reste-t-il quand il n'y a plus de corps ? Personne ne voulait dormir dans la pièce où son père avait été retrouvé mort. Badal, lui, ne voulait dormir nulle part ailleurs.

Il repensa alors au seul ami qu'il avait à l'époque – un garçon qui habitait en bas de la ruelle. Ils allaient ensemble à l'école, faisaient leurs devoirs et jouaient ensemble. Un jour, alors qu'ils s'amusaient à ramper dans une canalisation d'égout abandonnée en bordure de route, ils étaient tombés sur la tête d'une chèvre que l'on venait de tuer et que quelqu'un tenait à l'autre bout du tuyau. Elle avait des dents énormes, des yeux globuleux et des poils baignés de sang jusqu'au cou. La tête remuait parce que la personne qui la tenait riait fort, entraînant l'animal dans son mouvement. Quand les deux garçonnets avaient voulu rebrousser chemin pour s'éloigner de la bête, ils avaient paniqué et s'étaient retrouvés coincés dans la canalisation. Badal ne se rappelait plus comment ils en étaient sortis. Il se rappelait en revanche la douceur de la mère de son ami : cet après-midi-là, elle lui avait lavé le visage, l'avait assis sur ses genoux et lui avait donné, avant de le renvoyer chez lui, des *parathas* au sucre, moelleuses, toutes chaudes.

En repensant à ces *parathas*, il prit conscience qu'il était affamé. Il n'avait rien mangé depuis le matin. Il s'extirpa

du lit pour aller dans la cuisine de l'autre côté de la cour. Il souleva le loquet de la porte et découvrit une rangée de casseroles retournées et rutilantes. Le panier où sa tante mettait les légumes contenait trois pommes de terre et un oignon. Il y avait dans cette pièce une odeur de goyaves trop mûres. Il finit par mettre la main sur le seul fruit qui restait, aussi mou qu'une banane et noirci par endroits. Il en fit deux bouchées pour ne pas laisser le temps à son odeur putride de l'envahir. Il jeta un coup d'œil autour de lui. Dans un coin du garde-manger, il devina à travers le grillage trois bols de nourriture recouverts d'un couvercle. Le garde-manger était verrouillé. Il secoua le cadenas pour le tester. Le marteau se remit à taper sur le clou brûlant qui lui trouait le front. Impossible de faire sauter le cadenas. Il se dirigea vers les boîtes métalliques alignées sur l'étagère et les ouvrit une à une – le riz, la farine, les lentilles. Des charançons crapahutaient parmi les grains de riz. Il y avait aussi une bouteille d'huile.

Il vit sa main renverser l'huile sur le sol, vider les boîtes de riz et de farine avant de balayer la rangée de casseroles propres. Celles-ci dégringolèrent dans un fracas assourdissant. Il tourna les talons au moment où retentissaient les premiers cris de son oncle :

— Jadua, le chat ! Mais non, ça ne peut pas être le chat ! Au voleur ! Y a un voleur !

Si Badal avait trouvé une boîte d'allumettes, il aurait à coup sûr renversé la cuisinière au kérosène pour y mettre le feu.

Il retourna dans sa chambre dans l'intention d'y récupérer sa clé de scooter et le petit coffre métallique dans lequel il cachait, depuis des années, les lunettes et le rosaire de son père ainsi qu'un couteau suisse et une miniature en verre du Taj Mahal. Une fois sur place, il décida finalement de prendre aussi dans son placard quelques vêtements, le chéquier et les documents concernant le compte dont son oncle ignorait l'existence.

Avant de quitter la maison, il arracha ce qui restait du *shiuli* qu'il avait planté.

Il poussa rageusement la porte d'entrée avant de la claquer derrière lui, fourra dans la sacoche du scooter tout ce qu'il avait pris et fit vrombir le moteur. Il ressentit jusqu'au bout des doigts les vibrations de la vieille machine pétaradante.

À peine avait-il parcouru une centaine de mètres qu'il se ravisa, freinant brusquement dans un dérapage contrôlé.

Les roues du scooter soulevèrent un peu plus de poussière quand il fit demi-tour pour rebrousser chemin, plus lentement cette fois. Il s'arrêta près de l'autel entretenu par la vieille dame. Une volute de fumée s'élevait du bâton d'encens qu'elle avait allumé. Badal s'inclina, front à terre, devant les minuscules idoles disposées à l'intérieur de l'autel. Il remarqua les roses rouges disposées à côté des images ce jour-là.

La femme qui s'occupait de l'autel était recroquevillée sur le coin de trottoir qu'elle occupait habituellement, à l'ombre du *neem*. Ses lunettes pendaient de guingois car elle s'était endormie sans les enlever. Un filet de bave brillante suivait une grosse ride descendant de la lèvre au menton et finissait sa course dans la tache de salive qui s'était formée sur le ballot qu'elle utilisait comme coussin. Elle avait sur le menton un grain de beauté d'où sortaient trois poils blancs semblables aux racines d'un oignon. À côté d'elle était posée, comme toujours, une écuelle en fer contenant cinq pétales de rose et une roupie.

Badal sortit son portefeuille de la poche gauche de sa *kurta* où il le rangeait habituellement. Il avait cent cinquante roupies. Gardant pour lui quelques billets de dix et de vingt, il vida tout le reste dans l'écuelle. Pensant tout à coup qu'on pouvait lui voler l'argent pendant qu'elle dormait, il fut saisi d'une envie irrationnelle de la réveiller, de l'installer sur le scooter et de l'emmener avec lui. Il se contenta de ramasser l'écuelle pour la glisser dans l'autel. Elle la trouverait à son réveil.

Le parking du temple du Soleil était un grand carré de ciment gris surchauffé, surveillé par un gardien tout ridé à force de travailler en plein soleil. Celui-ci avait cessé de lancer des regards lourds de sens en direction du paquet de cigarettes de Suraj quand il s'était rendu compte qu'ils restaient sans effet. Dans ce lieu à l'écart, la clameur agitée des touristes et des guides n'était plus qu'un murmure. Suraj se hissa sur un muret à l'ombre d'un énorme quatre-quatre. Il se mit à compter les coups sur la carrosserie et en imagina les causes. Les propriétaires devaient être de vrais abrutis : le véhicule était sale à l'intérieur comme à l'extérieur, boueux et rayé de partout. Quand il pourrait se permettre autre chose qu'un minuscule modèle coréen de pacotille, il ferait briller sa voiture qui sentirait le cuir. Jamais il ne fumerait à l'intérieur. Il rêvait depuis toujours d'un quatre-quatre – une vraie jeep massive, vrombissante et décapotable pour pouvoir rouler le visage au vent. Il irait jusqu'au Ladakh depuis Bangalore. Il mettrait un mois, peut-être plus encore, à parcourir les côtes et les forêts, à tester les restaurants de bord de route, à prendre des autostoppeurs qu'il déposerait un peu plus loin, à s'arrêter quand la fatigue se ferait sentir, à reprendre la route tout en filmant le voyage.

S'il avait parlé de ce projet à Ayesha, elle aurait décrété qu'il s'agissait encore d'une stratégie pour échapper à la vie – comme si la vie était une épreuve à endurer en serrant les dents. Ayesha répétait qu'il excellait en matière d'esquive alors qu'il revendiquait seulement la liberté d'exister, d'aller et venir sans avoir à répondre aux dizaines d'accusations émanant d'une épouse vociférante ou d'une mère angoissée. Il se surprenait parfois à leur mentir à toutes les deux, sans raison aucune, seulement pour se sentir libre. Pourquoi n'aurait-il pas le droit de dire à sa

mère qu'il était à Hyderabad quand il se trouvait en fait à Jarmuli ?

Il se souvint tout à coup qu'il ferait mieux d'appeler Nomi. Il l'avait brusquement abandonnée, en pleine ascension de la plus haute tour, filant comme l'éclair dès qu'il avait aperçu Latika *Auntie*, main dans la main avec un étranger. Nomi avait-elle compris qu'il l'attendrait dans la voiture ? Elle pensait peut-être qu'il reviendrait la chercher ? Il glissa la main dans sa poche pour attraper son téléphone.

Il n'y était pas. Mais bien sûr ! On le lui avait volé sur la plage.

Il descendit du muret et trouva le chauffeur en train de bavarder avec un groupe d'autres chauffeurs qui attendaient comme lui le retour de leurs clients. Il lui emprunta son téléphone mais fut incapable de se rappeler le numéro de Nomi qu'il n'avait jamais eu besoin de mémoriser.

Il se replia donc dans l'habitacle brûlant de la voiture. Il transpirait et se demandait encore s'il devait aller la chercher. S'il y retournait, il risquait de tomber nez à nez avec sa mère et les amies de sa mère. Il décida de ne pas bouger. Il gigota sur son siège, but un peu d'eau et fuma une cigarette. Il envisagea de faire une sieste en s'allongeant sur la banquette mais celle-ci était encombrée. Il écarta un tube de protection solaire que Nomi avait laissé ainsi que plusieurs bouteilles d'eau. Il trouva aussi un des nombreux élastiques qu'elle utilisait pour ses cheveux. Il l'enfila sur son poignet tel un bracelet qu'il lui rendrait plus tard.

Il sentit enfin sous ses doigts l'ordinateur de la jeune femme. Elle avait laissé son portable dans la voiture. Suraj commença par tapoter sur le dessus de l'appareil, écoutant le cliquetis métallique sous ses ongles. La coque était épurée, fine et légère. C'était la première fois qu'il voyait ce modèle tout récent. Il ouvrit l'ordinateur, le referma. Pouvait-il continuer ?

Et si elle débarquait et le surprenait ? Elle serait furieuse de le voir fouiner dans ses affaires. Mais il avait envie de fouiner… Plusieurs choses l'intriguaient : où avait-elle filé le matin où elle l'avait laissé au temple de Vishnu ? Et la veille, alors qu'il pensait qu'ils iraient négocier ensemble quelques autorisations pour le film, elle s'était trouvé une excuse et avait disparu jusqu'au soir. Elle était revenue avec cette histoire de sculpteur, sans queue ni tête.

Il rouvrit l'ordinateur. L'écran s'éclaira – elle n'avait même pas éteint sa machine en partant, si bien qu'il n'avait besoin d'aucun mot de passe pour accéder aux dossiers. Les gens aussi négligents qu'elle méritaient tout à fait ce qui leur arrivait. Ses doigts retrouvèrent rapidement le plaisir de pianoter sur les touches et le pad. Il naviguait sur cette machine avec rapidité et assurance. Comme il était doué en informatique, il ne lui fallait que quelques secondes pour maîtriser un ordinateur inconnu. Il ouvrit le dossier "Photos" et découvrit qu'il était vide. Bizarre. Tout le monde à sa connaissance stockait des photos sur son ordinateur. Il lança le logiciel de courrier électronique mais celui-ci n'avait pas été configuré. Cela signifiait qu'elle utilisait une messagerie *via* Internet, mais puisqu'il ne disposait d'aucune connexion, il lui était impossible d'accéder aux sites qu'elle consultait.

Il se mit à parcourir ses documents. Beaucoup de notes, de textes rédigés sur lesquels il ne pouvait s'attarder car elle était susceptible de revenir à tout moment. Un dossier portant son nom à lui contenait seulement des copies des messages qu'il lui avait envoyés.

Quand il entendit la portière s'ouvrir, il referma d'un coup sec l'ordinateur tout en concevant à la hâte quelques explications : "Je cherchais ton numéro de téléphone", lui dirait-il. C'était ce qu'il y avait de plus plausible.

Ce n'était que le chauffeur.

— Il faut y aller, dit celui-ci. Il se fait tard et nous avons pas mal de route à faire. La nuit va bientôt tomber. On ne peut pas attendre davantage. Il y a des bus qui font la navette – elle a dû rentrer à Jarmuli par le bus.

Suraj était du même avis. Nomi n'avait pas dû comprendre ce qu'il lui avait dit et elle avait pris un bus. Autrement, comment expliquer qu'elle tarde autant ? Le conducteur manœuvra en douceur pour quitter son emplacement. L'air conditionné se remit en marche et Suraj soupira d'aise en sentant les premiers souffles d'air frais. Il ouvrit l'ordinateur une nouvelle fois. Plus rien ne l'obligeait à agir précipitamment ou en cachette. Il se remit à tapoter sur le pad.

La visite du temple du Soleil plongea Latika dans un étrange état d'euphorie qui dura plusieurs heures. Elle balaya de la main toutes les questions de Vidya à propos de Suraj.

— Tu sais bien que Gouri confond tous les visages ! Elle a cru que c'était lui, mais pas du tout. C'était qui déjà, Gouri ?

Elle insista pour faire le trajet du retour à l'avant de la voiture car elle avait été trop serrée entre Vidya et Gouri à l'aller. Ignorant les œillades inquiètes de Vidya, elle continuait de jacasser, s'adressant aussi au chauffeur qui était bel et bien le gérant de l'hôtel. Celui-ci n'avait plus rien de l'homme taciturne qui les avait conduites sur le site, et Vidya saisissait des bribes de leur conversation – on aurait dit deux vieux amis. Latika fredonnait par moments *Are You Lonesome Tonight* de sa voix rauque qu'un vieil admirateur avait un jour comparée à du sable et de la fumée…

Quand ils s'arrêtèrent à mi-chemin pour observer le point de confluence entre un fleuve et la mer, Latika alla faire quelques pas dans l'eau, aussi plane qu'un miroir, sans se préoccuper de ses habits ou de ses sandales. Vidya dut l'interpeller pour qu'elle accepte d'en sortir.

— Allons, Latika, sois raisonnable, la nuit tombe.

Durant le reste du trajet sur l'autoroute, tout semblait toucher à sa fin. Vidya s'inquiétait déjà pour sa facture d'électricité. Elle devait être arrivée et si elle ne la payait pas à temps, on lui couperait l'électricité. Et après ? En quelques minutes, son esprit se transforma en un indémêlable écheveau de laine : impossible de discerner le début ou la fin du problème de la facture impayée. La voiture parcourut à toute vitesse le tronçon de route éclairé par les ultimes rayons de soleil, dépassant les arbres drapés de mystère.

— "À la fin du jour, telle la rosée silencieuse, tombe la nuit, murmura Gouri. Le cerf-volant efface de ses ailes l'odeur du couchant."

Elle ne se souvenait plus des vers suivants. Et d'ailleurs où avait-elle appris ce poème ? Peut-être à l'université. Au bout d'un moment, des bribes lui revinrent.

— "Tous les oiseaux rentrent chez eux, toutes les rivières. Une fois les tâches de la vie accomplies, seule l'obscurité demeure."

En regardant par la vitre, elle ajouta :

— Tout passe tellement vite…

Ils s'approchaient de la ville – ses lumières, ses voitures, ses immeubles, son marché.

— Mais non ! s'exclama Latika. Allons faire un tour au bazar. Je n'ai pas envie de rentrer tout de suite à l'hôtel.

Elle se retourna.

— Allez vous deux ! Accordons-nous un peu de bon temps…

— Tu n'es pas fatiguée ? objecta Vidya. Ça peut attendre demain. On y est déjà allées hier.

Le mauvais pressentiment qui s'était emparé d'elle au moment où Gouri avait laissé entendre qu'elle avait vu son fils lui pesait et l'épuisait. D'abord cette indigestion, puis le soleil de plomb qui lui avait tapé sur la tête tout l'après-midi, et enfin Suraj… Elle avait beau s'efforcer de repenser à toutes les fois où Gouri s'était trompée de personne, la même question revenait la hanter en boucle, formant des cercles concentriques qui se resserraient en un nœud douloureux. Pourquoi son fils l'aurait-il suivie à Jarmuli ? Avait-il besoin de lui parler de quelque chose ? Ils s'étaient pourtant parlé le matin de son départ, elle l'avait appelé. Elle l'avait senti mal à l'aise, désireux d'abréger la conversation. Cela faisait des mois qu'il était fuyant et sec – une chance encore qu'il réponde. Elle ne pouvait pas en dire autant de sa belle-fille.

Latika insistait encore pour qu'elles s'arrêtent au bazar.

— S'il vous plaît, implorait-elle comme une gamine. On peut prendre un rickshaw pour rentrer à l'hôtel, c'est à dix minutes à peine. La soirée est tellement douce.

Vidya inspira un bon coup dans l'intention de répliquer vertement, mais elle finit par compter lentement jusqu'à quinze ainsi qu'elle avait appris à le faire.

— Entendu, fit-elle après cette pause. Nous ferons comme tu voudras.

Se posa alors le dilemme du pourboire, ce qui donna lieu sur-le-champ à une discrète consultation. Quel type de pourboire donner quand le chauffeur était en fait le gérant de l'hôtel ? Il leur était difficile de discuter alors qu'il était assis à quelques dizaines de centimètres et qu'il entendait tout.

— Faisons-lui un cadeau, murmura finalement Latika.

Sur ce, elles sortirent de la voiture. Maintenant qu'un but justifiait ce détour par le marché, Vidya s'adoucit et, après une longue gorgée de soda pétillant et frais, elle oublia ses angoisses concernant Suraj et sa facture d'électricité.

Après avoir claqué pour la dernière fois la porte de la maison de son oncle, Badal prit la direction du temple du Soleil. Il sortit de la ville par Marine Road, à l'ombre des casuarinas qui la bordaient de chaque côté. C'était une route isolée, tout aussi éloignée de Jarmuli que les grappes de bicoques de terre et de paille constituant les misérables villages qui vivotaient grâce au temple. Apercevant un trou dans le rideau de verdure et une pâle étendue de sable juste derrière, il laissa son scooter sur le bord de la route pour marcher jusqu'au bord de l'eau. Des rouleaux à crête blanche se brisaient violemment sur le rivage et le vent s'était levé dans le ciel orange.

Pourquoi Raghu n'avait-il pas confirmé – pas même par un signe des plus ténus – que ce qu'ils avaient vécu cet après-midi-là près du bateau signifiait aussi quelque chose pour lui ? Devant la cruauté d'une telle indifférence, Badal sentait un abîme se creuser en lui. Au-delà de l'indifférence, il était aussi obsédé par le ridicule de la situation. Il revivait les moments qu'ils avaient partagés, seconde par seconde – une succession d'images comme autant de diapositives qu'on se repasse pour ne pas les oublier. Il avait envie de se ruer sur un buisson épineux, de se taillader avec un rasoir, de se broyer les orteils avec une pierre – traiter la douleur par la douleur. Il regardait la mer, habité par la chanson que Johnny Toppo avait fredonnée dans la matinée :

Où est passée ma hutte de terre brune ?

Et mon jeune goyavier ?

Où est passée la vache noire,

Qui venait quand je l'appelais ?

Où est passée la jolie rivière

Aux eaux pures d'un bleu d'azur ?

Les seules rivières que je connaisse aujourd'hui

Sont celles qui coulent de mes yeux tristes.

Il s'assit sur le sable. La tête dans les mains, il tira sur ses cheveux pour tenter de faire disparaître cette chanson et sa migraine. Un jour, il avait demandé à Johnny Toppo : "Ça vous arrive de chanter des choses gaies ? Pourquoi vos chansons sont-elles toutes aussi lugubres ?" Ce à quoi Johnny Toppo avait répondu : "Je ne les trouve pas tristes. Elles sont tout ce qui me reste de ma vie d'avant. Je n'ai pas d'appareil photo, contrairement à tous ces touristes qui passent leur temps à mitrailler. Souriez ! Souriez ! Clic !" Il s'était tapoté le front. "Moi, j'ai tout là-dedans. Je me souviens et cela suffit à mon bonheur."

"Et c'était comment votre vie d'avant ? lui avait demandé Badal. Racontez-moi." Après lui avoir tourné le dos, Johnny Toppo avait ajouté : "Je vends du thé, je suis né dix ans après le grand tremblement de terre du Bihar, je vis sous une bâche et je n'ai rien ni personne dont je doive me soucier, rien à perdre. Je suis heureux de vivre entre l'eau et le ciel, de pouvoir fumer quelques *beedis* et boire une petite bouteille. Je sais grâce aux chansons qui me trottent dans la tête que j'ai eu une autre vie, il y a longtemps. Voilà tout ce que je peux dire sur moi, *Babu*."

Tout au loin, à la surface de l'eau, scintillait une rangée de lumières. Des chalutiers vivant leur vie en secret. Les lumières plongeaient, s'éclipsaient avant de réapparaître. Ils envoyaient leurs filets au fond de l'océan. Ils allaient travailler toute la nuit pour capturer et tuer des milliers de créatures haletantes.

Badal pratiquait depuis son enfance un petit jeu qui consistait à s'asseoir près de l'eau, dos à la mer. Il s'installait suffisamment près du bord pour sentir l'écume tout en ayant conscience qu'une grosse vague pouvait l'emporter. Il connaissait parfaitement les vagues et les courants, notamment ces contre-courants qui se formaient sous l'effet des vents à des kilomètres de la côte mais qui entraînaient les baigneurs vers le fond ou qui pouvaient happer les gens sur la plage. Si on essayait de résister au courant en nageant à contresens, on finissait par se noyer. Il ne fallait pas lui résister frontalement mais lui échapper en suivant une ligne tangente. Badal avait vu les corps échoués de ceux qui avaient engagé une bataille contre ces courants et avaient perdu. Cela ne l'empêchait pourtant pas de tourner le dos à la mer, comme s'il était assis au bord d'une falaise, défiant la mort.

Quand une vague s'écrasa sur la plage, par instinct, il se déplaça. Il savait reconnaître depuis longtemps celles qui s'avançaient plus que les autres. La dernière avait réussi à mouiller le bas de ses vêtements. Deux autres suivirent, qui l'éclaboussèrent à peine. Il lui arrivait d'avoir envie de suspendre leur course folle et leur grondement, de les immobiliser en pleine charge pour quelques secondes. Et de découvrir le silence absolu.

Il finit par se lasser de ce petit jeu et se replaça face à la mer. Il avait beau avoir grandi à ses côtés, il ne parvenait toujours pas à se représenter son infinitude. La côte où il se trouvait – qui descendait vers le Dolphin Hotel et le Swirling Sea Hotel, puis longeait Vishnupada Road et le temple de Vishnu avant d'arriver au niveau de Grand Road, du marché, de Matri Mandir et enfin de l'autoroute de Kanakot – déployait ses courbes voluptueuses plus au nord encore, dépassant les tigres et les rayons de miel des Sundarbans jusqu'en Birmanie. Elle se poursuivait également en direction du sud, vers Pondichéry où coulaient les mêmes eaux que celles qu'il avait sous les yeux, où soufflaient les mêmes vents à l'origine de toutes ces vagues qui progressaient jusqu'à la pointe méridionale de ce pays en forme de langue avant d'amorcer leur remontée vers Bombay et Goa, puis Karachi, l'Iran, les pays arabes et l'Égypte – tous ces noms qui peuplaient les rêves et les manuels scolaires.

Jarmuli rayonnait vers l'Asie, le monde entier, le système solaire, l'univers. C'était le sortilège secret de tout écolier, et même encore celui de Badal quand il souhaitait échapper à son oncle et à sa tante : vivre sur Jupiter et dormir sous ses nombreuses lunes. Quand le professeur leur avait dit que Jupiter avait seize satellites, il avait failli lui

demander si c'était par conséquent la pleine lune chaque soir sur cette planète ou si, dans cet autre ciel, l'on voyait simultanément des croissants de lune, des demi-lunes et des lunes pleines.

En se trempant les pieds à Jarmuli, il entrait en contact avec l'univers tout entier. Si seulement il pouvait pénétrer dans l'océan, nager encore et encore jusqu'à atteindre Zanzibar… Il ne savait rien de ce lieu et n'avait jamais cherché à connaître autre chose que son emplacement sur l'atlas de l'école car il aimait surtout les sonorités de ce nom : Zanzibar.

Il se leva, ne sachant plus trop où aller et se traîna jusqu'au scooter. Où vivait exactement Johnny Toppo ? Badal buvait son thé depuis des années mais n'avait jamais réussi à localiser la bâche sous laquelle le vieil homme dormait.

Où aller ? Que faire ?

Il tripotait la clé de son scooter quand une voix de femme retentit.

— À qui est ce chameau ? disait-elle. Je vais le détacher.

Badal remarqua les bracelets de cuir à pompons sur sa cheville, ses tresses multicolores dans les cheveux. C'était la fille qui avait débarqué au temple dans une tenue inconvenante. Elle était toujours aussi bizarrement habillée – une *kurta* beaucoup trop grande pour elle, dont les manches avaient été découpées, semblait-il, et qui battait au vent. Son pantalon flottait. Elle avait des baskets rouges. Elle avait fait néanmoins un petit effort et, d'une certaine manière, elle était vêtue à l'indienne.

La fille montrait du doigt un pauvre chameau au torse puissant, attaché à un piquet près d'un stand de souvenirs fermé. Sa bosse s'était avachie, il avait les yeux chassieux, le pelage clairsemé et les côtes saillantes. Elle lui caressa le flanc puis se tourna vers Badal, comme traversée d'une brillante idée.

— Et si on le détachait ?

— Mais où va-t-il aller ? Il n'a nulle part où aller. Et que va-t-il manger ?

— Il aura un goût de liberté. S'il reste ici, il ne connaîtra jamais rien d'autre. Vous n'êtes pas d'accord ?

Était-elle juste un peu zinzin comme la plupart des Occidentaux qu'il avait rencontrés ou était-elle dérangée au point de croire que ce chameau avait des émotions et passait sa vie à aspirer à la liberté ? Il avait toujours vu des chameaux à Jarmuli, déplacés à des milliers de kilomètres de leur zone d'origine afin de promener les touristes sur la plage. Quand ils tombaient raides morts, on les remplaçait. Leur solitude paraissait tellement intemporelle que Badal n'avait jamais pensé à la distance qui séparait ces animaux de leur habitat naturel.

Et lui ? Survivrait-il si l'on coupait les fils invisibles qui le reliaient au grand temple ? Ce temple était toute sa vie, son cœur, son âme – aussi loin qu'il se souvienne.

— Je vais le détacher, reprit-elle.

Il se rappela brusquement qu'ils étaient loin de Jarmuli et que le soleil avait presque disparu.

— Que faites-vous ici ? lui demanda-t-il. Ce n'est pas prudent. Une femme a été…

Il se retint de lui révéler qu'une femme avait été attaquée dans le coin un mois plus tôt et laissée pour morte.

— Avec quoi pourrait-on couper la corde ? poursuivit-elle. À moins qu'on puisse le détacher…

Elle s'attaqua aux nœuds.

Badal sortit son coffre en fer de la sacoche du scooter pour en extraire son couteau suisse. Comme il ne l'avait jamais utilisé, il était rouillé. Les ressorts avaient perdu de leur élasticité, mais après quelques efforts, il parvint à déplier la lame. Il le lui tendit. Drôle de coïncidence qu'il ait le couteau avec lui, comme s'il avait su depuis toujours qu'ils se reverraient et qu'elle aurait besoin d'un couteau.

— Vous préférez tenir la corde ou la couper ? lui demanda-t-elle.

Son petit visage pointu était à présent fendu par un grand sourire digne d'un personnage de BD, qui dévoilait toutes ses dents et une partie de ses gencives.

Il choisit de tenir la corde. Le chameau sentait tout à la fois le cuir, le crottin et le moisi – une odeur d'animal très forte qui lui soulevait le cœur. Il avait des yeux larmoyants et des paupières tombantes ourlées de longs cils. Ses narines se dilataient tandis que la fille sciait la corde. Elle s'acharna jusqu'à ce qu'elle s'effiloche et finisse par céder.

— Vas-y, cours ! Échappe-toi. Tu es libre ! lança-t-elle à l'animal en lui tapotant le flanc.

Le chameau ne bougea pas. La tête basse, il semblait trop fatigué pour faire ne serait-ce qu'un seul pas. La jeune femme le poussa.

— Allez, vas-y avant qu'ils reviennent !

Le chameau ne bronchait toujours pas. C'était la première fois qu'il entendait ces mots et cette voix. Elle le poussa de toutes ses forces comme s'il s'agissait d'une voiture en panne.

— Avance ! lui cria-t-elle avant de soupirer et de lâcher un rire gêné : OK, je renonce. Après tout, c'est ta vie.

Le chameau esquissa alors un premier pas sur la gauche, suivi d'un autre.

— Bien ! l'encouragea Nomi.

Elle s'éloigna de l'animal et, mains sur les hanches, contempla le paysage.

— Plutôt sinistre, non ? Ce coin ne fait pas vraiment partie du circuit touristique ?

Elle tripotait un briquet et sortit une bouteille d'eau de son sac. Elle s'exprimait maintenant en anglais, prenant pour acquis qu'il la comprenait. Ce qui était en partie vrai, mais les réponses de Badal étaient lentes et hésitantes.

La jeune femme baissa la tête pour protéger sa cigarette du vent. C'était exactement le genre de personne qu'il avait habituellement en horreur. Ces anneaux aux oreilles. Ces cheveux en bataille. Une femme qui fumait par-dessus le marché. Mieux valait prendre la tangente et l'abandonner à son sort. Ces gens-là n'étaient qu'une source d'ennuis. Il jeta un œil vers son scooter tout en caressant la clé dans sa poche. La jeune femme dessina un cercle dans l'air avec sa cigarette pour l'allumer avant d'agiter la flamme du briquet sous le nez de Badal.

— Vous en voulez une ?

— Je ne fume pas, je travaille au temple, répondit-il tout en tendant la main.

Quand elle se pencha en souriant pour lui allumer sa cigarette, il remarqua qu'elle avait une fossette, comme Raghu. La sienne était sur la joue droite alors que celle de Raghu était à gauche – les deux moitiés d'un même visage. Une sombre bouffée de chagrin lui étreignit la gorge, lui coupant le souffle.

— Je ne fume pas vraiment non plus, dit-elle en haussant les épaules. Je les ai chipées à un copain quand il avait le dos tourné. Il m'a plantée au temple du Soleil et il a disparu. Sans explication, rien.

— C'est pas bien, marmonna Badal.

Il voyait de qui elle parlait – cet homme toujours à moitié ivre, grossier, irrespectueux, le genre de type qu'il préférait oublier. Il l'avait repéré sur la plage dans la matinée, en compagnie de Johnny Toppo. C'était à cause de lui que Raghu avait dû décamper alors que Badal lui donnait son téléphone.

— J'ai dû arrêter un bus, mais dans un village, on m'a dit de descendre. Voilà tout. Le chauffeur aurait été bien embêté si on avait retrouvé mon corps dans les buissons, découpé en morceaux. Quel soulagement de vous rencontrer ! Je vous ai immédiatement reconnu. Vous pas.

Ils s'assirent sur le sable. Elle regarda par-dessus son épaule pour voir où allait le chameau. Il avait à peine avancé.

— Vous avez déjà observé les yeux d'un âne ? demanda-t-elle. Ils sont très beaux… Et ce chameau a les yeux d'un âne. J'aurais adoré avoir les mêmes, vous savez.

— Non, je n'ai jamais fait attention aux yeux d'un âne.

Sa question le décontenançait. Il n'avait pas vraiment regardé non plus ses yeux à elle. Il remarqua à présent qu'elle avait de grands yeux sombres et de longs cils. Comme Raghu.

— Un âne, ça a toujours l'air si seul… Sans mère, ni père, ni amis. Les vaches ne semblent jamais aussi esseulées.

Elle alluma plusieurs fois son briquet et, pointant un doigt, le passa sur la flamme.

— Vous aimez bien vous aussi constater qu'on ne se brûle pas quand on fait ça ?

Il ne comprenait rien à ce qu'elle racontait. Il avait du mal à suivre quand elle parlait anglais à toute vitesse, même si elle repassait au hindi de temps en temps. Il suivait toutefois chaque étape de sa logique, tel un aveugle qui aurait compté le nombre de pas entre chaque pièce et pourrait se passer de voir.

Ayant saisi qu'il ne comprenait pas grand-chose, Nomi se tut. La mer se précipitait vers la plage puis se retirait en rugissant comme si son premier mouvement avait été une erreur. L'air était chargé d'humidité, Badal le sentait. Il y avait une odeur de poisson et d'eau de mer. Un drôle de grognement retentit à proximité – Badal repensa au chameau. Quel type de cri poussaient les chameaux ? Meuglaient-ils comme les vaches ?

Nomi contemplait la mer dont le bruit l'accompagnait depuis toujours. Son premier souvenir de l'océan remontait au moment où elle s'était retrouvée seule sur une plage à regarder sa mère s'éloigner. Un chien était venu la renifler. Elle s'était sentie tellement seule ! Et elle avait eu très faim. Elle avait passé les dix dernières années de sa vie à essayer de retrouver cette mer où elle avait perdu sa mère. Elle était allée en Grèce, aux eaux violettes, vertes et bleues. Elle compta mentalement tout ce qu'elle avait vu : la mer des Sargasses, la côte chilienne, la mer du Nord, le détroit de Bass, la mer de Chine méridionale. Elle avait même trempé un orteil dans la mer Baltique, glacée et gris ardoise. Des bateaux entiers d'enfants avaient sombré dans la Baltique durant la Seconde Guerre mondiale. Quelle fin atroce ! Morts congelés. Il y avait aussi la mer Morte – elle n'y était jamais allée mais savait qu'on y flottait sans avoir besoin de nager. Elle s'asseyait ainsi devant chaque mer, attendant que celle-ci lui dise quelque chose. Quoi, elle l'ignorait, mais elle était convaincue qu'elle saurait reconnaître le moment quand il viendrait. Cela se produirait quand elle se retrouverait assise sur la plage où elle avait été abandonnée, celle qu'elle percevait depuis sa cage de ciment à l'ashram.

Badal sentit le vent se lever. Même s'il n'y avait pas de nuages, le vieux ciel grumeleux était sur le point de s'effondrer sous son poids. Un orage se préparait. Ce serait bientôt la marée haute et, le lendemain matin, les plages seraient jonchées de détritus détrempés. Un jour, il avait trouvé un harmonica rouillé dont il était parvenu à tirer quelques notes.

Nomi posa le menton sur ses bras. Elle avait pris les lumières du chalutier pour des édifices – une ville à l'horizon. Quand elle tombait sur un lieu envoûtant, elle le gardait pour elle, comme un secret existant pour elle seule. Ainsi, cette plage avec ce chalutier et cet orage qui arrivait : n'était-ce pas en réalité un spectacle de magie ou un décor de théâtre ? On allait bientôt arrêter le vent, nettoyer le sable, éponger la mer, replier le ciel, remiser le chameau, défaire cette guirlande de lumières – personne ne trouverait jamais plus cet endroit.

Badal traçait des lignes sur le sable avec un bout de bois. Quand Raghu lui avait tendu ce thé au lait épais, il avait compris que tout était terminé – pire encore, il avait compris qu'il n'y avait jamais rien eu. L'après-midi près du bateau, sa bouche sur celle de Raghu… Lui seul avait été sous le charme. Quand il en avait pris conscience, il avait eu l'impression qu'on plongeait une main dans son gosier pour saisir son cœur et ses intestins sanguinolents et les extraire par sa bouche comme les femmes pêcheurs nettoient les poissons. Saisi d'un haut-le-cœur incontrôlable, il hoqueta. La fille n'eut pas l'air de l'entendre. Elle sortit deux autres cigarettes qu'elle alluma en les plaçant entre ses lèvres à la manière des gros fumeurs. Elle lui en passa une qu'il accepta, comme par habitude.

Elle n'arrêtait pas de tripoter ses boucles d'oreilles. Plusieurs anneaux d'argent, deux minuscules rubis en haut de l'oreille gauche, un anneau d'or à chaque lobe.

Il ne se rendit compte qu'il la fixait que lorsqu'elle dit :

— C'est bizarre, hein ? Pourquoi tant de boucles, vous demandez-vous ? Ce n'était pas prémédité. Je les ai juste collectionnées au fil du temps.

Badal reçut cette information avec un sourire et un hochement de tête. Visiblement, elle n'attendait rien de plus.

Longtemps après avoir terminé leur cigarette, ils continuèrent à regarder l'horizon. Elle fredonnait une chanson – une chanson de Johnny Toppo. Badal ne savait plus laquelle. Comment la connaissait-elle ? Johnny Toppo n'empruntait pourtant pas ses mélodies à quelque film qu'il aurait vu et les paroles n'étaient pas vraiment celles d'un poète. Raghu ne fredonnait jamais ces airs, lui qui les entendait pourtant à longueur de journée. Il ne fredonnait jamais rien. Mais Badal ne devait pas penser à lui. Il ne devait pas penser tout court.

Quand le vent cessa, un changement se fit sentir dans l'air : l'orage retenait son souffle avant d'éclater. Les lumières du chalutier avaient disparu.

La jeune femme fouilla dans son sac et en sortit une boîte de pastilles à la menthe. Elle la lui tendit.

— Vous feriez mieux d'en prendre une. Comme ça, personne ne saura que vous avez fumé.

Elle semblait hésiter. Elle était sur le point de lui demander un service et il connaissait la question qui allait suivre.

— Vous voulez bien me conduire ? Jusque là où vous voulez.

— Je vais vous laisser au marché de Jarmuli. De là, vous pouvez prendre un rickshaw jusqu'à votre hôtel. Et puis je m'en irai. Je ne reviendrai plus jamais.

Il glissa une pastille dans sa bouche et sentit son parfum rafraîchissant effacer tous les autres goûts.

C'est en cherchant une idée de cadeau pour leur soi-disant chauffeur qui n'en était pas vraiment un que Latika eut son idée de génie. Elles se trouvaient alors dans une allée mal éclairée sur laquelle donnait une enfilade de magasins semblables à des placards rouillés montés sur pilotis. Des hordes de clients du soir s'agglutinaient devant les étals de vêtements, de sacs, de coquillages et de statuettes bon marché. Là au milieu, légèrement en retrait comme pour plus de discrétion, une fenêtre à barreaux s'ouvrait dans un mur recouvert d'affiches déchirées datant des dernières élections. Quelques hommes s'éloignèrent furtivement de cette fenêtre, glissant des demi-bouteilles d'alcool dans leur ceinture et tirant sur leur chemise pour camoufler le tout.

— Et si on achetait une bouteille de vodka ? proposa-t-elle, les yeux brillants.

— Tu as perdu la tête ?

Vidya n'avait pas pris le temps de compter jusqu'à quinze. Sa question fusa comme un aboiement furieux.

— C'est vrai ! Qu'est-ce qui te prend, Latika ? renchérit Gouri. Allons plutôt boire quelques tasses de thé bien chaud, chez le marchand de la plage.

Gouri n'aurait pas pu expliquer pourquoi ce thé-là lui faisait tellement envie ; c'était pourtant ce qu'elle ressentait.

— Du thé, encore du thé, toujours du thé ! s'emporta Latika. Je n'en peux plus. Je n'ai pas bu un seul vrai café en cinq jours. Je vais acheter de la vodka. Vidya, attends-moi là.

— Quoi ? Mais que vont penser tous ces… tous ces bonshommes qui traînent près du magasin ? Trois vieilles dames respectables, faisant la queue au milieu de cette racaille pour acheter… de l'alcool !

— Je n'ai jamais bu une seule goutte d'alcool, dit Gouri en pinçant les lèvres et en tournant la tête.

— Moi non plus, ajouta Vidya précipitamment comme si cette seule pensée la faisait frémir. Quelle idée absurde ! Regarde comment tous ces hommes nous dévisagent. Et s'ils décident de nous suivre ? Partons d'ici.

Elle tira sur le bras fluet de Latika.

— Mais on ne les reverra plus jamais. Allez ! C'est la dernière fois qu'on part toutes les trois, loin des enfants, de la famille…

— Qu'est-ce qui te prend en vieillissant ? Tu bois depuis quand ?

Le ton de Gouri se voulait sarcastique, mais comme elle avait toujours beaucoup de mal à manier l'ironie, elle eut l'air de poser une vraie question, ce qui mit Latika très en colère.

— En vieillissant, en vieillissant ! J'en ai assez ! explosa-t-elle avant de se diriger d'un air indigné vers la fenêtre à barreaux.

— Non mais, vraiment, qu'est-ce qui lui prend ? Latika ! Tout ceci m'épuise. Après ce long trajet en voiture et cette journée passée en plein soleil…, bougonna Vidya en la suivant. Latika, attends-moi !

Gouri resta là où ses deux amies l'avaient laissée, au beau milieu du marché, de ses piles de guirlandes et de fruits, de ses légumes pourris jonchant le sol, du tumulte des marchands haranguant la foule sous des lampadaires au gaz qui semblaient produire plus d'ombres que de lumière. Devait-elle intervenir elle aussi ? Elle regarda furtivement en direction de l'échoppe miteuse, comme si un rapide coup d'œil pouvait suffire à la contaminer. Un panneau encadrant la fenêtre indiquait en lettres rouges grossièrement peintes : ALCOOLS FORTS – LICENCE INDIENNE. Cela suffit à la faire changer d'avis. Elle resta là où elle était.

Dans la cohue des rickshaws, des sacs de courses et des chariots pleins à craquer que les gens poussaient parmi la foule, Gouri vit une jeune femme s'approcher d'elle. Son visage lui était familier mais elle avait du mal à la replacer. Cette femme, ou plutôt cette jeune fille, la regardait. Gouri tourna la tête, peu désireuse de croiser son regard.

La fille avait l'air de la connaître.

— Vous vous souvenez de moi ? Cette ville est vraiment minuscule. Je suis tellement contente de tomber sur vous ! Mon ami m'a laissée au temple du Soleil, alors je suis montée dans un bus et puis, quelqu'un m'a prise sur son scooter, mais là, on me suit. Un moine… là-bas, vous le voyez ? Derrière le magasin de saris ? L'homme aux cheveux longs. Vous l'avez certainement repéré dans la mer, avec son rosaire. Il me suit depuis que je suis arrivée à Jarmuli.

— Ma petite, un moine ne vous fera jamais de mal. C'est un homme de Dieu. Pourquoi voulez-vous qu'il vous suive ?

Avec ses cheveux tout emmêlés et ses habits bizarres, cette fille avait l'air dérangée.

— Je vous en prie…

La fille lança un œil vers un groupe de gens se tenant à proximité avant de se retourner vers Gouri.

— Je ne dois pas regarder par là, il risque de me voir… Peut-être… qu'on pourrait juste partir d'ici ensemble ? Je serais rassurée. S'il vous plaît…

Quand elle tendit une main, Gouri eut un mouvement de recul.

— Si vous prenez un rickshaw, je le partage avec vous. Vous allez où ?

Sa voix tremblait. Gouri voyait bien qu'elle était terrorisée – mais pour quelle raison ? À cause d'un moine ? Les moines étaient des hommes bienveillants. Jamais ils ne toucheraient à un seul cheveu d'une jeune fille. Le temple regorgeait de moines – des hommes pieux, saints, vénérés.

— En fait, je dois attendre là. Je ne peux pas partir.

— Vous attendez quoi ? Pendant combien de temps encore ?

Gouri devait réfléchir. Elle attendait quoi ? Impossible de se rappeler ce qu'elle attendait précisément. Elle finit pourtant par se souvenir. Évidemment, elle attendait le guide du temple de Vishnu. Vidya et Latika étaient parties devant en rickshaw. Le guide lui avait dit qu'il la prendrait sur son scooter. Il lui avait demandé d'attendre, le temps d'aller chercher son scooter au parking, mais il n'était toujours pas revenu. Cela faisait un moment qu'elle patientait, elle en avait mal aux jambes. Elle avait l'impression d'avoir marché toute la journée alors qu'elle s'était contentée de se reposer à l'hôtel, de prier et de se préparer pour cette visite nocturne.

Autant prendre un rickshaw avec cette gamine et lui rendre service par la même occasion. Le guide avait peut-être du mal à la retrouver dans cette foule. À quoi bon s'inquiéter ? Il fallait prendre ce qui arrivait. Il leur suffisait de se rendre au temple ; une fois sur place, Gouri saurait se débrouiller. Elles auraient le temps d'assister aux prières du soir et à la cérémonie des drapeaux. C'était un tel spectacle ! Les jeunes gens adoraient ce genre de chose. Elle lui expliquerait tout ce que signifiait ce rituel.

Se tournant vers la file de rickshaws, elle agita un doigt impérieux dans leur direction. Un des conducteurs sortit du rang et s'arrêta à leur niveau dans un crissement de pneus. Gouri s'agrippa au siège avant de se hisser à bord de l'engin puis de faire signe à la fille de la rejoindre.

— Au temple, indiqua-t-elle.

*

Au magasin d'alcool de "licence indienne", les hommes massés devant la fenêtre s'écartèrent spontanément pour laisser passer Latika, trop surpris pour siffler ou huer. Latika se pencha, ouvrit son sac à main, en sortit de l'argent et demanda d'une voix assurée, comme si elle en avait l'habitude et qu'il s'agissait d'oignons ou de pommes de terre :

— Une petite bouteille de vodka.

Elle fut prise de court quand on lui demanda en retour :

— Quelle marque, madame ? Vous prenez quoi habituellement ?

L'homme aux yeux de cochon qui lui faisait face derrière la grille affichait un petit sourire narquois. Il insista sur le "madame". Une très fine moustache soulignait sa lèvre supérieure bouffie et il se curait les dents avec une aiguille. Les autres ricanaient aussi.

Latika se dit tout à coup qu'elle ne se teindrait plus jamais les cheveux. Fini le châtain ou le brun, terminés les rendez-vous mensuels chez Wendy à Sunflower. Elle passa la main dans son carré ébouriffé. Elle aurait voulu qu'il redevienne poivre et sel instantanément. Regardant droit dans les yeux de cochon de son interlocuteur, elle remonta ses lunettes et répliqua :

— De la Smirnoff, évidemment. Si vous en avez.

Son sac était assez grand pour accueillir la bouteille qu'il lui tendit à travers les barreaux. Il la regarda ranger la bouteille et prit l'argent sans ajouter quoi que ce soit.

Quand Vidya et Latika retournèrent à l'endroit où elles avaient laissé Gouri, celle-ci avait disparu. Elle avait dû s'éloigner, distraite par quelque babiole dans un magasin – exactement comme dans la matinée où elle avait disparu de l'hôtel et où elles l'avaient retrouvée, après une heure de panique inutile, assise sur une coque de bateau.

Plus agacées qu'inquiètes, elles se séparèrent pour chercher chacune de son côté. Celle qui retrouvait Gouri en premier devait téléphoner à l'autre. Elles rentreraient alors à l'hôtel en rickshaw et ne quitteraient plus Gouri des yeux jusqu'à la fin du voyage.

Un quart d'heure plus tard, Gouri restait introuvable. Elle n'était pas parmi la foule qui grouillait dans cette rue.

*

Quand Nomi frappa à sa fenêtre puis pénétra en trombe dans la chambre dès que la porte s'entrouvrit, Suraj se rendit compte qu'il était tard. Il avait dû s'endormir. Elle était furieuse.

— Pourquoi as-tu filé comme ça du temple du Soleil ? Tu croyais que j'allais rentrer comment ?

Il s'était levé si précipitamment qu'il avait la tête qui tournait et devait se tenir à la porte. Nomi parlait trop fort. S'il ne faisait pas attention à sa voix, il avait moins le vertige. Mais il aurait préféré qu'elle arrête de crier. Il posa les mains sur ses oreilles. Il sentait une mer refluer en lui, une marée aigre et fétide.

— Tu m'entends ?

Il ne parvint qu'à marmonner.

— Pourquoi n'es-tu pas revenue à la voiture ? J'ai attendu. Et puis, je suis parti, parce que… Je ne me sens pas bien du tout.

— Je n'ai pas retrouvé la voiture ! J'ai cherché partout. Elle n'était plus là où on s'était garés.

— On a dû la déplacer – trop de soleil. Juste pour l'ombre – vraiment tout près.

Il fallait qu'il s'assoie. Il se laissa tomber lourdement sur le lit. Il avait mal à la tête. La lumière était insupportable. Cela faisait un petit moment qu'il était rentré à l'hôtel – combien de temps exactement ? Il ne s'en souvenait plus. Il avait vidé le minibar, fumé ce qui lui restait d'herbe et s'était écroulé. Avait-il mangé ? Peut-être quelques cacahuètes.

Elle se dressait impitoyablement au-dessus de lui.

— Pourquoi n'as-tu pas décroché ton putain de téléphone ? Comment as-tu pu me faire une chose pareille ?

— On me l'a volé. Je l'ai laissé sur la plage en allant nager et c'est là qu'on me l'a volé.

Il parlait comme si chaque mot était une phrase se terminant par un point.

Ils se turent pendant quelques instants. Il se dit qu'elle ne pouvait décemment pas lui en vouloir pour un téléphone volé et qu'elle peinait à trouver une autre récrimination. Elle s'assit sur une chaise.

— Donne-moi au moins un truc à boire.

— On a terminé la bouteille hier soir. Tu t'en souviens ?

Il montra du doigt la bouteille de whisky vide qui traînait sur une table près du lit.

Les complaintes stridentes reprirent de plus belle.

— Pourquoi tu n'en as pas racheté alors ? Tu as eu la voiture pendant tout l'après-midi, bordel !

La hargne de la jeune femme réveilla la colère qui couvait en lui depuis longtemps. Il entendait de nouveau cette voix intransigeante : "Pourquoi c'est à moi de réparer les prises ? Tu ne peux donc rien faire dans cette maison ?" Cette voix qui hurlait : "Comment ça tu n'as pas acheté les œufs en rentrant ? Je te l'avais pourtant demandé !" Ou encore : "Pourquoi tu n'as pas répondu au téléphone, bordel ?"

— Désolé, répondit Suraj en s'efforçant de rester calme. Il y a visiblement du relâchement dans mes prestations… On a encore le minibar… je ne crois pas l'avoir vidé.

— Laisse tomber.

Elle se passa la main dans les cheveux, les emmêlant davantage encore, l'air totalement perdu. Elle repéra un paquet de cigarettes dans le halo de lumière de la lampe de chevet.

— Bon, si je ne peux pas boire, je vais au moins fumer.

Elle parvint à extraire une cigarette après avoir bataillé quelques instants avec le paquet. Elle attrapa le briquet de Suraj puis plaça la cigarette entre ses lèvres, faisant une sorte de moue. Comme à son habitude, elle avait glissé ses pieds sous ses fesses et transformé la chaise en une coquille dans laquelle elle s'était calée en toute sécurité.

Suraj était allongé, les bras repliés sous la tête.

— Je vais profiter du spectacle, dit-il.

Cette cigarette lui donnait un air si différent qu'il ne parvenait pas à détacher son regard de la jeune femme. Il s'installa confortablement parmi les oreillers comme s'il s'apprêtait à regarder un film. En temps normal, il avait horreur d'avoir de la visite dans sa chambre, mais là, le spectacle valait le coup.

Elle souffla la fumée par le nez.

— Je suis crevée. Il fait si chaud. Et il m'a fallu un temps infini pour rentrer. Sais-tu qui j'ai rencontré ? La grosse dame du train. Je l'ai laissée au grand temple. Elle voulait absolument m'y traîner mais j'ai réussi à filer.

Il avait la gorge sèche et la peau qui démangeait, comme si quelque chose lui courait dessus. Il se mit à réciter, entre ses dents :

— "Quand Nomi prend une taffe / Mieux vaut faire gaffe." C'est un p'tit poème.

Plutôt pas mal comme rime, pensa-t-il. Ça rimait vraiment. Il s'apprêtait à le réciter une seconde fois mais le poème avait visiblement ravivé quelque chose chez Nomi.

— Tu te rends compte comme c'était dangereux de me laisser seule là-bas ? Même le guide du temple me l'a fait remarquer. Un moine albinos aux cheveux longs m'a suivie la moitié du temps. J'ai cru qu'il allait m'attaquer.

— Un moine albinos… Un moine…

Il se mit à rire – un premier ricanement, suivi d'un second, qui se transforma en fou rire irrépressible.

— Tu sais que tu es dingue ? Je parie que tu écris un roman. *Le Gourou et ses esclaves.* Qui est Piku, hein ? On trouve des trucs torrides dans ton ordi !

Il y avait quelque chose d'incroyablement érotique dans son emportement, la cigarette qu'elle avait à la bouche, la *kurta* qui avait encore une fois glissé sur son épaule.

Elle se leva et chercha un endroit où éteindre sa cigarette. Tout en riant, il désigna du doigt le cendrier.

— Le cendrier est juste devant toi. Tu le vois ? Là, sur la table.

— Tu as fouillé dans mon ordinateur ? bredouilla-t-elle en écrasant sa cigarette, la voix tremblante. Tu m'abandonnes au milieu de nulle part, tu te contrefous de savoir comment je vais rentrer, tu ne réponds pas au téléphone et maintenant, tu fais le malin !

Le sang de Suraj ne fit qu'un tour. Il bondit hors du lit.

— Bordel de merde, je ne suis pas ton garde du corps ! Ras-le-bol.

Il sentait une veine palpiter sur son front, il avait le visage brûlant, ses oreilles bourdonnaient. Il lui sauta dessus avant qu'elle puisse réagir et lui attrapa un bras. Un bras mince et osseux qu'il pouvait couper en deux comme une simple cigarette, un tube de papier mou rempli de bouts de tabac. Il serra davantage, la tirant vers la porte. Il allait la mettre dehors, se débarrasser d'elle pour toujours.

— Hé, lâche-moi, ça fait mal !

Elle parlait beaucoup trop fort. Il devait faire taire cette voix.

Quand elle secoua le bras pour tenter de se libérer, sa *kurta* glissa un peu plus encore. Quelque chose attira l'attention de Suraj. Il relâcha son étreinte et parla tout à coup dans un murmure.

— Il y a un truc que je dois vérifier – cette tache sur ton épaule droite – ce grain de beauté – est-il…?

— Va dormir, Suraj, fit-elle tandis qu'elle essayait avec sa main de lui faire lâcher prise. On est là pour bosser, tu es censé exécuter ce que je te demande de faire. Je m'en vais. Petit-déjeuner à huit heures demain matin. Où est mon ordinateur ?

Sa voix ne tremblait plus ; elle était cassante, hautaine. Son accent impossible à identifier commençait à lui taper

sur les nerfs. Il avait envie de la mettre à la porte pour ne plus entendre cette voix, mais cette épaule – avec cette manche découpée –, il ne voyait qu'elle… Cette manche avait totalement suivi, et il se retrouvait à tirer étrangement sur la seconde qui était elle aussi presque entièrement décousue. Il ne comprenait pas comment ni pourquoi cette *kurta* se déchirait. Il n'avait pas pu tirer dessus, Nomi s'était éloignée trop vite. Et puis – comment avaient-ils fini sous la douche ? Ils étaient tous les deux dans la cabine, il avait ouvert le robinet à fond – des trombes d'eau. Il la maintenait sous le jet et ses tresses trempées étaient plaquées sur son crâne. Il la frottait avec du gel douche mais elle se tortillait pour tenter de fuir. Il n'avait pas de prise à cause du savon et il était impossible de la faire tenir tranquille, même en la secouant ou en la giflant. Elle finit par lui échapper – elle tomba contre la porte de la cabine qui s'ouvrit brusquement. Expulsée à l'extérieur, Nomi s'affala de tout son long sur le sol dur et brillant. Il ricana nerveusement.

— Hé, mec, te voilà dans la merde !

Jambes étendues, elle regardait vers le haut et fixait le lavabo.

Un petit filet rouge se mit à couler lentement derrière ses oreilles, traversant le carrelage beige de la salle de bains pour atteindre la canalisation sous le lavabo. Il y avait une serviette blanche toute propre au-dessus de la baignoire couleur crème. Suraj avait envie de couvrir la tache avec cette serviette pour faire disparaître le rouge. Il devait enjamber la jeune femme pour attraper la serviette.

Il était trempé. Une ventilation glacée soufflait dans la salle de bains. Il frissonnait.

Elle ne frissonnait pas, elle ne bougeait pas.

Maintenant qu'elle était allongée et qu'une bonne partie de sa *kurta* avait été déchirée, il apercevait ses seins, pas plus gros que deux pancakes aplatis surmontés de deux boutons chocolat. Tout petits. À peine de quoi remplir une demi-paume.

Il regarda ses propres mains. Elles tremblaient. Tout son corps était secoué.

Hormis le ronronnement de l'air conditionné, il n'y avait pas un bruit.

Il devait faire quelque chose, mais quoi ? Il tituba vers le téléphone de la chambre – il devait demander à la réception d'appeler un docteur. Sauf qu'on allait lui poser des questions sur ce qui s'était passé. Et qu'il était incapable d'expliquer quoi que ce soit.

Il entendit quelqu'un frapper à une porte dans le couloir puis demander : "Monsieur, on prépare votre lit ?" Ils passaient tous les soirs pour tirer les rideaux, allumer des bougies parfumées, tapoter les oreillers comme s'il s'agissait de bébés. Dans quelques minutes, les pas de l'employé allaient se rapprocher. Il avait besoin de temps pour réfléchir. Il verrouilla la porte. Tourna deux fois la poignée pour fermer à double tour.

Un bruit l'avertit qu'il n'était pas seul dans la chambre. Il fit volte-face. C'était Nomi, dans sa *kurta* en lambeaux, la tête en sang, dégoulinante. Il en aurait hurlé de soulagement. Elle n'était pas morte. Il ne l'avait pas tuée.

Elle serrait ses vêtements mouillés et claquait des dents. Il les entendait cliqueter telles de petites castagnettes.

— Je vais tout raconter, dit-elle.

Elle le fixait, mais son regard ne se posait pas vraiment sur lui ; il le traversait pour se concentrer sur la porte. Elle tenait quelque chose dans une main, qu'il ne distinguait pas bien.

Ils allaient s'expliquer mais pour ce faire, il ne devait pas l'effrayer. Ne voyait-elle donc pas que tout n'était qu'un stupide malentendu ? Ils faisaient les idiots et la situation avait dérapé. Il devait la convaincre. Il s'approcha d'elle tout doucement.

— Écoute-moi, c'était un accident. J'étais saoul, c'était affreux mais…

Les pas de l'employé se rapprochaient. Il les entendait résonner sur les dalles. S'il n'y avait pas d'étiquette "Ne pas déranger" sur la porte, ils frappaient deux fois et entraient au bout de quelques secondes. Pouvaient-ils encore entrer si la porte était verrouillée à double tour ?

— Écoute…, reprit-il.

— Tu ne me fais pas peur.

Son regard le traversait encore comme s'il se fixait sur autre chose. Suraj était terrorisé. Il était enfermé avec une psychopathe.

— C'est du baratin. J'en ai assez.

Elle leva la main comme si elle le visait avec un pistolet. Elle appuya. Il se couvrit les yeux mais trop tard. Il sentit une vive brûlure à l'œil, qui l'aveugla complètement. Il posa la main sur sa paupière. La douleur irradiait et gagnait l'arrière de sa tête. Il reconnut l'odeur de l'antimoustiques qu'il avait laissé dans la salle de bains. La chienne ! Son œil pleurait à grosses larmes, il ne voyait presque plus rien. Il avait l'impression que son œil avait été entièrement brûlé.

— Tu ne me fais pas peur. C'est du baratin.

Les mots sortaient de la bouche de Nomi en un flot monotone qui ne correspondait pas à sa voix habituelle.

Suraj sentit alors un élancement dans l'avant-bras, comme un coup de couteau. De son œil encore ouvert, il vit que le drap blanc était maculé de rouge. Il baissa la tête et remarqua que son bras était entaillé. Le sang coulait, tiède et pourpre, sur son bras, sa main, le lit… Et elle s'approchait de nouveau avec un couteau. Un des couteaux à bois qu'il conservait dans son étui à outils sur la table de chevet.

Elle visa ses yeux mais il esquiva et la lame lui ouvrit cette fois la joue. Il sentit le goût salé de son propre sang qui dégoulinait sur son visage. Sa chemise était gorgée de sang. Quand il voulut s'éloigner, elle balança la pierre à aiguiser trouvée elle aussi dans l'étui et lui ouvrit le front. Il s'agenouilla mais elle poursuivit de plus belle, le bombardant méthodiquement de gouges et de ciseaux comme si elle visait une cible. Il se recroquevilla, essayant de se protéger avec les bras. Elle lui asséna alors un sale coup de pied dans les côtes. Il se plia en deux en hurlant quand elle le frappa à l'entrejambe.

Suraj parvint à se redresser malgré la douleur atroce. Il batailla avec la porte-fenêtre qui s'ouvrait sur le jardinet et sortit en trébuchant. Il se hissa par-dessus le muret qui séparait le carré de pelouse de l'étendue herbeuse où le même buffle meuglait encore. Le souffle court, il s'éloigna d'un pas chancelant, aussi vite que possible. Il saignait du bras, du visage, il avait mal au ventre et ne voyait presque rien. Même s'il n'avait aucune idée de la direction qu'il prenait, il avançait, progressant parmi les broussailles, entre les arbres, les buissons et les joncs, déchirant au passage ses vêtements et s'égratignant la peau.

L'herbe céda la place au sable et quelques lueurs vinrent trouer l'obscurité. Il était sur une plage, dans la partie crasseuse du front de mer qui sentait les égouts, souillée par les détritus de nombreux repas : bouteilles en plastique vides, cuillères, assiettes en aluminium, sacs. Il glissa sur quelque chose, marcha sur des tessons de verre, traversa des flaques. Quand la mer s'ouvrit enfin devant lui, il se précipita au bord de l'eau. Ses sandales furent emportées par les vagues – ou était-il venu pieds nus ? Des chiens aboyaient à proximité, une meute d'animaux errants. Les vagues se fracassaient à ses pieds. Les aboiements se rapprochèrent. "Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai fait ?" La question revenait, lancinante. Une lumière verdâtre diffusée par une bande de néons éclairait la plage. Suraj se mit à courir sans regarder où il allait. Il bouscula un homme occupé à arroser une brindille enfoncée dans le sable. L'homme l'écarta brutalement et poursuivit son arrosage.

Suraj se serait arraché l'œil pour en finir avec cette brûlure. Il courut, tomba, se releva, jura, reprit sa course. Il s'interrompit quand il sentit les vagues lui happer les pieds. Il prit sa tête dans ses mains et s'effondra, s'étouffant à moitié à cause de l'eau salée et de son propre vomi.

Une silhouette émergea des remous verts. Un pilier s'avançait vers lui. Dans le sinistre halo de lumière, on aurait dit une apparition cauchemardesque. Quand cette chose se rapprocha, il vit qu'il s'agissait d'un homme. Une tunique jaune glissait sur ses épaules carrées quand il bougeait. Il avait des cheveux blancs qui lui arrivaient aux épaules. Malgré l'obscurité, il portait des lunettes de soleil. À genoux dans les vagues, tétanisé, Suraj regarda l'homme s'approcher.

Piku, j'ai promis que je reviendrais te chercher.

J'ai essayé de t'expliquer, mais je n'y suis pas arrivée. Je vais essayer de nouveau.

On m'avait enfermée avec les chiens parce que j'avais voulu te détacher. Depuis treize ans, je revis en boucle chaque instant des jours qui ont suivi cet épisode. Je suis finalement sortie dans un silence de plomb, comme si la peur s'était muée en un monstre qui me soufflait dans le dos. Je n'avais pratiquement rien mangé pendant trois jours. J'avais les paupières collées, mes vêtements étaient poisseux de crasse et de transpiration. Je ne t'ai pas vue. Mais il y avait Champa. Elle était là quand je suis sortie de la salle de bains. Elle a jeté un coup d'œil pour vérifier que personne n'écoutait puis elle m'a demandé si je savais ce qu'avait fait Guruji pendant ma mise à l'écart.

Elle a craché par terre – d'où tirait-elle le courage de faire une chose pareille ? Quelques mois plus tôt, elle avait disparu pendant quinze jours ; elle était revenue amaigrie, les yeux marqués et enfoncés. Les filles avaient raconté qu'on l'avait envoyée ailleurs car elle était enceinte et qu'il avait fallu tuer le bébé et l'extraire de son ventre. Certaines disaient qu'elle était partie avec le chauffeur de la camionnette de l'école. D'autres affirmaient que c'était avec un des gardiens. Personne ne l'avait aidée. Depuis, elle faisait preuve d'une certaine impudence.

"Il a débarqué dans le réfectoire et a foncé vers Minoti. Il lui a frappé la tête contre le mur. Elle a saigné et il a ri.

— Je ne veux rien savoir de plus. Laisse-moi tranquille.

— Ce n'est pas tout, a-t-elle ajouté dans un murmure, sans même reprendre sa respiration. Il l'a jetée au sol, sous nos yeux. Il a remonté sa jupe avant de tirer sur sa culotte – pourquoi te bouches-tu les oreilles ? Je ne fais que te raconter cette histoire, tu ne l'as pas vécue. Et tu n'as rien vu. Pense à Minoti. Elle hurlait à pleins poumons tandis que lui rigolait toujours. Il lui a enfoncé une grosse cuillère dans le corps. On a toutes assisté à la scène. Les filles pleuraient. Elle saignait. Il y avait de la nourriture partout car les assiettes étaient tombées, et les plats aussi."

Sais-tu ce que j'ai pensé à ce moment-là, Piku ? Que je passerais ma vie entière dans cet enfer, sans début ni fin. Je ne connaissais rien d'autre depuis mes sept ans. Jamais je ne connaîtrais autre chose. Et toi non plus.

"On va s'échapper, a murmuré Champa. On n'a rien à perdre."

Voilà ce qu'elle m'a dit, Piku.

"Tu t'es échappée deux fois. Et la police t'a ramenée tout de suite.

— Cette fois, je n'irai pas trouver la police. J'ai compris.

— Il n'y a aucune place pour nous à l'extérieur. On doit rester cachées, sinon on va finir en prison.

— N'importe quoi, on nous raconte des mensonges depuis des années. Il y a longtemps qu'on aurait dû filer, il ne nous serait rien arrivé. Et crois-moi, la prison vaut mieux que tout ça. De toute façon…"

Joba est entrée à ce moment-là. On a fait comme si on ne s'était pas adressé la parole. On ne savait pas depuis combien de temps elle était dans le couloir ni même si elle avait entendu quoi que ce soit. Joba a fait une grimace en me regardant.

"Tu pues", m'a-t-elle lancé.

Puis, tout en souriant dans le miroir et en réajustant sa barrette, elle a ajouté :

"Tu pues le chien."

On ne prendrait pas Joba avec nous. Certainement pas. Qui d'autre pouvait s'enfuir avec nous ?

"Tu es folle, m'a dit Champa deux jours après, quand nous avons eu une autre occasion de discuter. On ne prend personne d'autre.

— Et Piku ? Je ne laisse pas Piku.

— Elle va tout faire rater. Elle n'a pas de cerveau. Elle ne sait même pas parler. Tout ce qu'elle sait faire, c'est cogner partout et couiner."

Ça, c'était ce que les autres pensaient de toi, Piku. Mais moi, je savais. Nous partagions une langue secrète, toi et moi, que nous parlions depuis cinq ans.

"Piku n'est pas comme ça, ai-je chuchoté aussi fermement que possible. Elle est lente et ne parle pas, mais elle comprend tout ce que je lui dis. Et je sais comment la calmer.

— Chut ! Ne parle pas si fort !

— Je ne pars pas sans elle. Sans moi, elle est perdue. Je suis la seule à comprendre ce qu'elle dit."

J'avais les yeux pleins de larmes. Je ne voulais pas que Champa les voie.

"Tu pourras revenir la chercher. Il n'y aura pas assez de place dans le camion à fumier. Il est trop petit. Et si elle se met à hurler ? Et si Bhola l'entend ? On fait quoi ?"

Sa dernière question n'appelait pas vraiment de réponse.

"Écoute, je t'ai parlé de tout ça uniquement parce que je t'aime bien. Et que j'ai besoin de toi pour pouvoir grimper dans ce camion. Si tu commences à vouloir faire la maligne, je vais imaginer autre chose. Tu te souviens que j'ai déjà filé deux fois ? Je n'ai pas eu besoin de toi. Tu peux rester avec ta Piku."

Je n'ai rien répondu. Je ne pouvais pas sortir sans Champa, je ne connaissais personne à l'extérieur de l'ashram. Champa était plus âgée que moi. Comme elle s'était déjà échappée et qu'elle avait été rattrapée, elle savait comment s'y prendre. Elle a précisé que pendant son hospitalisation, elle avait entendu parler d'une institution pour des filles comme nous, abandonnées ou orphelines. Des gens qui ne parleraient de nous à personne et s'occuperaient de nous.

Piku, maintenant que la liberté paraissait possible, je ne pouvais pas la laisser filer. J'ai commencé à me dire que notre seule chance était que je m'enfuie la première et que je revienne te chercher.

"Il paraît que ces institutions trouvent des parents pour les filles qu'elles accueillent. Des parents riches, à l'étranger. Une autre vie."

C'est ce que m'a dit Champa un soir où nous confectionnions des guirlandes, assises côte à côte devant un tas de fleurs de jasmin. C'était bientôt l'heure de la *puja* et nous n'avions qu'une demi-heure pour les terminer. J'enfilais un fil rouge dans des fleurs de jasmin à l'aide d'une grosse aiguille pendant que Champa m'expliquait tout bas les détails du plan.

"Ces histoires d'adoption, ce doit être pour les bébés. J'ai douze ans. Et toi quinze. Qui voudra nous adopter ? On va juste se faire attraper et on nous renverra ici.

— Si tu ne veux pas venir, c'est ton problème. Je vais trouver autre chose."

Le camion à fumier venait de loin, plusieurs fois par an. Combien exactement, je ne sais plus. Il me semblait qu'un mois à peine s'écoulait entre chaque livraison de fumier et de feuilles détrempées. Depuis que Jugnu avait disparu, c'était mon travail de le décharger. Je pelletais le fumier dans une petite bassine que je portais sur la tête comme Jugnu l'avait fait avant moi et que je déchargeais en tas près de la cabane. Il me fallait deux jours pour tout vider. À six heures du soir le deuxième jour, le chauffeur est venu se planter à côté de moi.

"Tu en as encore pour longtemps ? Elle est épaisse comme une ficelle et elle essaie de faire le travail d'un homme ! Ce salaud de Bhola n'a rien dans le cigare. Ça fait des heures que je devrais être parti", a-t-il dit avant de cracher un filet de salive rougeâtre en direction de la bassine que je remplissais.

Il s'est dirigé vers la hutte où Bhola et d'autres fumaient et buvaient.

"Faites venir quelqu'un pour l'aider. Je dois être parti dans une heure."

Tout se passait comme Champa l'avait prévu. J'ai attendu que Bhola me dise d'appeler du renfort.

Quelques secondes plus tard, sa voix a retenti :

"Va chercher quelqu'un. Allez, bouge tes fesses de sauterelle."

J'ai crié :

"Il y a quelqu'un ? Champa, tu es là ? Tu peux venir ? J'ai besoin d'aide."

Elle attendait à proximité.

Elle s'est précipitée en courant vers le camion.

"Qu'est-ce que tu veux encore ? Ne compte pas sur moi pour faire tout le boulot !"

On s'est dépêchées de vider le camion. Il restait cinq sacs à décharger. À force d'aller et venir avec ma bassine, j'avais les jambes et les bras qui tremblaient. On sentait le fumier de la tête aux pieds. J'avais les cheveux infestés

de bestioles.

Avant le retour du chauffeur, nous avons réussi à nous cacher sous la pile de sacs vides à l'arrière du camion, au milieu de tout son bazar – une roue de secours, des bouteilles d'alcool vides, des pots de fleurs qu'il devait livrer ailleurs. J'étouffais sous ces sacs rugueux qui sentaient le fumier putride. Des insectes et des fourmis me couraient dessus. Tout mon corps me démangeait mais nous ne devions pas bouger. Ces minutes d'attente me paraissaient interminables. Je me disais qu'on allait commencer à nous chercher. À un moment, prise de panique, j'ai pensé que je pouvais ressortir pour venir te récupérer, Piku, et te cacher dans le camion avec nous. Il y avait assez de place pour toi qui en prenais si peu ! Mais il était trop tard : le chauffeur revenait. Il s'est approché de l'arrière du camion. Puis on l'a entendu repartir vers l'avant et s'installer sur son siège. La portière a claqué. Le camion s'est ébranlé. De longues minutes plus tard, il s'est arrêté. On a entendu un raclement métallique, un fracas de loquets et de chaînes. Quelqu'un a dit :

"Encore là ? Tu comptes passer la nuit ici ou quoi ?

— Tu rigoles, les poulettes de la ville sont plus intéressantes… Plus grassouillettes."

Ils se sont esclaffés et quelqu'un a donné un coup sur la carrosserie. De là où nous étions, on aurait dit une explosion. Tu te serais certainement mise à crier, Piku. Tu avais toujours peur des gros bruits. Le camion a redémarré. Il cahotait tellement qu'on roulait l'une sur l'autre.

J'ai pleuré tout du long en repensant à ton sourire de la veille, quand je t'avais une fois encore apaisée en caressant tes jambes et tes bras noueux. Je n'avais pas arrêté de te dire que je reviendrais te chercher. Avais-tu compris ? J'étais la seule à savoir déchiffrer tes gémissements et tes cris. Ce soir-là, tu es restée parfaitement silencieuse.

Le camion s'est arrêté au bout d'un long moment. Je ne savais pas pourquoi il faisait une halte ni combien de temps elle durerait, mais Champa a sorti la tête de dessous les sacs et m'a donné un coup dans les côtes.

"Allez, on y va."

À peine avions-nous dégringolé de notre cachette que le camion est reparti. On l'a vu se remettre en route poussivement puis disparaître. Le tout en quelques secondes.

J'avais les genoux flageolants, mes yeux clignaient au rythme des klaxons. Un haut-parleur diffusait le chant aigu d'une femme. Les phares des voitures m'éblouissaient. Et tous ces gens – je n'avais jamais vu autant de monde auparavant. J'ignorais que tant de monde existait. Personne ne prêtait attention à deux fillettes malingres tentant de se frayer un chemin.

Champa m'a prise par la main et m'a traînée vers une file d'autorickshaws. Elle m'a poussée dans l'un d'entre eux tout en indiquant au chauffeur notre destination. Le rickshaw a démarré. Puis il a accéléré. L'air frais nous fouettait le visage. Des réverbères criblés d'insectes surplombaient des charrettes à bras couvertes de toutes sortes de marchandises, aussi bien des œufs durs que des *parathas* fumantes. Et au loin, sur tout le trajet, on distinguait un jabot d'écume blanche surmontant un pan d'étoffe noire – la mer dont Jugnu nous avait dit qu'elle était toute proche.

Cette mer dans laquelle on l'avait jeté.

Champa m'avait expliqué ce qu'il fallait dire en arrivant à l'orphelinat : que nous étions cousines, que nous avions perdu nos parents, que notre oncle nous battait et que nous nous étions enfuies. Nous avions suffisamment de cicatrices, de bleus et de brûlures de cigarette pour que cette version paraisse convaincante.

"Pas un mot sur l'ashram, a-t-elle précisé. Tous les gens riches et célèbres sont ses disciples. Ils le prennent tous pour un dieu vivant. Jamais ils ne le croiront capable de la moindre méchanceté. Ils nous renverront direct là-bas et alors, pour nous, ce sera la mort. Comme pour Jugnu."

"Et Piku ? Et les autres ? On ne peut pas les abandonner. Il faut qu'on dise la vérité.

— Arrête de vouloir jouer les saintes ou je te pousse immédiatement hors de ce rickshaw."

À ce moment-là, je t'ai parlé dans ma tête. Je te parle ainsi tout le temps. Connais-tu le goût de la trahison ? Comment le connaîtrais-tu ? La trahison, c'est quand tu as l'impression que tes habits sont pleins de sable dont chaque grain te rentre dans la peau, te démange et te fait mal. Tu as beau les secouer, les laver et te laver toi-même, des jours plus tard, des années plus tard, les grains sont toujours là, dans les plis de tes orteils, dans la doublure de tes poches, à te transpercer la peau. Ces grains qui refusent de disparaître quoi qu'on fasse sont insupportables. Impossible de faire la part entre réalité et cauchemar. Le cœur, l'esprit, la bouche – tout est plein de sable.

Je suis restée dans cet orphelinat un mois, ou peut-être trois ou six… Champa a été envoyée ailleurs peu après

notre arrivée. Je ne sais pas où elle est allée – dans un autre orphelinat ou dans une famille. L'orphelinat ne disait jamais où il envoyait les enfants. Je ne l'ai jamais revue. Ils m'ont dit qu'ils me placeraient moi aussi bientôt. Ils espéraient me trouver une famille d'adoption. Personne ne saurait alors ce que je serais devenue. Pas même toi, Piku.

Je ne leur ai pas parlé de l'ashram mais j'ai écrit. J'écrivais toute la journée ainsi qu'une bonne partie de la soirée. J'ai utilisé un cahier avec beaucoup de pages. J'ai usé quantité de crayons. J'ai commencé par le jour où mon père a été tué, puis j'ai écrit tout ce dont je me souvenais. J'ai surtout écrit sur toi. J'ai écrit que tu allais mourir si on te laissait dans cet ashram parce que tu n'étais pas comme les autres.

À la fin, j'ai caché le cahier en attendant le bon moment pour le ressortir. On devait m'envoyer dans ma nouvelle maison : je passerais d'abord par Delhi avant de gagner un autre pays. On me promettait un futur radieux, auprès d'une femme qui voulait adopter un enfant depuis longtemps.

La veille de mon départ pour Delhi, je suis sortie discrètement de l'orphelinat. J'avais recopié l'adresse d'un journal repérée sur un des exemplaires qui arrivaient chaque jour. C'était le même journal qui avait un jour publié un article sur nous – l'article où j'étais en photo avec d'autres filles et Guruji. J'ai fabriqué une enveloppe à partir de quelques pages du cahier avant d'y inscrire le nom du journal, d'y glisser mon cahier et de bien la fermer avec de la colle. Après avoir marché pendant plus d'une heure, arrêtant une personne sur deux dans la rue pour demander le chemin, j'ai trouvé le journal. J'ai paniqué quelques secondes en me disant qu'une fois lâché, le cahier serait perdu, mais je l'ai finalement laissé tomber dans la grande boîte à lettres près de la grille. Il est tombé dans un gros bruit.

J'ai écrit tout ça pour toi, Piku. Pour qu'en lisant ça, ils te fassent sortir de là. Toi et les autres. Quand ils sauraient enfin ce qui se passait dans cet ashram, ils iraient voir.

Des années plus tard, à des milliers de kilomètres de là, j'ai trouvé une photo de Guruji sur Internet que j'ai accrochée au mur. Chaque jour, je l'ai regardé droit dans les yeux et je lui ai enfoncé des aiguilles dans le visage. Il ne me fera plus peur, ni à distance ni même si je me retrouve face à lui, dans la même pièce, pour lui dire que j'y étais : j'y étais depuis le début, je sais tout. Dans mes rêves, je dis la vérité à tout le monde, je n'omets rien, même si ça me soulève le cœur.

Tu es à mes côtés. Tu n'as pas changé. Tu ne parles toujours pas mais tu as le même sourire.

Latika avait déjà vidé près de la moitié de la bouteille de vodka quand un poste de radio se mit à diffuser une vieille chanson de Geeta Dutt. *"Piya aiso jiya mein samae gayo re, ki main tun-mun ke sudh-budh gawa baithee"*, chantait cette voix qui avait traversé les ans. "Mon amoureux hante tout mon être / si bien que je ne contrôle ni mon esprit, ni mon âme."

Elle était assise, seule sous la véranda de l'hôtel d'où l'on distinguait le sommet de jeunes palmiers et, au-delà, la mer qui se gonflait et soupirait. Le vent qui se levait secouait les frondaisons des cocotiers. Après la chaleur de la journée, cet air nocturne si doux emplissait tous ses membres d'une langueur apaisante. Elle avait l'impression que quelqu'un bourrait lentement, très lentement, sa tête de nuages. La rumeur de l'océan lui faisait l'effet d'un rugissement.

Elles étaient rentrées du marché sans Gouri. La journée s'était atrocement mal terminée. Latika essayait de digérer tous ces événements mais elle n'arrivait pas à se concentrer. Quand elle finit par entendre la voix de Vidya, celle-ci sembla lui parvenir de très loin. Que disait-elle ? Il était question d'organiser les choses, de mettre en place un groupe qui irait à la recherche de Gouri. Le gérant de l'hôtel était parti en voiture, accompagné de quelques hommes. Jarmuli était une petite ville, évidemment qu'ils la retrouveraient ; on savait qu'elle avait disparu au marché et quelques heures à peine s'étaient écoulées. La nuit compliquait un peu les choses mais ils ne se laisseraient pas décourager. S'ils ne l'avaient pas retrouvée à minuit, ils iraient déclarer sa disparition à la police. Vidya approuvait ce plan d'action. Des années plus tôt, elle était parvenue à retrouver sa secrétaire fugueuse. Et cela dans une grande ville, pas à Jarmuli qui ne comptait pratiquement qu'une seule rue. Ils couvriraient la moindre parcelle de terrain.

— Je suis tellement inquiète que je suis même allée voir dans sa chambre. On ne sait jamais… Mais elle n'y était pas, évidemment. J'ai demandé au gérant de fouiller le temple de Vishnu. Tu sais bien qu'elle n'arrêtait pas de dire qu'elle voulait y retourner. S'il y a un endroit où elle pourrait se trouver… Mais c'est un tel dédale ! Comment vont-ils pouvoir la retrouver là-dedans ? J'ai téléphoné au guide, Badal, parce qu'il connaît parfaitement les lieux. Il a été d'une grossièreté ! Il s'est contenté de me répondre qu'il était très loin d'ici et qu'il ne pouvait pas revenir. Latika ? Tu m'écoutes, Latika ?

Vidya s'assit à côté de son amie et observa la troisième chaise. Vide. Tout avait été si parfaitement tranquille jusqu'à la veille : les soirées passées à trois sous cette véranda, à discuter jusque tard dans la nuit, la mer, ce voyage, l'hôtel, la vie même… Tout était en ordre. C'était comme si, en quelques heures, une tornade avait tout fait voler en éclats. Suraj était très certainement à Jarmuli, peut-être dans une situation difficile, et elles avaient perdu Gouri. Il lui faudrait appeler son pompeux de fils pour lui annoncer qu'ils ne l'avaient pas retrouvée. Parce que Latika était trop éméchée – comment cela était-il possible ? –, bien trop éméchée pour passer un coup de fil délicat. Vraiment,

elle n'était d'aucun secours. Latika était ivre. Comment croire une chose pareille ?

— Oh, Latika ! Qu'est-ce qu'on va dire à son fils ? gémit-elle, désemparée.

Latika fit un effort pour ouvrir les yeux.

— Le gérant va la retrouver. Il va y arriver. C'est un homme… un homme très compétent.

— Mais ce n'est pas Dieu ! Latika, comment peux-tu te comporter ainsi alors que la situation est grave ?

Latika but une autre gorgée de vodka. Elle retira ses lunettes, ferma les yeux et posa la tête contre le mur. Elle se mit à parler, mais d'une voix si basse que Vidya dut se pencher pour saisir ses paroles avant que le vent ne les emporte.

— J'étais à l'université quand je suis tombée amoureuse d'un homme qui vivait au bout de ma rue. Il venait d'une famille konkanie traditionnelle, très religieuse. Beau, grand, les yeux verts… un homme au profil grec comme beaucoup de Konkanis. Sa famille possédait une magnifique maison avec de vieux tamariniers dans le jardin, des sculptures, des colombes apprivoisées. Ils étaient très riches. Nous nous sommes rencontrés car il venait tous les jours, dans une voiture grise, chercher sa fille au lycée à côté de mon université. Un jour, il m'a raccompagnée moi aussi. Au fil des semaines, c'est devenu une habitude et personne n'y trouvait à redire car c'était un homme marié, notre voisin et que, bien sûr, la fille était dans la voiture avec nous. Puis on a commencé à se voir en cachette – je séchais un cours, il venait un peu plus tôt et nous avions une heure pour nous, dans la voiture, sans la fille. Je savais que c'était de la folie mais je ne pouvais pas résister. Nous nous aimions. Je n'avais pas l'impression de faire quelque chose de mal. Mais évidemment, c'était une histoire impossible et les gens ont commencé à parler… Quelqu'un m'a vue monter seule dans la voiture ; un autre m'a aperçue, en compagnie de cet homme, loin de chez moi. À l'école, on a commencé à embêter mon frère avec cette histoire… Ce fut donc réglé : on a préparé mon baluchon et on m'a expédiée à Bhopal, chez ma tante. Comme je devais prendre un train de nuit, mon frère m'a accompagnée pour veiller sur ma chasteté. C'étaient les vieilles voitures de seconde classe. La cloison qui séparait les couchettes du haut était si basse que, si on voulait, on pouvait toucher la personne dormant de l'autre côté. Mon Konkani s'était débrouillé pour réserver la couchette voisine. Nous avons passé la nuit main dans la main, par-dessus cette cloison branlante. Je l'entendais pleurer. Pas des sanglots, mais une respiration irrégulière et quelques reniflements comme s'il était enrhumé. J'avais mal au poignet et j'ai eu un bleu à force de le maintenir tordu au-dessus de la séparation. Il me semblait que j'entendais mon cœur se briser. J'étais très jeune. Mon frère dormait quelques centimètres en dessous, sans se douter de quoi que ce soit.

— Et après ?

— Après… rien. Le Konkani est descendu du train avant le lever du jour. Sa famille a déménagé dans une autre ville si bien qu'on ne pouvait même plus se voir quand je revenais pour les vacances. Je ne l'ai jamais revu.

L'hôtel était plongé dans les ténèbres et maintenant que la radio s'était tue, elles entendaient au loin des aboiements frénétiques.

— Ça fait des années que je n'ai pas repensé à cette histoire, ajouta Latika. Qu'est-ce qui me prend de te raconter tout ça ?

Vidya ouvrit la bouche pour lui répondre mais Latika poursuivit :

— C'est la mer. Le bruit de la mer. Ça a fait remonter des tas de vieilles choses que je croyais avoir oubliées. Je devrais être en train de penser à Gouri, pas à moi.

— Tu crois qu'on va la retrouver ?

La fatigue de Vidya semblait prendre le dessus sur son angoisse.

— Mais oui ! Demain sera un autre jour et tout sera différent.

Elles ne percevaient plus que le rugissement profond de l'océan.

Latika regarda le ciel au-dessus de la rambarde. On y distinguait un halo rouge pâle, un orage se préparait. La lune et les étoiles, si visibles la veille, étaient à présent cachées par des nuages bas.

— Tu veux aller faire un tour ? proposa Latika.

— Pourquoi pas… De toute façon, on doit attendre le retour du gérant et de son équipe.

Le personnel avait replié et ficelé les grands parasols à rayures dispersés sur la pelouse. Dans la lumière jaunâtre diffusée sous l'eau par les lampes de la piscine, elles virent des ondes bleues et vertes parcourir la surface du bassin. Latika crut apercevoir une grenouille qui nageait. Le gazon était déjà couvert de rosée et elles avaient un

goût de sel sur les lèvres. Elles empruntèrent l'allée qui menait au bout du jardin et soulevèrent le loquet du portillon.

Un gardien surgit de l'obscurité.

— *Auntie !* Madame ! Où allez-vous comme ça ? cria-t-il.

— On veut aller faire un tour jusqu'à la mer.

— C'est dangereux à cette heure-ci. Vous ne voyez pas qu'un orage couve ? Je ne peux pas vous laisser sortir. Si vous vous faites emporter par une vague, je vais perdre mon travail. C'est trop dangereux.

Latika l'ignora et ouvrit le portillon. La mer était très haute. En chargeant, les vagues dévoraient une bonne partie du ciel avant de se briser sur le sable et de malmener les bateaux retournés. La plage était déserte hormis les ombres de deux hommes un peu plus loin. L'un d'eux était agenouillé dans l'eau et l'autre sortait de l'océan. Celui-là était très grand. L'homme à terre tentait de se relever.

— Regarde, de l'autre côté de la crique… C'est bizarre, comme ça, dans l'eau…, fit Vidya en les montrant du doigt.

— Est-ce que ce type veut le tuer ou le sauver ? s'interrogea Latika.

— J'ai l'impression que le grand est en train de pousser l'autre dans l'eau.

— Non, je crois plutôt que le grand est en train de le sauver de la noyade. Je ne vois pas bien dans le noir. Regarde par là ! Il y a des lumières.

Vidya observa les lumières d'un bateau tout au loin. Puis elle se tourna de nouveau vers les deux hommes. Ils avaient disparu. Il n'y avait plus que les ténèbres qui recouvraient tout et la mer qui avalait le sable.

Des rafales de vent les poussaient vers l'avant. Elles se rapprochèrent du bord. Elles perdirent de vue les lumières du bateau avant de les repérer de nouveau, à la limite du ciel et de l'océan, réapparaissant par intermittence avant de disparaître définitivement.

Pieds nus, elles sentaient le sable se dérober à chaque mouvement de reflux. Latika saisit la main de Vidya. Dès qu'une vague venait les fouetter, leurs chevilles s'enfonçaient dans le sable et elles devaient se tenir l'une à l'autre.

— Tu crois vraiment qu'on va la retrouver ?

— Mais oui. On doit être patientes. Demain, tout sera arrangé. Attendons.

LE DIX-HUITIÈME JOUR

C'est bien après minuit qu'elle enfourche sa bicyclette pour aller retrouver le sentier forestier. Elle s'arrête, pousse la bicyclette sur quelques mètres dans le bois et la laisse tomber dans les buissons. Les arbres se distinguent moins nettement dans la brève pénombre de plein été. Si elle veut retrouver sa bicyclette, elle doit repérer l'endroit où elle l'a laissée. Elle fouille dans une des nombreuses poches de son jean et en sort des bouts de craie. Elle choisit deux troncs d'arbres sur lesquels elle trace une marque.

Elle s'enfonce sur le sentier ; baignée d'obscurité, elle devient une ombre sautillant entre les arbres. Au-dessus de sa tête, les feuilles découpent de petites portions de ciel pâle. Elle s'entend respirer et elle entend le crissement de ses chaussures sur le sol. Elle franchit des ronces qui s'accrochent à son jean. Il y a une odeur de romarin sauvage et de fumée. La lumière l'emporte sur l'obscurité, et l'obscurité sur la lumière, comme c'est souvent le cas les nuits d'été, si près de l'Arctique. Alors qu'elle se fait cette réflexion, elle se retrouve tout à coup face à l'étendue argentée dont elle rêve chaque soir avant de s'endormir depuis des années. Quand elle atteint la clairière, elle baisse la capuche de sa veste et s'étire. Les perles et les tresses ont disparu. Ses cheveux sont si courts que sa tête ressemble à un petit bourgeon crépu surmontant une tige fine. Ses boucles d'oreilles luisent.

Elle pose son sac à dos et reste un long moment assise au bord de l'eau, le menton sur les genoux. Lorsqu'il fait presque jour, elle retire ses vêtements. Elle pénètre dans le lac. D'abord saisie par la fraîcheur de l'eau, elle se met à nager vers le centre. Quand elle ne distingue plus le rivage, elle s'arrête et fait la planche dans l'eau brillante. Elle est une feuille que l'eau peut ballotter comme elle le souhaite. Elle sent l'air chaud sur sa peau. Elle bouge à peine, le regard rivé sur les étoiles qui s'éteignent une à une. Ta mère, ton père et ton frère sont des étoiles maintenant, lui a dit un jour une femme. Chaque fois que tu voudras les retrouver, lève les yeux, ils sont là-haut.

Alors que la lumière du jour teinte de vert les arbres gris, elle repasse sur le ventre. Elle nage jusqu'à la rive, sort de l'eau, se sèche et se rhabille. Elle se penche vers son sac à dos et en sort une petite statuette de pierre. Elle en caresse les contours du bout du doigt, la serre tout contre elle avant de la jeter dans le lac. Une série d'ondes se propagent sur la surface éclairée.

Elle fouille à nouveau dans son sac à dos et en sort cette fois un objet rouillé – deux lamelles de métal étroites montées sur un axe rudimentaire. Après avoir tâté du pied plusieurs zones de terre, elle finit par planter cet objet sur la rive molle et détrempée. Elle lève la tête pour s'orienter : le ciel d'opale vire au rose sur un côté. Elle fait tourner l'axe jusqu'à ce que la flèche indique le nord.

REMERCIEMENTS

Ma mère, Sheela Roy, et sa sœur, Sunila Rudra, m'ont accompagnée lors d'un voyage que j'ai effectué pour préparer ce livre. Elles n'ont reculé devant rien et m'ont fait découvrir des mondes qui, sans elles, me seraient encore inconnus. Elles m'ont même remerciée de les avoir emmenées avec moi.

Pour leurs commentaires clairvoyants et leurs bienveillantes relectures des premières versions, je remercie Arundhati Gupta, James Scott Linville, Manishita Dass et Myriam Bellehigue.

Toute ma reconnaissance va à Gina Winje et à Karin Marie pour leur éclairage sur les arbres et les oiseaux de Norvège, à Abhishek Roy qui a démêlé pour moi l'écheveau de relations dans le *Mahabharata* et le *Ramayana*, à Prateek Jalan qui m'a évité tant d'ennuis pendant toutes ces années, à Rajesh Sharma pour son soutien et son intérêt indéfectibles, à Koukla MacLehose qui m'a offert un bureau paisible au bord de la mer.

Elle va aussi à toutes celles et ceux qui ont œuvré pour préparer la sortie de ce livre dans le monde : Katharina Bielenberg, Monica Reyes, Poulomi Chatterji, Thomas Abraham et Victoria Millar.

Pendant que j'écrivais ce roman, j'ai gardé à mes côtés la traduction du *Mahabharata* de John D. Smith ainsi que les traductions de poésie bhaktie de A.K. Ramanujan ; les vers de l'épigraphe sont tirés d'une traduction de Ramanujan publiée dans son recueil *Speaking of Siva*. Les bribes de poèmes qui reviennent à la mémoire de Gouri sont des extraits du poème *Banalata Sen* composé en 1942 par le poète bengali Jibanananda Das.

En Inde, on ne compte plus les cas atroces de maltraitance d'enfants et d'abus sexuels. J'ai puisé dans les rapports d'enquête et les comptes rendus judiciaires de multiples affaires. Ce livre ne s'inspire pas d'un cas en particulier.

Per Bangsund n'est plus là pour voir où nos promenades dans les forêts de Norvège ont mené. C'est un grand regret.

Ouvrage réalisé

par le Studio Actes Sud

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.